Juillet 1965 2 F

Hitchcock magazine

la revue du suspense







Chers Lecteurs,

Lorsque j'ai lu une première fois la nouvelle de Ted Leighton *Encore une à tuer !,* je me suis dit *encore une...* je veux dire encore une histoire de mari qui a tué sa femme, et se trouve aux prises avec un maître chanteur ! Maître chanteur qui a naturellement laissé à *qui de droit* une lettre pour le District Attorney au cas où il lui arriverait un « accident ». Du déjà relu, me suis-je dit, oui, mais la suite... Je ne suis pas encore revenu de mon étonnement !

Un autre récit de ce numéro, *Les chiens de garde de Molicotl,* de Richard Curtis, est nettement original, dès le départ. Que diriez-vous d'une ville où les chiens aboient sans cesse ? Pour un cambrioleur, n'est-ce pas une ambiance rêvée ? Remarquez, je ne m'y risquerais pas, je me suis toujours méfié de la gent canine, je préfère de beaucoup les oiseaux. Des êtres si affectueux, comme le savent ceux d'entre vous qui ont vu mon film.

Caninement vôtre,

A.H.

Alfred Hitchcock

Le numéro : France, 2 F ; Algérie, 230 F ; Maroc 2,30 HD ; Belgique, 28 FB ; Suisse, 2,40 F.
ABONNEMENTS : (6 mois) : France, 11 F ; Etranger, 12,80 F
(1 an) : 21,60 F 25,20 F
C.C.P. OPTA Paris 15-813-98

Hitchcock
magazine
la revue du suspense

5e ANNÉE
JUILLET 1965
N° 51

Publication mensuelle

SOMMAIRE

Couverture de G. de Sainte Croix : « Ce que femme veut... »



La liste des victimes





par Bryce Walton

COMPLÈTEMENT dégrisé tout à coup, Fred Nebel se dirigea, d'une démarche encore un peu titubante, vers le téléphone. Le communiqué spécial transmis par la radio, et qu'il avait entendu au milieu de la sombre ivresse dans laquelle il était plongé, ne mentionnait, après tout, que le nom de Rudy Weldon. Il précisait bien que tous les passagers de l'avion avaient été tués, mais sans indiquer leur nombre.

Pourquoi donc, grand Dieu, Nebel avait-il conclu aussi rapidement, et avec une telle certitude, que sa femme se trouvait parmi les victimes ? Tout en composant un numéro sur le cadran téléphonique, il se jugeait coupable d'avoir pu retenir une telle supposition avant de l'avoir vérifiée.

Au bout du fil, la voix d'une employée à la rédaction du « Daily News » lui répondit d'un ton patient. « Je regrette, monsieur, mais nous ne pouvons communiquer aucune liste des victimes avant d'avoir procédé à l'identification de chacune d'elles et d'avoir avisé les familles. »

— « Mais il est possible que ma femme se soit trouvée à bord de cet avion. Son nom est Luella Nebel. »

— « Jusqu'à présent, quatre passagers seulement ont pu être identifiés. Mrs. Nebel n'est pas du nombre. »

— « Il y avait plus de quatre personnes dans l'avion ? »

— « Oui. »

— « Quels renseignements êtes-vous en mesure de me donner ? »

— « L'accident s'est produit il y a trois heures, » répondit la femme, qui semblait lire ces informations sur un télétype. « L'appareil — un Beechcraft à deux moteurs — a explosé et pris feu. Les victimes ont été transportées à la morgue de Ten Palms, où on procède en ce moment à leur identification. Le seul témoin de l'accident, un berger nommé Steve Myerson, a déclaré que l'avion avait paru perdre de l'altitude en approchant de San Padres Hills, puis s'était abattu en flammes à quelques centaines de mètres de sa maison. Il semble que l'appareil ait été trop chargé. Jusqu'à présent, seuls quatre des sept passagers ont pu être identifiés et... »

— « Je vous remercie, » interrompit Nebel, « je vous remercie beaucoup. » Il riait presque en raccrochant. Par une curieuse ironie du sort, c'était justement celle des excentricités de Luella dont il avait le plus souffert, qui lui fournissait à présent la joyeuse assurance que sa femme était en vie ! Au début de son mariage, Nebel avait été désagréablement surpris de constater que Luella éprouvait une peur superstitieuse des chats noirs, des échelles, du verre brisé et des chiffres « qui portent malheur ». Le psychanalyste, en qui la jeune femme avait toute confiance, affirmait qu'elle avait besoin de croire au surnaturel parce que son entourage l'avait déçue. Mais lui, Nebel, ne la décevrait pas. Et peut-être, en fin de compte, sa crainte du néfaste chiffre sept l'avait-elle sauvée.

Luella ne pouvait pas être le septième passager de l'avion : après un an de mariage avec elle, Nebel avait du moins cette certitude-là !

Il demanda à l'interurbain le

numéro de l'hacienda de Rudy Weldon, près de Ten Palms, mais n'entendit en réponse qu'une agaçante sonnerie. Il restait assis immobile, les yeux fermés, sans pouvoir cependant repousser l'image de Luella qui se formait dans son cerveau. Puis son regard se porta sur les morceaux de papier éparpillés à terre. Plein de remords, il reconnut les débris du message que Luella lui avait laissé pour lui dire qu'elle allait passer le week-end chez Rudy Weldon parce qu'elle s'ennuyait trop, mais qu'il ne devait pas en éprouver de jalousie. Peut-être, ajoutait le message, irait-elle faire un tour à Big Bear dans le nouvel avion de Rudy. En lisant ces lignes, Nebel était entré dans une colère terrible, qu'il n'avait pu maîtriser ; puis il avait pris une cuite.

La même sonnerie, lancinante, retentissait toujours dans le téléphone, tandis que, l'esprit tendu, Nebel guettait une réponse dont il lui semblait que sa vie dépendît. Il se versa une rasade de whisky. Il n'avait jamais bu beaucoup... jusqu'à ces derniers mois.

— « Je regrette, monsieur, » dit la voix de la téléphoniste à son oreille, « on ne répond pas. Voulez-vous que j'essaye plus tard et que je vous rappelle ? »

— « Oui, bien sûr, » dit Nebel, qui fixait sur l'appareil un regard effrayé et implorant, « essayez plus tard. »

Il se leva. Il se refusait à croire que Luella fût... morte. Jamais elle n'aurait accepté de prendre place, en tant que septième passager, dans cet avion ; mais elle était trop fantasque et trop insouciante pour avoir l'idée d'appeler son mari afin de le rassurer. Le fait que personne ne répondît chez Weldon ne signifiait pas nécessairement que tous les invités étaient partis faire un tour en avion. Mais ceux d'entre eux qui n'avaient pas pris part à la promenade devaient, étant donné les tragiques circonstances, avoir quitté la maison maintenant, et on ne pouvait leur en tenir rigueur ! Peut-être Luella était-elle à Ten Palms, s'employant à consoler des parents affligés, ou des amis des victimes ? A moins qu'elle ne fût elle-même trop bouleversée pour se manifester et n'attendît impatiemment le réconfort que lui apporterait la présence de son mari ?

Nebel téléphona à la morgue de Ten Palms, mais la ligne était occupée et, quand il obtint enfin la communication, on ne voulut pas répondre à ses questions.

Pourquoi, demandait-il, ne pas se contenter de comparer la liste des invités de Weldon avec le nombre des passagers ? S'il y avait eu sept personnes seulement chez Weldon, cela signifierait que toutes avaient pris part au vol et on connaîtrait ainsi les noms des victimes. Mais ce n'était pas aussi simple qu'il le pensait.

— « Les parents et les amis peuvent tirer des conclusions hâtives, » lui fit remarquer l'employée à laquelle il parla. « Nous devons identifier les victimes de façon formelle avant d'en publier la liste. » Elle ajouta quelques mots au sujet de la responsabilité morale...

Nebel restait assis comme un pitoyable voyageur oublié dans une salle d'attente. C'était un homme de haute taille, aux cheveux gri-

sonnants. Les traits un peu mous de son visage étaient en ce moment tirés par l'anxiété ; il avait l'œil hagard. Incapable de supporter plus longtemps la pénible tension de l'attente, il décida de se rendre à Ten Palms, où se trouvait la propriété de Rudy Weldon. Au moment où il se dirigeait vers la porte, le téléphone sonna. « Allo ! » hurla Nebel. « Allo ! »

— « Parlez, je vous prie, » dit la téléphoniste. Puis il entendit une voix de femme prononcer faiblement ces mots : « Oui, parle, chéri. Dis-moi le nom. Je suis sûre que j'y suis allée. »

Une sorte de syllogisme vint à l'esprit de Nebel. La voix était celle d'une femme ivre. Or, Luella s'enivrait facilement lorsqu'elle se trouvait chez des gens comme Weldon. Luella était une femme. Donc, la femme qui parlait pouvait bien être Luella.

— « Luella ? » demanda-t-il d'un ton angoissé.

Mais il n'y avait plus personne sur la ligne. Il appela de nouveau, sans obtenir de réponse. Luttant contre une terrible lassitude, il sortit par la porte de service et traversa la cour pour se rendre au garage. Le soleil d'avril faisait étinceler les toits des maisons.

Le bruit familier que fit, en se fermant, la portière de la voiture apporta à Nebel un certain réconfort. Il s'efforçait de ne pas prêter attention à la place vide, à laquelle aurait dû se trouver la M. G. de Luella. Nebel n'avait pas approuvé l'achat de cette M. G. Il n'aimait pas les voitures de sport qui, en évoquant pour lui le laisser-aller, la désinvolture insouciante, le mettaient mal à l'aise. Luella conduisait la sienne comme si sa vie, et celle des autres, n'avaient aucune valeur à ses yeux. Elle avait déclaré un jour qu'elle se souciait de la vie à peu près autant que de la longue barbe blanche de Dieu — ce qui, avait appris Nebel, était une citation de Baudelaire. Mais ce n'était pas vrai, naturellement. Son psychanalyste l'avait bien dit. Il affirmait que l'instinct auto-destructeur de Luella avait son origine dans le mépris de soi-même et le sentiment de sa propre indignité. D'après lui, Luella cherchait constamment à mettre tout le monde, et toutes choses à l'épreuve. « M'aimera-t-il malgré ce que je fais de mal ? » se demandait-elle, inconsciemment peut-être. « Le destin m'est-il assez favorable pour m'épargner, même si je le tente au-delà des limites permises ? »

Nebel n'aurait rien connu du caractère de sa femme sans ce psychanalyste. Il éprouvait un grand respect envers cet homme de science qui savait lui « expliquer » Luella avec une logique irréfutable. Et puis, il trouvait bien réconfortant de constater qu'un spécialiste des questions psychiques estimait la jeune femme tout à fait susceptible de s'améliorer et même de guérir.

Nebel avait rencontré Luella à une surprise-partie assez « olé-olé » — le genre de réunion qu'il détestait entre tous — et l'avait épousée trois jours plus tard. Elle était si jeune, si jolie, si pleine de charme et d'esprit ! Comment aurait-on pu soupçonner que ce ravissant masque cachait une per-

sonnalité aussi complexe, en proie à autant de troubles émotifs ?

Nebel était un conducteur prudent, confiant en sa propre habileté, et qui considérait tous les autres automobilistes comme une menace en puissance. Cependant, il roulait depuis peu sur la longue route droite et bordée de monticules arides qui mène à Ten Palms, lorsqu'il remarqua, avec un choc de surprise, que son compteur de vitesse marquait cent vingt kilomètres-heure, et que l'aiguille montait encore.

Une sensation, qui lui était jusqu'alors totalement étrangère, s'empara de Nebel. Son « moi » familier, qu'il savait si bien maîtriser, parut s'effacer pour faire place à un être nouveau, implacable et téméraire. Il aurait voulu crier tout haut son mépris de la prudence et de la raison. Il était devenu la proie d'une violence sauvage qui se reflétait sur son visage couvert de sueur.

Il continuait à conduire dans une sorte d'hébétude où tout ce qui l'entourait lui apparaissait déformé comme dans un rêve. La région désertique qu'il traversait ne donnait aucune impression de mouvement, mais l'air vibrait au passage de la voiture lancée à toute allure. Les autres automobiles, qu'il avait dépassées sans effort, semblaient demeurer sur place alors qu'il continuait sa course folle. Comme détaché de lui-même, il avait l'impression d'être le spectateur qui assiste, impuissant, à un drame dont il est en même temps le héros...

Le ruban de route déserte semblait s'étendre, s'allonger à l'infini. L'aiguille du compteur dépassait maintenant le cent soixante...

Nebel demeura quelque temps immobile au volant de la voiture rangée en bordure de la route, à l'ombre des yuccas. L'écho de ses propres cris d'alarme retentissait encore à ses oreilles. Il se frotta les yeux, puis retira vivement sa main, comme s'il avait commis un acte de faiblesse. Le whisky, la fatigue, la tension nerveuse n'étaient pas les seules causes de sa conduite insensée : il sentait couver en lui une sorte de démence — de même nature que celle de Luella sans doute — dont il n'avait jamais encore soupçonné l'existence.

Il reprit la route avec une sage lenteur. La prudence dont il faisait montre à présent était consciente, calculée ; elle lui causait un effort de tous les nerfs, et il se faisait un peu l'effet d'un de ces cyclistes acrobates qu'il avait vus, étant enfant, pédaler sur la corde raide.

La M. G. bleue de Luella ne se trouvait pas au nombre des voitures rangées dans le jardin de Weldon et, à cette constatation, Nebel poussa un soupir de soulagement. Il se prit même à penser, que, peut-être, Luella n'était pas venue chez Weldon, qu'elle avait simplement voulu le mettre à l'épreuve en disant qu'elle allait y passer le week-end. Elle savait combien son mari méprisait cette bande de jeunes débauchés excentriques, qui aimaient à rester assis autour de tables éclairées à la bougie, à lire Baudelaire en fumant et en buvant. Le psychanalyste avait expliqué que Luella, se jugeant indigne de l'amour que

lui portait Nebel, était prête à tout pour en éprouver la force.

Mais le fait que sa voiture ne fût pas là indiquait nettement que, si elle était venue chez Weldon, elle n'était en tous cas pas montée dans l'avion.

Nebel envisagea un instant de se rendre en ville, mais décida finalement qu'il valait mieux rester dans la propriété pour tenter d'apprendre où Luella était allée.

Il suivit l'allée plantée de cactus en fleurs pour se rendre sous la véranda. L'air était chaud et, dans le lointain, une lueur d'un jaune sale planait au-dessus des collines arides.

La lourde porte de chêne était entrouverte. Nebel frappa plusieurs fois avant d'entrer dans une longue pièce ornée de boiseries et que les stores baissés maintenaient dans un état d'agréable fraîcheur. A une des extrémités se trouvait une vaste cheminée de briques ; à l'autre, au bas de l'escalier, une armure en pied qui semblait surveiller les allées et venues de l'intrus. Le regard de Nebel fit rapidement le tour de la pièce, en évitant de s'arrêter sur la grande table basse ornée de poufs aux coussins multicolores sur laquelle étaient encore disposés les reliefs d'un repas, sur les gobelets de céramique dont certains portaient des traces de rouge à lèvres, et sur les énormes bougies rouges qui achevaient de se consummer dans leurs candélabres. Nebel ne put réprimer un frisson et se dirigea vers le bar pour se verser un grand verre de whisky. Il lui semblait percevoir au milieu de la sombre mélancolie qui pesait sur la pièce, l'écho d'un rire spectral. Il s'immobilisa un instant, prêtant l'oreille. Puis il appela, à plusieurs reprises. Pas de réponse. Cependant, quelqu'un était là quand il avait appelé de Van Nuys.

— « Bouh ! »

Dans le mouvement brusque qu'il fit en se retournant, Nebel renversa la moitié de son verre sur le tapis. Une grande jeune femme mince et bronzée, vêtue d'un chemisier de soie légère et d'un pantalon genre napolitain, venait de se lever du canapé placé près de la cheminée. Elle s'étira et remua ses doigts de pieds aux ongles recouverts de laque verte.

— « Servez-moi donc quelque chose, à moi aussi, mon chou, » demanda-t-elle en tendant un verre à Nebel, qu'elle examinait d'un regard curieux. « Cette maison me donne la chair de poule, » ajouta-t-elle. « J'ai l'impression d'être un fantôme moi-même, parce que je suis considérée comme morte. Je devrais l'être, d'ailleurs. Seulement, voyez-vous, je ne suis pas montée dans l'avion. J'ai bu un coup de trop... J'étais complètement schlass, en fait. Et, quand j'ai repris mes esprits... ils étaient tous partis. »

— « Qu'est-ce que vous voulez boire ? » demanda Nebel.

— « N'importe quoi, pourvu que ce soit très fort et que ça aide à oublier. »

Il lui tendit un verre de whisky pur. Vus de près, son visage paraissait fatigué, son regard éteint. Mais elle avait de très beaux yeux qui semblaient s'être fermés volontairement sur quelque affreuse vision.

— « Vous avez l'air anéanti, vous aussi, » remarqua-t-elle. « Asseyez-vous donc. »

Nebel se laissa tomber sur un pouf.

— « Vous êtes à la recherche de fantômes, mon chou ? Si je croyais aux fantômes, j'entendrais en ce moment un chœur de sons inarticulés. Mais je n'y crois pas. Par contre, je crois aux vampires, sous toutes leurs formes, et je les abhorre. Les journalistes, par exemple : ces gens qui posent des questions morbides. »

— « Mon nom est Fred Nebel. »

— « C'est vous qui avez téléphoné tout à l'heure avec tant de frénésie ? Vous, Nebel ! Eh bien, Luella nous avait fait de vous une bien mauvaise description ! Je vous imaginais avec des yeux larmoyants, comme un pékinois. »

Le téléphone sonna et Nebel se précipita pour répondre. « Laissez tomber, mon chou, » dit la jeune femme. « Et, » reprit-elle, « vous êtes grand, bien bâti, vous avez l'allure solide et un peu naïve d'un Saint-Bernard. Oh ! cette Luella !... »

La sonnerie persistante du téléphone mettait à vif les nerfs de Nebel qui, de nouveau, fit un mouvement pour se lever.

— « Non, laissez donc, » répéta la jeune femme. « Je leur ai déjà dit et répété qui se trouvait ici pendant le week-end. Au diable les journalistes de toute race, de toute croyance et de toute couleur ! »

— « J'ai remarqué, » dit Nebel, « que la voiture de Luella n'était pas devant la maison. Je me demande où elle est allée, et même si elle est venue ici ces jours-ci. »

— « Luella nous a dit qu'elle vous avait laissé un petit mot, comme on en laisse au laitier ou à la femme de ménage. »

— « Oui, mais... »

— « Luella était bien ici pendant le week-end, » reprit la jeune femme. « Au fait, je m'appelle Barbara. »

— « Savez-vous où elle est allée ensuite ? » questionna Nebel, qui réprima à grand-peine une envie de hurler en entendant de nouveau sonner le téléphone.

— « Ça, c'est l'arme préférée de Luella, Fred. Laisser aux autres le soin de deviner. C'est l'arme préférée du freudisme, l'excuse officielle des névrosés. Si la femme fait une fugue pendant le week-end, on la met sur le compte de la psychopathie. »

La sonnerie du téléphone s'arrêta, faisant place un instant à un silence pénible. Barbara sirotait son whisky comme un coca-cola. « Vous souffrez, » poursuivit-elle, « je le comprends. Mais il est difficile de compatir aux malheurs conjugaux d'autrui. Comme l'a dit Sartre, l'enfer est un restaurant où on se sert soi-même. Mais la souffrance vous donne un air viril qui vous va bien ; je veux dire : la sueur, la barbe... Fumez-vous le cigare ? »

— « Tout ce que je veux, Barbara, c'est savoir où est allée Luella puisque sa voiture n'est plus là. Essayez de vous le rappeler. »

Les yeux de Barbara se rétrécirent et sa bouche aux lèvres charnues prit une expression dure. « Je me rappelle très bien. Luella était ici. Je m'en souviens parfaitement. Elle était partout où se trouvait un mâle momentanément disponible. »

Nebel sentit la colère le gagner, en même temps qu'une sorte de crainte coupable s'emparait de lui. « Cela ne vous regarde absolument pas ! » dit-il d'un ton dur. « Tout ce que je vous demande, c'est où Luella est allée. Si vous ne le savez pas, dites-le moi tout simplement. »

— « Excusez ma franchise, Fred, mais ce que faisait Luella me regardait un peu. Les gens compliqués comme elle, posent aussi des problèmes à ceux qui les entourent. Je détestais Luella parce que, voyez-vous, j'éprouvais pour Rudy un sentiment très passionné. Et la « pauvre petite Luella » aux grands yeux pleins d'innocence, avait mis le grappin sur lui. « La pauvre petite Luella » n'était jamais rassasiée du bien d'autrui. Comme l'enfant irresponsable, elle n'avait aucun respect pour la propriété privée. »

Nebel s'essuya la bouche du revers de la main. « Barbara, je vous en prie, dites-moi simplement où est allée Luella : c'est tout ce que je vous demande. »

— « Quand je suis soûle, je ne me soucie pas beaucoup de ce que je dis ou fais, ni de quoi que ce soit, Fred. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de dessoûler, parce qu'alors, je considérerais peut-être que les choses ont de l'importance, et je ne pourrais plus vivre avec cette idée-là. J'aimais Rudy. »

Elle regarda fixement la mâchoire de Nebel, agitée d'un tremblement nerveux, et reprit : « La pensée de Luella est devenue pour vous une obsession. Mais écoutez-moi... Essayez dès maintenant de vous en débarrasser. »

— « Grand Dieu, elle est partie en voiture et vous... »

— « Oh ! Vous voulez dire que vous êtes sûr qu'elle est partie en voiture, parce que sa voiture n'est plus là ? Je comprends, maintenant. Excusez-moi. Mais sa voiture n'a jamais été là... jamais. »

— « Pourtant, vous m'avez bien dit que Luella était venue ici ? »

— « Oui, mais pas avec sa voiture. Et, là-dessous, il y a une petite intrigue sordide. Sa M. G. est tombée en panne quelque part sur la route. Luella, la pauvre petite Luella, faible et désemparée, a téléphoné, et Rudy est parti la chercher. Ils ont mis bien du temps à revenir... un temps fou. »

Nebel sentit sa gorge se serrer. Luella était bien venue chez Weldon. Elle n'était pas repartie dans sa voiture. Dans ce cas...

La sonnerie du téléphone retentit de nouveau, mais elle avait maintenant un son lointain, morne, dénué de sens. Une voix semblait murmurer à l'oreille de Nebel : « Que fais-tu dans cette maison maudite ? Va-t-en, sauve-toi, n'importe où, avant qu'il ne soit trop tard ! »

Il aurait voulu questionner : « Est-ce que Luella était dans l'avion ? » Mais il était incapable de prononcer un mot.

Barbara, par contre, pouvait parler, et Nebel eut soudain l'horrible certitude qu'elle allait le faire.

— « J'étais vraiment attachée à Rudy, » dit-elle. « Il était un peu loufoque et menait une vie de patachon, mais c'était un garçon franc et sincère. Chez Luella, tout était factice. Rien de vrai, rien de

solide. C'était un véritable caméléon qui faisait semblant d'être ou de croire quelque chose, selon les circonstances. Sa névrose, sa vie amoureuse, tout ça était faux aussi. C'était pour elle un divertissement, une petite pièce qu'elle se jouait à elle-même — et aux autres. Elle était peut-être timbrée, mais elle ne voulait pas guérir. Il n'y avait jamais eu une « vraie » Luella à soigner. La Luella que vous connaissiez n'était qu'une invention de son imagination avide... »

Le téléphone devait s'être tu un moment, car il se remit tout à coup à sonner. Nebel restait assis, hébété, écoutant cette femme ivre mais dont le langage était implacablement cohérent, parler de Luella au passé. Il la saisit par le poignet et questionna de nouveau : « Où est Luella ? »

— « J'ai donné aux journalistes la liste des invités, » repritelle d'une voix qui devenait plus aiguë. « J'ai répondu à leurs coups de téléphone toute la matinée. Vous ne comprenez donc pas ce que je ressens ? Ils étaient tous là à danser, à rire, à s'amuser. Et puis, tout à coup, les voilà tous disparus... morts... »

Il la secoua et elle se mit à rire, d'un rire hystérique en s'agrippant à lui. Le verre tomba à terre et se brisa. Une pitoyable terreur se lisait sur les traits de la jeune femme, qui poursuivit d'une voix sans timbre :

— « Tout à coup, il n'y a plus eu personne... Personne que Barbara, toute seule, dans les limbes. Si j'arrivais à me dégriser, je finirais par m'apitoyer sur mon propre sort. J'aimais Rudy. »

Nebel se leva et se dirigea vers la porte.

— « Où allez-vous, Fred ? »

— « A la recherche de Luella. »

Elle le rappela d'un cri : « Vous êtes vivant, Fred ! Ne cherchez pas Luella. Vous ne voulez donc pas rester en vie ? Vous devriez être heureux de vous sentir libre. Je suis soûle, c'est vrai, mais je vais vous dire une chose, mon chou : elle est morte. Luella est morte, morte, morte ! »

— « Vous mentez ! » hurla Nebel en la repoussant d'un geste violent. Elle tituba et tomba à la renverse, de tout son long. Nebel resta debout, fixant sa propre main d'un regard hébété, puis il baissa les yeux vers le visage las et défait de la jeune femme. Celle-ci se mit à rire : « Ne cherchez pas à être gentil, Fred. Frappez-moi encore. Vous commencez à avoir l'air plus humain. Quel effet ça fait-il ? Ça vous était déjà arrivé de frapper une femme, ou quelqu'un d'autre ? Vous êtes bâti pour ça, et vous cognez très bien quand vous vous y mettez. Mais il vaudrait mieux frapper la personne qui le mérite. »

Nebel avait l'impression qu'un autre homme parlait et agissait à sa place. Qu'il ait pu, lui, conduire sa voiture à cent soixante à l'heure, puis frapper une femme, lui paraissait impossible. Il s'assit et se couvrit le visage de ses mains.

La voix de Barbara lui parvint comme à travers un mur épais. « Qu'est-ce que vous cherchez à prouver, Fred ? Que Luella est réellement morte ? Ne comprenez-vous pas que vous avez beaucoup de chance ! »

— « Taisez-vous ! » gronda-t-il sans retirer ses mains de ses yeux. « Pourquoi reporter votre haine sur moi ? »

— « Vous me plaisez, Fred : vous êtes grand, fort, sympathique. Pourquoi avez-vous épousé Luella ? Parce que vous aviez dépassé la quarantaine et qu'elle paraissait si jeune, si candide, si innocente ? Parce que ça vous flattait d'avoir pour épouse une jolie petite fille de vingt ans ? Vous devriez vous féliciter que cette sorte de puérilité ne soit pas contagieuse. Il suffit de vous regarder pour comprendre que vous êtes un type loyal, sincère, qui a le sens des responsabilités. Ce sont là des qualités tout à fait étrangères à Luella. Elle se moquait de vous ouvertement, vous tournait en ridicule. Elle riait de vous voir mettre de côté cent dollars par semaine pour payer son toubib de Beverley Hills. Je n'ai rien contre les psychiatres, mais celui-là est le plus beau des charlatans qui existent depuis Cagliostro ! »

Il enleva lentement les mains de son visage pour la regarder.

— « Combien y avait-il d'invités chez Weldon ? »

— « Sept. Nous étions huit en le comptant. »

— « C'est tout ? Et les domestiques ? »

— « Pas de domestiques : ils sont trop curieux et ils ont la langue trop longue. »

— « Et vous n'êtes pas montée dans l'avion. Sept personnes y ont pris place, ce qui signifie... Vous voulez dire que ma femme... qu'elle était... »

— « C'est ce que j'ai dit, mais je ne le répéterai pas. Il y avait sept passagers dans l'avion. Il n'y avait ici que sept personnes, en dehors de moi. La petite Luella a donc dû partir avec les autres. C'est ainsi, mon pauvre ami. »

— « Vous m'avez dit que vous étiez trop ivre pour prendre part à cette promenade. Avez-vous réellement vu Luella monter dans l'avion ? »

Elle le fixa d'un regard pensif, qui ne contenait ni reproche ni pitié, et répondit :

— « A vrai dire, j'étais soûle, cuite comme une dinde de Noël... Non, je ne l'ai pas vue monter dans l'avion. »

Nebel se leva en respirant profondément. « Merci, Barbara. Ils ont dû emmener quelqu'un d'autre. Voyez-vous, ma femme était très superstitieuse. Elle a fait changer la plaque d'immatriculation de sa voiture parce que le chiffre sept y figurait. Elle ne prenait jamais de rendez-vous le treize du mois. Elle avait une peur morbide des chiffres soi-disant néfastes. Certaines personnes considèrent le chiffre sept comme portant bonheur ; pour elle, c'était le contraire. C'est pourquoi je sais qu'elle n'aurait pas accepté d'être le septième passager. »

Barbara haussa les épaules. « Alors, comme vous dites, ils ont dû emmener quelqu'un d'autre. C'est possible. Tout est possible. » Elle avait les yeux humides. « Pardon, Fred, » murmura-t-elle, « je regrette sincèrement de vous avoir fait souffrir inutilement. Nous devrions tous pouvoir rester jeunes, toujours. »

— « Au revoir, Barbara, » dit Nebel. Il traversa la véranda et

monta dans sa voiture dont il claqua la portière.

— « Fred, où allez-vous ? » cria-t-elle en courant derrière lui.

— « Retrouver Luella. »

Le visage de la jeune femme était tout près du sien et ses yeux noirs avaient un regard très doux lorsqu'elle lui dit, à voix presque basse : « Je regrette de vous avoir fait de la peine, mais je ne regrette pas ce que j'ai dit au sujet de Luella. Les filles de son espèce ne peuvent que blesser de chics types comme vous. Mais je vois que vous ne renoncerez pas à elle : vous n'êtes pas homme à abandonner... »

— « C'était ma femme, Barbara. Elle... elle n'avait pas de vrais amis. »

— « Je comprends. Mais... je ne suis plus ivre à présent : ma conversation avec vous m'a dégrisée. Je ne peux pas rester ici plus longtemps, maintenant que je ne suis plus ivre. »

— « Pourquoi ne pas retourner chez vous ? » questionna-t-il doucement.

— « C'est ce que je vais faire. Je pars tout de suite. Ecoutez, Fred... donnez-moi un coup de fil un de ces jours, voulez-vous ? Mon numéro est dans l'annuaire d'Hollywood. Et mon nom est Barbara Allerson, avec un A, comme Aphrodite. »

Nebel dut s'arrêter à Ten Palms pour prendre de l'essence. Il se sentait incroyablement las ; sa mâchoire était crispée, ses yeux injectés de sang. « Faites le plein, » dit-il au jeune employé de la station-service. « Vérifiez l'huile : il serait peut-être bon d'en remettre. Et puis, jetez un coup d'œil sur les freins. Je reviens tout de suite. »

— « Vous êtes au courant de l'accident d'avion de ce matin ? » questionna le jeune homme, en dévissant le bouchon du réservoir d'essence.

— « Oui, j'en ai entendu parler. »

— « On dit qu'il y avait une actrice de cinéma parmi les passagers. C'était un avion particulier, appartenant à un type nommé Weldon, qui habitait tout près d'ici. Il est aller tomber de l'autre côté de la colline, et les sept passagers y sont restés ! »

Nebel ne répondit pas. Il n'éprouvait rien, qu'un curieux sentiment d'injustice. S'il ne connaissait pas suffisamment Luella pour être certain qu'elle ne *pouvait* pas être le septième passager de l'avion, c'était vraiment qu'il ne la connaissait pas du tout, qu'il ne savait rien d'elle ! Et comment avoir confiance en soi-même si, après un an de mariage avec une femme, on peut encore tout ignorer de son caractère ?

— « Qui étaient les sept passagers ? » questionna-t-il.

— « On ne sait pas encore, » répondit l'employé. « Ils ont été transportés à la morgue où on cherche à les identifier... Quelle drôle d'idée de travailler dans une morgue ! » ajouta-t-il d'un air dégoûté. « Moi, ça ne me dirait rien du tout ! »

— « Où est-ce ? » demanda Nebel.

Selon les indications du jeune homme, la morgue se trouvait à quelques centaines de mètres, un

peu à l'écart de la rue principale. Nebel s'y rendit à pied. Devant la porte s'était assemblée une foule de badauds et Nebel entendit cette remarque :

— « Steve Myerson a vu l'accident de tout près. En fait, il s'en est fallu de peu qu'il ne soit la huitième victime ! L'avion a bien failli s'écraser sur le toit de sa baraque. Du coup, le vieux Steve est devenu une vedette de la télévision : pour lui, c'est la gloire ! On ne l'avait jamais vu aussi soûl depuis la dernière Fête Nationale. Il est aux anges ! »

— « C'est normal, » répondit quelqu'un. « Il y a des mois qu'il n'était pas venu en ville sans sa femme.. »

Fred s'était approché de l'officier en uniforme kaki debout devant la porte de la chapelle mortuaire.

Il se présenta et demanda : « Les victimes ont-elles toutes été identifiées, maintenant, lieutenant ? »

L'officier le dévisagea un instant et répondit en secouant la tête : « Toutes sauf une, Mr. Nebel. »

— « Il se pourrait que ma femme soit... »

— « Je sais, Mr. Nebel. J'ai sur moi la liste des invités de Mr. Weldon qui ont probablement pris place dans l'avion. »

— « Le nom de ma femme figure sur cette liste, je le sais. Mais je suis également certain qu'elle n'est pas montée dans cet avion, » reprit Nebel.

L'officier se balança d'un pied sur l'autre, essuya son front couvert de sueur avec un mouchoir déjà trempé et regarda de nouveau Nebel sans répondre.

— « Vous avez identifié six des passagers, mais pas ma femme, n'est-ce pas ? » poursuivit celui-ci.

Le lieutenant tira de sa poche un papier qu'il déplia et répondit : « En effet, le nom de Mrs. Nebel ne figure pas sur la liste des personnes identifiées. »

— « Qui est le septième passager ? » interrogea Nebel. « Est-ce un homme ou une femme ? »

— « C'est... une femme, » répliqua l'officier. « Et vous avez raison, » ajouta-t-il vivement, « il se pourrait très bien que ce ne soit pas la vôtre. Nous ne savons pas encore de qui il s'agit. »

— « Je sais que ce n'est pas ma femme, » dit de nouveau Nebel en détournant ses yeux que brûlait l'éclat du soleil couchant.

L'officier secoua la tête d'un air embarrassé. « Miss Barbara Allerson, qui se trouvait chez Mr. Weldon pendant le week-end, nous a remis une liste des invités. Il y avait là-bas huit personnes, parmi lesquelles se trouvait Mrs. Nebel. Miss Allerson n'ayant pas pris part à la promenade en avion, restent donc sept passagers. Bien sûr, il se peut que le numéro sept soit quelqu'un d'autre, mais, d'un autre côté, il semble... »

— « Je suis certain que ma femme ne pouvait pas se trouver à bord de cet avion, » répéta Nebel.

— « Je souhaite de tout mon cœur que vous ayez raison, Mr. Nebel. Il n'y a aucun indice qui permette d'identifier cette septième victime : elle est totalement méconnaissable et on n'a retrouvé sur elle ni carte d'identité, ni bijou, rien, absolument rien. Il va

falloir se renseigner auprès des dentistes et des médecins pour savoir si on lui avait soigné des dents, ou remis une fracture. »

— « Il y a un an que nous étions mariés, » dit Nebel, « et, pendant cette année, ma femme n'a reçu aucuns soins de cette nature. »

— « Mais vous pourriez peut-être nous fournir quelques renseignements, Mr. Nebel, pour nous permettre de vérifier... C'est une simple mesure de précaution, comprenez-vous ? Où Mrs. Nebel est-elle née ? Où habitait-elle avant de venir ici ? Si nous pouvions effectuer des recherches dans d'autres villes, où elle aurait eu l'occasion de se faire soigner, cela nous permettrait de déterminer avec certitude s'il s'agit ou non de votre femme. Quelles indications pouvez-vous nous donner ? »

Nebel hésita.

— « Je crois comprendre que vous n'avez pas eu de ses nouvelles depuis l'accident, » reprit l'officier d'un ton gêné. « N'avez-vous aucune idée de l'endroit où elle se trouve ? »

— « Je le saurai bientôt, » répondit Nebel. « En attendant, je vais vous donner tous les renseignements qui peuvent vous intéresser. » L'officier prit un bloc-notes et un crayon. « Son nom de jeune fille est Luella Sawyer. Elle est née à Lakeville, dans l'Arkansas. Sa mère étant morte lorsqu'elle était toute petite, elle a été confiée, jusqu'à l'âge de cinq ans, à son beau-père. De cinq à dix-huit ans, elle a vécu dans un orphelinat de Lakeville, puis est entrée comme dactylo, je crois, dans une banque de cette ville, où elle a travaillé pendant trois ans. Ensuite, elle est venue à Los Angeles, où j'ai fait sa connaissance, il y a un an. »

Nebel se sentait pris d'étourdissement. Il s'éloigna, sans prêter attention à ce que disait l'officier.

Il alla s'asseoir dans un bar pour boire une bière. Autour de lui, des jeunes gens manipulaient à grand bruit les poignées des machines automatiques, mais il ne les entendait pas. Il téléphona chez lui à plusieurs reprises sans obtenir de réponse. « J'aurais dû rester à la maison, » se dit-il. « J'aurais été sur place lorsqu'elle serait rentrée ou aurait appelé. »

Assis à une table au fond de la salle, il se prit à évoquer le passé.

Il se sentait bien seul, accablé sous le poids de la vie, lorsqu'il avait rencontré Luella à cette surprise-partie. Il l'avait épousée trois jours plus tard... et voici que, pendant leur lune de miel à Miami, il l'avait découverte un matin, complètement nue, sur le balcon de leur chambre, en train de donner du pain aux pigeons. Quelqu'un avait appelé les agents. Heureusement, Nebel était arrivé à convaincre ceux-ci que Luella était somnambule. Tel avait été le début de ses extravagances, de ses fredaines, d'une succession d'actes irréfléchis et incohérents. Souvent, en rentrant chez lui, Nebel s'apercevait que sa femme était partie, sans lui dire où elle allait ni quand elle reviendrait. Fou d'inquiétude, il téléphonait alors aux hôpitaux, aux postes de police... Luella, sous ses apparences de

femme ravissante, n'était qu'une enfant irresponsable. Comment aurait-il pu le deviner, à la voir ? Mais, lui, se sentait responsable de cette enfant précieuse et faible, qu'il chérissait, et ni l'angoisse, ni le chagrin, ni les colères passées ne comptaient plus pour lui désormais.

Il lui semblait la voir, derrière ses paupières closes, telle qu'elle lui était apparue pour la première fois, rayonnante de jeunesse et d'insouciance, éclairant par sa seule présence la morne solitude dans laquelle il vivait jusqu'alors. Et il avait l'impression qu'elle était avec lui en ce moment, qu'il sentait sur son visage son souffle chaud, la caresse de ses mains et de ses lèvres, qu'il respirait son discret parfum de lavande.

— « Une autre bière, monsieur ? »

— « Oui, s'il vous plaît, » répondit Nebel, que la serveuse venait d'arracher à son rêve.

Pour la première fois depuis bien des années, il se mit à penser à son premier mariage, à sa première femme, douce, tendre et si différente de Luella par son caractère énergique. Il l'avait vue partir un soir d'hiver, sous la neige qui tombait à gros flocons, pour se rendre au chevet de sa mère malade. Avant de disparaître au coin de la rue, elle s'était retournée une dernière fois pour envoyer un baiser à Fred... Quelques instants plus tard, celui-ci, entendant un cri de terreur, s'était précipité dehors ; mais il n'avait trouvé qu'une masse informe gisant dans la neige, sous la roue d'un camion... Avant de sortir, la jeune femme avait prié son mari de l'accompagner. « Je ne peux pas, » avait-il répondu, « j'ai du travail. » Mais combien de fois, pendant cette sinistre nuit qu'il avait passée à errer sous la neige, comme au cours des années qui avaient suivi, s'était-il amèrement reproché de ne pas avoir accédé à ce désir ! Si je l'avais accompagnée, se répétait-il, il ne lui serait rien arrivé. Et il s'était juré que pareil accident ne se produirait plus... Il ne pouvait pas s'être produit cette fois-ci !

Mais — Nebel le savait bien — il y a parfois loin du souhait à la réalité... Chacun tenait pour acquis que le corps de la septième victime transportée à la morgue de Ten Palms était celui de Luella. Tout, d'ailleurs, le laissait supposer. Et le seul fait sur lequel se basait Nebel pour conclure que ce ne pouvait être Luella n'était guère convaincant. Barbara affirmait que Luella était morte. Luella se trouvait chez Weldon avec six autres personnes, puisqu'il fallait exclure Barbara. En bonne logique, donc, le septième corps non identifié ne pouvait être que celui de Luella.

Cependant, Nebel déclarait que cela ne pouvait pas être. Voulait-il dire simplement que cela ne *devait* pas être ? Avait-il peur d'affronter la vérité ? Si Luella était la septième victime, il se sentirait responsable de sa mort, tout comme il s'était senti responsable de la mort de sa première femme, et il savait bien qu'il ne pourrait pas le supporter.

Mais Luella portait des bagues, des bijoux. Elle avait toujours un

portefeuille sur elle. Les personnes qui avaient examiné le corps avaient pu laisser échapper un détail ; mais ce ne serait pas le cas pour lui. Si un objet appartenant à Luella se trouvait parmi les débris de l'avion, il ne pourrait manquer de le découvrir et de le reconnaître.

Nebel quitta le bar. Le soleil s'était couché lorsqu'il reprit sa voiture. Après avoir demandé au garagiste des explications sur la façon d'atteindre l'épave, il suivit la route sinueuse menant au sommet de la colline. Il avait le sentiment que là-haut, sur les lieux mêmes où ces malheureux étaient morts, il apprendrait enfin la vérité ; et, qu'elle que fût cette vérité, il préférait être seul pour la découvrir.

La lune semblait osciller entre les sommets des collines arides. Nebel chercha longtemps parmi les débris de l'avion, à l'aide de sa lampe de poche ; puis il s'assit sur un rocher pour réfléchir. Autour de lui, un vent chaud soufflait sur l'herbe carbonisée, les pierres noircies, les lambeaux informes et couleur de suie de l'appareil.

Il avait fouillé à fond l'épave sans trouver le moindre indice de la présence de Luella, et il se répétait qu'il n'en trouverait pas. Alors, à quoi bon continuer ses recherches ? C'était ridicule ! Pourquoi douter de sa propre et puissante certitude ? Il ferait mieux de retourner à Ten Palms, où on aurait probablement identifié cette septième victime comme étant une autre personne que Luella ; ou bien, rentrer chez lui, où la pauvre Luella, effrayée, l'attendait sans doute.

Et si par malheur il n'en était pas ainsi, si l'autre hypothèse était la bonne, il l'apprendrait toujours assez tôt...

Mais quelque chose bougeait derrière les blocs de pierre noircis, et Nebel entendit un léger bruit. Il se leva, le cœur battant, croyant sentir une bouffée du parfum de Luella mêlée à l'odeur d'herbe brûlée et de débris calcinés.

Il se dirigea calmement vers l'endroit d'où venait le bruit et se pencha au-dessus du rocher en s'éclairant avec sa lampe de poche. Tel un animal hypnotisé par cette lueur surgie de l'obscurité, un homme se dressa brusquement et, clignant des yeux, fit face à Nebel. Son visage avait une teinte grisâtre ; il respirait péniblement et, de sa bouche édentée, s'efforçait de grimacer un sourire.

Nebel éteignit sa lampe ; mais, à la clarté de la lune, il continuait à voir le visage creusé de rides profondes, les épaules puissantes, le large torse que dissimulait mal une chemise déchirée à laquelle manquaient plusieurs boutons. Les bras et les poignets portaient les traces de vilaines et récentes brûlures. Au moment où l'homme se redressa, surpris et effrayé, des boutons blancs tombèrent de sa main sur le rocher.

— « J'étais en train d'fureter un peu par ici, » expliqua-t-il. « Vous m'avez fait peur ! »

— « Je regrette, » répondit Nebel. « Et vous avez trouvé des boutons ? »

— « Oui, quelques boutons d'chemise, c'est tout. J'faisais une sorte d' p'tite inspection, comprenez-vous ? C'est presque mon jardin, ici : j'habite un peu plus bas, sur la colline. J'suis Steve Myerson. C'est moi qui ai assisté à l'accident, vous savez ? J'ai bien cru qu'l'avion allait m'dégringoler sur la tête ! J'ai senti une espèce de souffle chaud, l'long d'la colline, quand il s'est abattu. Ah ! qu'il faisait chaud ! Comme en enfer !... Vous cherchez quelque chose ? »

— « Oui. On a identifié six des passagers ; mais on ne sait pas qui est le septième. »

— « C'est vrai ? »

— « On n'a retrouvé aucune pièce qui permette de l'identifier. C'est pourquoi je regardais sur place si par hasard les enquêteurs avaient laissé échapper un détail qui aurait pu permettre de savoir de qui il s'agissait. »

— « Oh ! ils doivent bien savoir qui c'est, » répondit Myerson. « Ils connaissent les noms des sept personnes qui sont montées dans l'avion ; mais j'suppose qu'ils veulent vérifier, voilà tout. »

Le long hurlement plaintif d'un chien retentit soudain à leurs oreilles. Nebel frissonna. Myerson poussa un juron et se hissa sur le rocher pour regarder vers le bas de la colline. « C'maudit cabot, » grommela-t-il. « Il hurle tout l'temps. J'finirai par le tuer s'il continue. Ma vieille a fichu l'camp, figurez-vous ; elle m'a planté là pour s'en aller je n'sais où et, depuis, cette salle bête n'a pas cessé de hurler. »

Nebel vit briller les yeux de Myerson, dans lesquels ne se lisait ni tendresse ni regret, mais seulement une peur animale. Le chien s'était remis à hurler.

— « Il faut que je r'descende à ma cabane maintenant, » dit Myerson. Au moment où il s'éloignait, Nebel le suivit. L'homme s'arrêta.

— « Vous m'offrirez bien quelque chose à boire ? » demanda Nebel. « J'en aurais grand besoin. »

Myerson l'examina un moment avant de questionner d'un ton rogue : « Qui êtes-vous ? Un détective ? Un journaliste, peut-être ? »

— « Non. J'ai simplement un intérêt tout particulier à connaître le nom de la septième victime dont on a retrouvé le corps ici cet après-midi. Voyez-vous, je *sais* qu'il ne s'agit pas de la personne qu'on croit. »

— « Je comprends, » dit Myerson. « Eh bien, oui, v'nez prendre un verre chez moi. J'ai un peu d'eau-de-vie et même du whisky, qu' j'ai acheté en ville tout à l'heure. »

— « Merci, » répondit Nebel, en se mettant en marche derrière lui le long du sentier sinueux bordé de sauge rabougrie.

— « J'fais l'élevage des chèvres, » expliqua Myerson. « A la radio, ils ont dit que j'étais berger, mais c'est pas vrai. C'est des chèvres que j'élève, et elles m'en donnent du souci, j'vous assure ! Il m'arrive de m'demander si j'vais continuer. Mais le lait d'chèvre, ça rapporte. »

— « Votre femme n'aimait pas les chèvres, Myerson ? »

Pour toute réponse, Myerson se mit à jurer et à lancer des pierres

en contrebas, sur un bosquet de peupliers devant lequel le chien continuait à hurler. « La ferme, Queeny ! Sinon, j'te fiche une balle dans la peau, t'entends ? »

Traversant une clôture démantelée, ils étaient arrivés devant une petite cabane faiblement éclairée par une lampe à pétrole. Myerson poussa la porte. « Entrez et mettez-vous à votre aise. C'est pas grand-chose, mais c'est mon chez-moi, » dit-il avec un petit gloussement.

— « J'ai déjà entendu des chiens hurler de cette façon, » remarqua Nebel, « et c'était toujours lorsqu'il y avait un mort. »

Myerson, qui s'était baissé, se redressa soudain, balançant au-dessus de sa tête une grosse hache. Son visage avait pris une expression de fureur démente.

Nebel se réfugia hors de la zone de lumière. Il avait l'impression qu'une corde lui enserrait l'estomac. « Cela ne vous servira à rien de me tuer, » dit-il, tout en pensant que lui-même ne pouvait songer à s'enfuir, puisqu'il ne savait pas où menaient les sentiers rocailleux et escarpés qui partaient de la cabane. « La police, » reprit-il, « découvrira bientôt que ce septième cadavre est celui de votre femme. »

— « C'est pas par vous qu'elle l'apprendra, en tous cas... plus maintenant, espèce de fouineur... faux jeton... »

La hache siffla au-dessus de sa tête. Nebel se laissa tomber à la renverse, se retenant au mur comme s'il y avait été cloué. De nouveau, la hache se dressa devant lui, comme la tête d'un serpent venimeux. Il se laissa glisser jusqu'à terre, puis roula sur lui-même, et ses pieds rencontrèrent le gravier lorsqu'il chercha à se remettre debout. Myerson s'abattit sur lui de tout son poids, brandissant toujours la hache dans sa main droite.

A ce moment, étendu à terre, Nebel sentit jaillir de lui, plus forte que la peur qui l'étreignait, une haine violente qui semblait couver en lui depuis longtemps, et qui explosa soudain, comme une charge de dynamite. Il se remit sur pied en poussant un cri rauque, reçut le manche de la hache sur l'épaule et saisit à deux mains le poignet de Myerson, dont il sentit la peau brûlée glisser sous ses doigts comme une peau de pêche pourrie.

Maintenant le poignet de sa main gauche, il porta de l'autre un coup violent dans l'estomac de Myerson. Celui-ci chancela, eut un hoquet, mais tenta de se redresser pour brandir de nouveau sa hache. Nebel le frappa, à deux reprises, à la mâchoire, et il s'affaissa. Nebel lui tordit le poignet pour lui faire lâcher la hache, qui glissa le long du terrain en pente, puis il lui lia les mains derrière le dos.

Ensuite, il alla ramasser la hache.

Une heure plus tard, Myerson faisait au shérif de Ten Palms des aveux complets. Après avoir vu l'avion s'abattre en flammes, il avait assommé sa femme et l'avait transportée dans une brouette sur les lieux de l'accident, pour la fai-

re basculer dans le feu. Chacun, à Ten Palms, savait que Mrs. Myerson avait souvent menacé son mari de le quitter, et sa disparition n'avait donc pas éveillé de soupçons. Myerson avait pensé que les cadavres seraient complètement carbonisés et que la police croirait qu'il y avait sept passagers dans l'avion. Lorsqu'il avait voulu jeter sa femme dans les flammes, la malheureuse avait repris suffisamment conscience pour se débattre avec la violence du désespoir et, au cours de la lutte qui avait suivi, elle avait arraché les boutons de la chemise de Myerson. Celui-ci avait eu en outre les mains et les poignets sérieusement brûlés.

— « J'avais la conviction intime que ma femme ne pouvait être le septième passager, » expliqua Nebel au shérif. « Mais il me restait à apprendre qui était la victime non identifiée. En me rendant sur les lieux de l'accident, j'y ai trouvé Myerson occupé à ramasser des boutons, et je me suis aperçu qu'il en manquait plusieurs à sa chemise. J'ai commencé à entrevoir la vérité quand il m'a parlé de sa femme qui l'avait quitté ; et puis, j'ai remarqué ses mains brûlées. Mais ce qui a achevé de me convaincre, c'est ce chien qui hurlait à la mort. »

En approchant de sa villa de Van Nuys, Nebel vit de la lumière dans le salon. Sans aller jusqu'au garage, il laissa sa voiture dans l'allée, devant la maison, et en descendit pour ouvrir la porte d'entrée.

— « Freddy, mon chéri ! »

Luella était debout devant lui, vêtue d'un négligé vaporeux qui la rendait particulièrement séduisante, mais il n'y prit pas garde. En entendant son rire léger, tandis qu'elle ébauchait un pas de danse, il sentit de nouveau la colère monter en lui et ses mains se crispèrent. Puis la tension s'apaisa : il s'écoulerait probablement beaucoup de temps avant qu'il soit repris d'une rage comme celle qui s'était emparée de lui au cours de l'après-midi !

Sans prononcer un mot, il entra dans sa chambre, mit quelques vêtements et objets de toilette dans son sac de voyage et traversa le salon pour sortir. Luella courut derrière lui, puis s'arrêta. Elle riait toujours, mais son rire rendait un son grotesque, irréel, et il vit briller dans ses yeux une lueur mauvaise tandis qu'elle s'écriait d'une voix aiguë :

— « Mais, mon chéri, c'est aujourd'hui le 1er avril ! »

— « Je le sais, » répondit Nebel, « je m'en suis souvenu juste au moment où j'arrivais. »

Et il referma la porte derrière lui.

Tout en roulant dans la nuit paisible, Nebel se disait que les enfants ont une faculté bien à eux de se rendre la vie supportable grâce à leur fantaisie, à leur imagination, à leur caprice, et que certaines personnes ont la chance de rester enfants toute leur vie... Mais c'est une chance que leur entourage paye très cher !

Arrivé en ville, il entra dans une cabine téléphonique et consulta

l'annuaire. Puis il composa sur le cadran le numéro Hollywood 7-1313 et, lorsqu'une voix ensommeillée lui répondit à l'autre bout du fil, il dit : « Allô !... C'est bien la jeune femme dont le nom commence par un A comme Aphrodite ? »

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Unidentified and dead.



TARIF DES ABONNEMENTS A ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

Pays destinataire	6 mois	1 an
FRANCE		
Ordinaire .... F	11,—	21,60
Recommandé .... F	17,—	33,60
BELGIQUE (en francs belges)		
Ordinaire .... F	128,—	252,—
Recommandé .... F	188,—	372,—
SUISSE (en francs suisses)		
Ordinaire .... F	12,80	25,20
Recommandé .... F	18,80	37,20
Tous Pays Etrangers		
Ordinaire .... F	12,80	25,20
Recommandé .... F	18,80	37,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, bd Saint-Georges, GENEVE, C.C.P. 12.6112.

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196, av. Messidor, BRUXELLES, 18 - C.C.P. 3.500.41.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24, rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. Paris 1848-38).



Martha, in memoriam

par Richard Hardwick

TOUT commença en juillet au cocktail des Dunbar. J'avais décidé de ne pas m'y rendre et d'aller plutôt au cinéma. Mais, à six heures, Martha m'appela au téléphone pour me demander de passer la prendre.

— « Tommy devait m'emmener, » dit-elle avec sa franchise habituelle, « mais il se trouve retenu par un rendez-vous d'affaires. Je veux y aller, Norman. Soyez un ange, et venez me chercher. »

J'acceptai, bien sûr. Je serais un ange et tout ce qu'elle voudrait que je fusse. J'étais amoureux d'elle — éperdument et sans espoir. Elle le savait, et tout le monde avec elle. Mais, pour Martha, je n'étais que la tête qui s'inclinait pour dire oui, les yeux qui savaient compatir dès qu'elle se disait fatiguée, ou bien encore la pièce de rechange lorsque Tommy, Joey, ou Bill, étaient défaillants. Je détestais ce rôle, mais c'était encore mieux que pas de Martha du tout.

Il était plus de sept heures lorsque je sonnai à la porte de son appartement. Elle vint m'ouvrir. Et je restai un moment planté là, à la regarder. Elle était ravissante. Chaque fois je croyais la voir pour la première fois, si belle que j'en retenais ma respiration, si inaccessible aussi que mon cœur se serrait.

— « Vous êtes un ange, » dit-elle en m'embrassant sur la joue.

— « Martha, épousez-moi. Nous fuirons loin et nous aurons une douzaine d'enfants, tous aussi beaux que vous et aussi angéliques que moi. »

Elle se mit à rire. « Je suis prête dans un instant. » Et, se penchant, elle redressa un de ses bas. Je souris.

La réception Dunbar était la fidèle copie de toutes les autres de cet été-là, et de tous les étés aussi, d'ailleurs. Même visages, conversations blasées se faisant plus hautes au fur et à mesure que les bouteilles vides s'empilaient sous le bar. Ce soir-là cependant il y eut une exception. Ed Pollard était là.

Carl Dunbar, le maître de maison, nous accompagna, Martha et moi, à travers le salon aussitôt que nous arrivâmes. « Norm, » dit Carl, « il y a ici un garçon qui se prétend un de vos vieux copains. » Nous nous arrêtâmes près d'un groupe qui riait d'une plaisanterie que venait de lancer quelqu'un. Je reconnus immédiatement Ed. Il se tenait dans le groupe, en face de moi. Il était toujours celui que j'avais connu quinze ans auparavant, grand, distingué, sûr de lui, les tempes grisonnantes à présent, mais ni ventre, ni bajoues.

— « Norm ! » Il contourna le groupe pour venir à moi, la main tendue, un grand sourire découvrant ses dents blanches. « Norm Grundy, ma vieille branche ! » Sa main saisit la mienne, la serra, mais ses yeux regardaient Martha.

— « Ed. ! Ça fait longtemps qu'on ne s'est vu ! » Je me tournai vers Martha. « Voici Martha Young. Martha, je vous présente Ed. Pollard. »

— « Camarades d'université, compagnons de chambre, et vieux amis, » ajouta Ed. « Je suis très heureux de faire votre connaissance, Martha. »

Cela dut commencer à cette minute même, bien que je n'y fisse pas spécialement attention, car tout le monde regardait Martha de la même façon. Vous n'y pouviez rien.

Après le cocktail nous dinâmes avec Ed. et quelques autres. Il s'assit à côté de Martha et il nous parla de lui. Il était là pour mettre sur pied une nouvelle usine de sa société pour le sud, et lorsque cette usine serait montée il resterait comme directeur régional. Je me souvenais qu'Ed. avait épousé la fille de B. J. Ashwell, les produits pharmaceutiques qui se taillaient une large part des bénéfices réalisés par les spécialités de ce genre dans le pays. Ed., à qui le succès souriait presque toujours, avait rapidement gravi les échelons.

Nous apprîmes qu'il était descendu à l'Impérial. Il me demanda de déjeuner avec lui un jour prochain, et il me revint plus tard qu'il ne nous parla pas de sa femme ce soir-là.

J'aurais pu ne jamais rien savoir du flirt d'Ed. Pollard et de Martha si celle-ci ne m'en avait elle-même parlé. Martha se servait de moi comme d'une sorte de table d'harmonie, servant d'écho à elle-même. Nous prenions alors un verre chez Joe, un petit bar de Broad Street, un après-midi, deux semaines environ plus tard. Martha m'avait téléphoné au bureau pour me dire qu'elle voulait me voir. Et maintenant, assise en face de moi à la table, elle me regardait en souriant, les yeux pleins de bonheur.

— « Je suppose que ce n'est pas d'être assise à cette table avec moi qui vous rend si heureuse, » dis-je. « Que se passe-t-il ? »

Elle eut un petit rire et posa sa main sur la mienne. Puis, la retirant, elle se mit à faire tourner lentement son verre sur la table. « Je suis amoureuse, Norman. Amoureuse de l'homme le plus merveilleux qui soit au monde. »

J'écoutais toujours tout et n'importe quoi de ce que Martha voulait bien me dire. Mais j'étais franc avec elle. « Je suis désolé, Martha, de vous entendre dire cela, parce que je sais parfaitement que cette épithète ne me concerne pas. Qui est l'indigne élu ? »

— « Norman ! » Sa voix se fit dure Puis ses traits s'adoucirent. « Je vous demande pardon, Norm. Je connais vos sentiments... »

— « Ni fleurs ni couronnes, » coupai-je. « Qui est-ce ? » En prenant mon verre je m'aperçus que ma main tremblait. J'avais toujours craint de perdre Martha, et c'était stupide. Je ne pouvais pas la perdre puisque je ne l'avais jamais eue à moi. Vingt-huit ans, elle restait célibataire par goût. Et pourtant, il n'aurait pas été difficile de parier que presque tous les hommes qu'elle connaissait l'avaient demandée en mariage, une fois ou une autre. Je n'ignorais pas qu'une femme aussi irrésistible qu'elle ne pouvait pas demeurer éternellement célibataire. Quelqu'un viendrait, un jour.

De nouveau, son visage rayonna. « Ed., » dit-elle. « Ed. Pollard. »

Je restai bouche bée. Je reposai mon verre, renversant ce qu'il con-

tenait encore sur la table et sur moi. « Ed... *Pollard* ? Mais il... il est marié, Martha. Vous le savez sûrement. Pourquoi diable vous êtes-vous fourvoyée ainsi ? »

Elle se mit soudain en colère. « Vous n'êtes pas, je suppose, chargé de... de me surveiller ! Inutile de vous montrer aussi puritain ! »

Martha n'était pas une innocente petite fille, mais je lui croyais plus de bon sens que cela. « Je ne suis pas puritain, simplement réaliste. Que croyez-vous donc qu'il va faire ? Divorcer ? »

— « Exactement. Dès que cela sera possible. »

— « Mademoiselle ! » Je fis signe à la serveuse de m'apporter un autre verre. « Ed. Pollard n'a pas changé. Toujours aussi menteur. »

Martha se leva vivement et ramassa son sac. « Ça suffit, Norman. Bonsoir. »

Je la retins par le poignet. « Ne partez pas, Martha. Je suis désolé. C'est seulement parce que... » Elle se rassit et nous restâmes silencieux pendant que la serveuse essuyait la table et me servait un autre verre. Quand elle fut partie je pris la main de Martha. « Je suis très sérieux, Martha. Je *connais* Ed. ! Il est vain, égoïste, de mauvaise foi... »

— « Je crois, Norman, que nous ferions mieux de changer de sujet. Je n'aurais rien dû vous dire. Je pensais que vous comprendriez. »

— « Vous serez malheureuse avec lui. Très malheureuse. Et cela, je ne le veux à aucun prix. »

— « Vous croyez le connaître, » dit Martha d'un petit air protecteur, « parce que vous avez fait vos études ensemble. Mais vous-même, êtes-vous toujours celui que vous étiez à ce moment-là ? Non, naturellement ! Eh bien, Ed. non plus. Vous ne le connaissez plus du tout. »

— « Je sais qu'il a épousé la fortune Ashwell et il ne vas pas maintenant lâcher celle-ci. Non, Martha, même pas pour vous. »

Elle sortit son bâton de rouge de son sac et commença de se faire soigneusement les lèvres. C'était là une habitude qu'elle avait lorsque quelque chose l'embarrassait.

— « Avez-vous une idée, » dis-je, « du montant de cette fortune ? »

Elle me regarda, en colère. « Je vous jugeais mal. Vous êtes jaloux ! »

Cela me piqua, et sans doute cela se vit-il sur mon visage.

Martha se mordit les lèvres. « Pardonnez-moi, Norman. Je n'aurais pas dû dire cela. »

— « Mais si, parce que vous avez raison. Je *suis* jaloux ! Jaloux de tous les hommes qui vous regardent. Mais je connais Ed. Pollard ! »

Cette fois elle se leva et je ne pus l'arrêter. Elle prit son sac et me dit au revoir. Je la regardai s'éloigner à travers les tables. Au bar, les têtes se retournèrent sur son passage. Elle ouvrit la porte et sortit dans la rue ensoleillée.

Cette fois elle avait, j'en étais sûr, commis une erreur. Une très grosse erreur.

Après cela, je ne la vis pas pendant quelque temps. Ce ne fut

pourtant pas faute d'essayer. Je l'appelai chaque jour au grand magasin où elle travaillait comme dessinatrice de publicité, et le soir à son appartement. Elle m'en voulait de la façon dont j'avais agi, ou bien elle s'apercevait que j'avais raison au sujet de Pollard.

C'était presque intolérable de se voir traiter de la sorte. Les quelques heures que je passais avec Martha à un cocktail, une exposition ou une réception, où je l'accompagnais, étaient tout ce que j'avais eu, et pourtant ces heures n'étaient qu'une forme de torture volontaire. Peut-être y a-t-il un peu de masochisme en chacun de nous. C'était ainsi qu'agissait le mien.

Je voyais Ed. Pollard de temps à autre au club de golf, à l'occasion de quelque obligation civique, ou autre chose. A mesure que l'usine Ashwell grandissait, l'influence d'Ed. augmentait d'autant. Il apportait de l'argent et du travail à une ville qui ne demandait qu'à s'agrandir. J'appris par une relation commune (Ed. m'avait laissé tomber lorsqu'il découvrit que je n'étais qu'une sorte de fou sans position sociale ni crédit) qu'il venait d'acheter une grande maison dans Valley Road et que sa femme et ses enfants, pour l'instant en vacances à l'étranger, le rejoindraient dans six ou huit semaines. Je me demandais quelle place Martha prenait dans ce tableau. Il n'y avait rien là de l'attitude d'un homme qui a l'intention de divorcer.

Enfin, un certain après-midi, Martha accepta de me revoir. A sa voix je la sentis bouleversée. Elle se montra pourtant très calme tout le temps que nous nous installâmes chez Joe et que je commandai les boissons. Quand nous fûmes servis, Martha but la moitié de son verre, puis me regarda.

— « L'avez-vous vu récemment ? Lui avez-vous parlé ? » demanda-t-elle.

— « Je le rencontre occasionnellement au club. Il plane un peu au-dessus de ma sphère, vous savez. »

— « Mais... mais vous lui avez parlé ? Que vous a-t-il dit ? »

— « Rien de vous, si c'est cela qui vous inquiète. »

Elle parut contrariée. « Vous savez de quoi je veux parler. Quels sont ses projets ? »

— « Je pensais que vous le saviez, » répondis-je. « Vous m'avez appris qu'il allait divorcer. » Je jouais avec mon verre. « La maison qu'il a achetée dans Valley Road n'est pas exactement une chaumière pour lune de miel, Martha. Sa famille doit l'y rejoindre dans quelques semaines. »

— « Il me l'a dit ! »

— « *Lui* ? Mais qui êtes-vous, Martha ? Une petite étudiante minaudière ? Qu'a-t-il pu vous dire ? Qu'il était fou de vous, que s'aimer en cachette ne suffisait plus ni à lui ni à vous, qu'il allait divorcer et renoncer à Dieu sait combien de millions de dollars ? » Je m'arrêtai pour avaler une gorgée. « Je crois que vous vous faites beaucoup d'illusions. »

Elle pleurait doucement, silencieusement, la tête baissée, ses deux mains serrant son verre comme pour s'y raccrocher.

— « Je ne voulais pas vous voir malheureuse, » continuai-je, « mais vous l'êtes déjà. » Je pris ses

mains dans les miennes. « Pourquoi ne rompez-vous pas ? La dernière en date de ma douzaine de demandes en mariage tient toujours, vous savez. »

— « Je l'aime, Norman. Je n'y peux rien. »

— « Dans ce cas, mettez les choses au point avec lui. S'il vous a promis quelque chose, qu'il s'exécute ! »

— « Il prétend que cela lui ferait beaucoup de tort si quelqu'un découvrait ce qu'il y a entre nous. Personne ne le sait encore. Personne, sauf vous. Il fallait que je vous le raconte. »

— « Comment savez-vous que c'est un si grand secret ? »

Elle me regarda d'un air anxieux. « Vous avez entendu parler de quelque chose ? »

Je secouai la tête. « Non. »

— « Nous ne nous retrouvons jamais en ville, » dit-elle. « Toujours loin d'ici, dans un motel ou un hôtel. »

— « Voilà qui ne vous ressemble guère. »

Elle sourit. « Ne soyez pas vieux jeu, Norman. Nous ne faisons rien de mal. Nous nous aimons. C'est là qu'est la différence. »

— « Ed. Pollard aime Ed. Pollard — et l'argent. »

Elle pensait à autre chose et ne fit pas attention à ce que je disais. Quelques instants après elle regarda sa montre, remaquilla ses lèvres et se leva. « Je vais lui parler. Mais vous verrez que j'avais raison. Je le *sais*. »

Le téléphone sonna chez moi cette nuit-là peu après minuit. C'était Martha. « Norman... Norman, il faut que je parle à quelqu'un... »

Je m'assis sur le bord de mon lit, sortis une cigarette d'un paquet dont je renversai la moitié sur le parquet. « Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Vous... vous voulez bien que je vienne avec vous ? »

Je compris, à l'entendre, qu'elle avait pleuré. « Je vais vous chercher, » dis-je. « Où êtes-vous ? »

— « Non... je prends un taxi. Cela ne vous ennuie pas ? »

— « Bien sûr que non. Je vous attends. Et surtout, Martha, quoi qu'il arrive, ne vous inquiétez pas. Promis ? »

Elle répondit quelque chose d'inintelligible et raccrocha. Je demeurai assis quelques secondes à écouter le bourdonnement de la tonalité au téléphone, ma cigarette non allumée à la main.

Quand je lui ouvris la porte je remarquai tout de suite son visage ravagé par les larmes.

— « Je vous prépare un verre. Pendant ce temps-là allez-vous laver le visage. Vous avez une figure ! »

Elle essaya de sourire. Je l'embrassai sur le front et me dirigeai vers le bar portatif où je composai deux mélanges forts.

Martha revint s'asseoir tout au bord du divan, l'air buté, tournant nerveusement son verre entre ses mains. « Vous aviez raison, Norman. Vous aviez raison sur tout. Il n'a pas l'intention de divorcer. Il ne l'a même jamais eue. » Elle me fixait, les yeux sans expression, comme sous l'effet d'un choc. « Il dit... il dit qu'il me tuera si je ne cesse pas de l'ennuyer. »

Je me raidis. « Il dit... *quoi ?* »

Elle eut un hochement de tête rapide, puis sourit faiblement en passant sa main dans ses cheveux. « Le plus drôle, le plus formidable, c'est que je l'aime encore. Peut-être même davantage. »

Elle finit son verre et se leva pour aller s'en servir un autre. Je la regardai faire. Elle se rassit.

— « Vous êtes à présent pour lui une menace, » dis-je. « Quelqu'un qui peut bouleverser ses plans soigneusement établis. Tout ce qui vous reste à faire, c'est l'oublier. L'oublier complètement. Partez d'ici s'il le faut, mais rayez Ed. Pollard de votre vie. »

— « Je ne comprends pas, » reprit-elle tranquillement. « Je sais qu'il est tel que vous le disiez et je ne peux cependant pas m'empêcher de l'aimer. Comment expliquez-vous cela ? »

— « Je ne *l'explique pas* ! Je dis simplement que vous vous trouvez à la fin d'un mauvais passage de votre existence. »

Nous continuâmes de bavarder de la même façon pendant plus d'une heure, Martha buvait plus que d'habitude. Autant que je pouvais en juger, rien n'était encore fini. Elle était simplement venue à moi, comme toujours, pour trouver non un conseiller mais une sorte de magnétophone qui enregistre et réponde. Elle continuait de se verser à boire, puis enfin, s'endormit sur le divan. Je l'emportai dans ma chambre, et passai le reste de la nuit sur le divan moi-même.

Lorsque le lendemain matin je me réveillai, Martha était partie. Elle avait laissé un mot d'excuse qui comportait un post-scriptum disant qu'elle me ferait signe plus tard.

Mais cet après-midi-là je quittai la ville pour un voyage d'affaires et restai absent une semaine. Dès mon retour je téléphonai à Martha. J'appris qu'elle n'était pas venue travailler depuis quatre jours et n'avait pas téléphoné pour en donner la raison. J'appelai son numéro personnel. Sans résultat. Je m'adressai alors au gardien de l'immeuble qu'elle habitait. Il me connaissait, et m'apprit n'avoir pas vu Martha de plusieurs jours. Après cela je fis le tour, toujours au téléphone, de nos amis communs qui me répondirent être également sans nouvelles d'elle.

Je m'étonnai. Peut-être Martha et Ed. Pollard étaient-ils partis ensemble ? Peut-être avait-elle raison après tout ? Je décrochai de nouveau le téléphone et, lentement, composai le numéro du bureau qu'avait Ed. Pollard en attendant la nouvelle construction. Une secrétaire me répondit. Oui, me dit-elle, Mr. Pollard était là. De la part de qui ? A ce moment-là je reposai doucement le combiné sur son support. Au fond de moi une peur me torturait. Je connaissais Martha — peut-être mieux que personne — et ce n'était pas du tout dans ses façons de faire de s'en aller ainsi sans explications. Quelque chose allait mal. Très mal. Je me souvins de la menace que lui avait faite Ed. Pollard, mais la chassai aussitôt de mon esprit.

Je me rendis chez Martha. Le gardien me laissa pénétrer dans l'appartement. Ses vêtements semblaient être tous là, bien qu'à vrai dire je n'en fusse pas absolument

certain. L'appartement donnait l'impression que son occupante n'était sortie que pour aller chercher un paquet de cigarettes, ou bien au cinéma.

— « Si elle revient, » dis-je à l'homme, « voulez-vous me le faire savoir tout de suite. »

J'étais maintenant sérieusement inquiet. Je rentrai chez moi et je téléphonai aux hôpitaux, et même à la prison et à la morgue. Aucune trace de Martha.

Je me préparais à appeler le bureau s'occupant des personnes disparues, quand, une fois de plus, me revint à l'esprit la menace formulée par Ed. Pollard. La volonté que Martha montrait de ne pas rompre n'avait certainement pas diminué depuis notre dernière rencontre. Je me dis que son orgueil y était certainement pour beaucoup, Martha n'ayant pas l'habitude de se voir éconduite. Elle avait dû probablement retourner le voir, l'avait menacé de tout raconter, et Pollard, pris peut-être de panique, pouvait très bien avoir mis sa menace à exécution.

J'attendis cependant encore une semaine. Je voulais être sûr. Tout ce temps-là je dormis avec difficulté. Je maigris. Une nuit que j'étais étendu, les yeux fixes, dans l'obscurité, me souvenant du visage de Martha, et de sa voix, je pris une décision. J'irais trouver Pollard et lui demanderais ce qu'il avait fait.

Le lendemain, alors que je me trouvais pour affaires dans une autre ville, j'achetai — sous l'effet d'une impulsion — un revolver. Un petit pistolet de tir, calibre 22. Je n'avais jamais tiré de ma vie. J'achetai aussi plusieurs boîtes de balles et m'entraînai dans un bois au bord de la route, en rentrant.

Je comptais me servir de ce revolver pour prouver à Pollard que je ne plaisantais pas. Je voulais le voir seul, naturellement, et le surprendre. Pollard, je le savais, faisait à pied le trajet de son bureau à son hôtel tous les soirs. J'entendis dire qu'il s'installerait dans la maison de Valley Road aussitôt que les décorateurs auraient terminé leur travail, dans une semaine à peu près. Ma meilleure chance se situait avant cet emménagement.

Il quittait son bureau à cinq heures. Je garai ma voiture en face des bureaux et attendis. Le premier jour, quelqu'un l'accompagnait. Le lendemain, il sortit seul, et prit la direction de son hôtel.

Mon cœur battait à grands coups dans ma poitrine tandis que je longeais le trottoir à sa hauteur. Je lui souris par la vitre baissée.

— « Ed. ! Monte, je t'emmène ! »

Il sembla hésiter une seconde, puis s'approcha. « Bonjour, Norman. Il y a longtemps qu'on ne s'était vus. » Il monta et claqua la portière. J'écartai la voiture du trottoir.

— « J'ai entendu dire que ta famille allait bientôt venir te rejoindre ici, » dis-je en me demandant si ma voix lui paraissait aussi étrange qu'à moi.

— « C'est exact. »

— « Cela me fera plaisir de la connaître. » Je passai négligemment ma main sous ma veste et sentis le revolver glissé dans ma ceinture.

— « C'est vrai ? » répondit-il. Il

n'était manifestement pas d'humeur à bavarder.

— « Au fait, Ed., » fis-je, et je sentis ma voix trembler, « as-tu... vu Martha ces temps-ci ? »

Je tournai légèrement la tête pour voir sa réaction. Il avait une cigarette aux lèvres. Sa main s'arrêta — un très court instant — au moment où il la tendait vers l'allumoir du tableau de bord. Mais il se reprit rapidement, et eut ce sourire d'homme à homme dont il savait si bien se servir à l'occasion.

— « Martha ? Martha qui ? »

Je tournai dans une petite rue qui conduisait hors de la ville. « Martha Young. Tu ne vas pas me dire que tu ne la connais pas ? » Je prononçais les mots avec peine. « Quelle audace ! Demander Martha qui ! »

Il se tourna franchement vers moi. Il ne souriait plus. « Est-ce cette fille que tu m'as présentée dans un cocktail il y a quelques mois ? Non, je ne l'ai pas vue. Et je m'étonne que ce soit à moi que tu demandes cela. »

— « Tu t'étonnes ! Tais-toi, sale... »

Il dut remarquer ma main sous ma veste, ou peut-être me l'imaginai-je. De toute façon, j'étais dans une rage telle que, brusquement, je sortis le revolver. A l'instant où Ed. tendait la main en avant comme pour se protéger j'appuyai sur la détente. La balle traversa cette main tendue dans la partie charnue, entre le pouce et l'index, et pénétra dans la poitrine.

— « Nor... ? » Il regarda sa main comme s'il ne comprenait pas. Je tirai de nouveau, presque à bout portant, tandis que ses grands yeux de petit garçon me regardaient si pathétiques, si interrogateurs, que je me sentis soudain pris de remords.

Mais il avait tué Martha, j'en étais sûr. Et ce fut pour ainsi dire « en souvenir » de Martha que je vidai le chargeur de mon arme sur Ed. Pollard.

Lorsque le meurtre fut découvert il demeura incompréhensible. Par miracle personne ne m'avait aperçu avec Ed. Je me débarrassai de son cadavre sur une petite route de campagne, puis je rentrai chez moi. Je lavai avec soin le plastique des sièges de ma voiture aux endroits tachés de sang. Ensuite j'allai jeter le revolver dans la rivière. Il n'existait aucun motif valable pour tuer un homme comme Ed. Pollard. Les journaux firent l'éloge de son esprit civique et de l'industrie qu'il représentait. A la fin de la semaine l'opinion générale était qu'il devait avoir fait une mauvaise rencontre et été tué par un, ou plusieurs inconnus.

Ce qui se passa à ce moment-là resta seulement au fond de ma mémoire, et, avec le temps, j'étais certain de l'oublier un jour parce que je n'avais agi, selon moi, que par devoir et justice. Les employeurs de Martha signalèrent sa disparition.

J'étais dans mon bureau, occupé à sortir des papiers de ma serviette après l'un de mes habituels voyages d'affaires, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir. Je levai les yeux, et la vis. Elle, Mar-

tha. Grande, bronzée, ineffablement belle, un sourire contrit sur les lèvres.

— « Bonjour, Norman. Me revoilà. »

Je ne pus dire un mot.

Son sourire s'effaça. « Qu'y a-t-il ? Vous avez l'air bizarre. Moi qui croyais que vous seriez heureux de me revoir. »

— « Vous... où... » Je dus m'asseoir. Impossible d'achever ma phrase. Martha vint s'asseoir elle-même sur le coin de mon bureau. « Personne ne savait où vous étiez... » parvins-je à dire. « Ed... Je croyais qu'il... »

— « Je suis désolé, Norman. Je n'avais pas l'intention de vous inquiéter, mais il fallait que je parte, pour réfléchir. J'ai suivi votre conseil. Et je crois, Norman, que je le ferai toujours. Je suis allée dans un petit village de pêcheurs au Mexique. J'ai lu et peint. » Elle sourit. « Je l'ai oublié. J'étais folle. Maintenant c'est fini. »

— « Mais je... je croyais qu'il... »

— « Encore une fois qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? » demanda Martha.

— « Vous ne savez pas... qu'il est mort ? »

Lentement elle se leva. « Ed ? » Je hochai la tête en regardant attentivement son visage. Elle marcha vers la fenêtre et regarda dans la rue. A la fin elle murmura, « Comment est-il mort ? »

— « On l'a tué. De sept coups de revolver. »

— « Ed... tué ? Qui a pu faire cela ? »

Je me levai aussi et me mis à ranger quelques papiers sur mon bureau. « La police... et personne ne semblent le savoir. »

Elle me tournait le dos, toujours près de la fenêtre. Les bruits de la rue me semblèrent soudain plus forts. Très haut au-dessus de la ville des avions à réaction passèrent. Martha releva la tête. « Vous avez commencé de dire quelque chose lorsque je suis entrée. »

Une légère peur se glissa en moi. Sa voix prenait un ton que je ne lui connaissais pas. Elle tenait ses deux mains raidies à ses côtés.

— « Moi ? C'était... je veux dire, j'étais si surpris de vous voir. Mais je croyais... enfin, vous m'aviez dit qu'il vous avait menacée... »

Elle se retourna vivement, scrutant mon visage. Je ne lui avais jamais vu ce regard-là non plus. Distant, et, d'une certaine façon, glacé. « Oui, » répondit-elle. « Oui... c'est bien cela, n'est-ce pas ? »

A pas lents elle marcha vers moi et, tout à coup, elle me parut toute autre, comme étrangère. Je ne pouvais détacher d'elle mes yeux. Il y avait quelque chose d'irrésistible, d'hypnotique, dans sa façon de me regarder en venant plus près, encore plus près de moi. Puis, quand son visage ne fut qu'à quelques centimètres du mien, elle me caressa du bout des doigts la joue, les lèvres.

« Je vous avais dit qu'il m'avait menacée, n'est-ce pas ? » dit-elle doucement.

Elle recula alors, et se détourna. Elle sortit son bâton de rouge. Un instant après elle me faisait de nouveau face, en souriant.

— « Offrez-moi quelque chose à boire. Joe m'a manqué, vous savez... et vous aussi, Norman. »

J'hésitai. Je savais que j'aurais dû répondre : « Vous m'avez man-

qué aussi, Martha. » Mais je ne pus le dire.

— « Pauvre Norman, » elle me prit par le bras, « mais tout cela est passé maintenant. Et tout va reprendre comme avant, n'est-ce pas ? »

Elle était là, devant moi. Elle me souriait. Il n'était plus question de lui demander ce qu'elle avait fait. Elle ne pouvait pas me l'avoir dit plus clairement.

— « Bien sûr, » m'entendis-je répondre, « comme avant. »

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Martha in memoriam.



GUIDE PROFESSIONNEL DU SPECTACLE

(Guide du show business)

Nous rappelons que l'Edition 1965 de l'annuaire — très complet malgré son format réduit — publié par la S.E.R.P. est en vente. Le format de poche du « Guide Professionnel du Spectacle » en fait un instrument de travail très pratique pour les metteurs en scène de cinéma, les producteurs et les réalisateurs de T.V. et de Radio et, d'une façon générale, pour les artisans et animateurs du spectacle. Cette deuxième édition contient, en effet, les adresses et numéros de téléphone de la plupart des comédiens, chansonniers, chanteurs, musiciens, danseurs, studios d'enregistrement, éditeurs de musique, de disques, etc, et une quantité d'autres renseignements concernant le spectacle, présentés alphabétiquement et classés de façon très pratique pour en faciliter la consultation rapide. 15 F., chez tous les libraires de luxe, les disquaires, les spécialistes familiers du monde du spectacle et chez l'Editeur : Société d'Editions Radioélectriques et Phonographiques, 5, rue d'Artois, Paris (8e) — C.C.P. Paris 20.144.21.

Hitchcock
magazine

PROCHAIN SOMMAIRE

Et d'autres passionnantes histoires sélectionnées par le maître du suspense



Encore une à tuer !

par Ted Leighton

Un mois après le meurtre de son épouse, Walt Hannis reçut un coup de téléphone de la femme qui vivait dans l'appartement situé au-dessus du sien. C'était le soir : Hannis venait de rentrer de son travail. Il souffrait beaucoup des pieds, qu'il avait enflés.

Le téléphone se mit à sonner au moment précis où il ôtait ses chaussures. Il grogna, mais il alla décrocher l'appareil.

— « Oui... »

— « Mr. Hannis ? C'est Mrs. Kemp. »

Ce nom ne lui disait rien. « Que puis-je pour vous, Mrs. Kemp ? »

— « Vous vous souvenez sûrement de moi, » répondit la femme. « J'ai dans l'immeuble l'appartement 8-B au-dessus du vôtre. J'étais aux obsèques... »

Hannis se rappela vaguement une personne, une veuve, qui s'était récemment installée dans l'immeuble, une femme qui semblait affectionner les kimonos transparents et les vêtements les plus fantaisistes. Elle était en effet venue aux obsèques de sa femme : elle avait pleuré à chaudes larmes sur le cercueil ouvert. Il l'avait également aperçue prenant son bain de soleil dans le patio de son appartement. « Oui, je vois bien qui vous êtes, » répliqua-t-il. « Que désirez-vous ? »

— « Auriez-vous l'amabilité de monter quelques minutes ? C'est véritablement très important. Je ne vous retiendrai pas longtemps... »

— « Vous savez : je viens d'arriver de mon travail et... »

— « Je vous en prie, Mr. Hannis : c'est urgent. Quelques minutes seulement... »

Hannis lui annonça qu'il n'allait pas tarder. Il raccrocha. Il se remplit un verre de l'eau du robinet. Son appartement, petit, comme ramassé sur lui-même, le déprimait. Il avait plaisir à en sortir chaque matin, à fuir ce papier de tenture au jaune passé et le lit aux pieds de cuivre dans lequel il avait passé tant de mauvaises nuits. L'image de Rose l'habitait encore, et surtout ce regard qu'elle lui avait lancé avant de tomber, ce soir-là. Hannis finit de boire son eau, reposa le verre dans l'évier puis laça ses souliers.

La porte de l'appartement du dessus était ouverte. De chez elle, Mrs. Kemp le regardait finir de gravir l'escalier. « Entrez, » dit-elle.

Hannis était un peu gêné. Il la suivit dans sa chambre : c'était la reproduction exacte de la sienne, mais elle était pompeusement décorée de verroteries, de napperons, de plateaux de céramique, d'assiettes artistiques. Les murs étaient couverts d'étoffes orientales, de tissus imprimés que l'âge avait raidis.

— « Me permettez-vous de vous faire une tasse de thé ? » demanda Mrs. Kemp.

— « D'accord. »

Il s'assit et resta à surveiller son va-et-vient entre la chambre et l'alcôve où elle avait mis une

allumette sous une lourde bouilloire de cuivre. Elle n'était pas si mal que cela pour son âge, se dit-il. Des rondeurs éloquentes se manifestaient sous la robe de chambre rose. Pourtant la nuque était épaisse — envahie de cellulite et sillonnée de rides où s'attardait la poudre de riz il la regardait faire, attendant qu'elle se décide à parler.

— « Vous vous levez sûrement de bonne heure le matin ? »

— « C'est le métier qui veut ça, » répondit-il. « Je me lève à six heures. »

— « Je vous entends circuler. Vous m'éveillez presque tous les matins. »

— « Ah...! Eh bien, veuillez m'excuser... »

— « Ce n'est pas de votre faute. Dans cet immeuble, les murs et les plafonds sont si minces... » Elle se détourna de son réchaud et lui adressa un grand sourire, avant de poursuivre : « D'un appartement à l'autre, on entend tout ce qui se passe dans la maison. »

Walt approuva d'un signe de tête. Il ne se sentait pas très à l'aise. A côté de lui, dans une cage en fil de fer, il y avait une petite perruche.

— « J'espère que vous prenez le thé assez fort, » dit Mrs. Kemp. « Je ne comprends pas les gens qui boivent leur thé aussi clair que l'eau. » Elle atteignit deux tasses sur une étagère et les posa près du réchaud. « Ce ne doit pas être commode pour vous le matin, » reprit-elle. « Je veux dire depuis que Rose est... depuis que Rose n'est plus là. » Ses cils bleus battirent en signe de sympathie.

— « Oui, c'est assez dur... »

— « Quel malheur que votre femme soit partie si tragiquement... » poursuivit-elle sans la moindre hâte. « Je crois que l'enquête officielle a conclu au suicide, n'est-ce pas ? Elle a sauté par la fenêtre peu de temps avant votre retour au logis. »

— « C'est bien cela, » confirma Hannis de plus en plus gêné. Il s'agita sur son siège et ramena ses jambes sous lui.

Mrs. Kemp revint dans la chambre avec les deux tasses de thé et en offrit une à Hannis. « Buvez-le pendant qu'il est bon et chaud, » dit-elle en commençant à siroter le sien. Elle fit courir son doigt le long de la cage de la perruche. « Votre femme et vous, vous vous disputiez souvent, n'est-ce pas ? Je vous entendais d'ici. Vous vous querelliez et vous vous battiez parfois. »

— « Il est vrai que nous ne nous entendions pas très bien. Peut-être est-ce pour cela qu'elle s'est suicidée. Je ne sais pas... » Il reposa sa tasse. « Et je ne pense pas que ce soit un de vos... »

— « Bien sûr que non, » l'interrompit-elle en souriant. « Mais quand vous êtes une femme seule, que vous n'avez rien à faire qu'à entretenir un petit appartement, on tombe fatalement dans la mauvaise habitude d'écouter ce qui se dit et de surveiller ses voisins... »

— « Vraiment, Mrs. Kemp ! »

— « Vous seriez surpris de vous rendre compte de ce que je vois par ma fenêtre ! C'est vrai ! Je vois les gens qui habitent de l'autre côté de la cour, les passants dans la rue... Et même je vous di-

rai ceci : le mois dernier, en nettoyant mes vitres, je me suis aperçue qu'en me penchant je voyais la fenêtre de votre appartement. »

Hannis se dressa. « Je me demande ce que vous voulez dire ! » re ! »

— « Asseyez-vous, je vous en prie, Mr. Hannis, » reprit-elle de sa voix douce et calme. Elle gloussa. « Votre thé refroidit : buvez-le donc. »

Il s'enfonça au fond de son fauteuil, sans cesser de la surveiller.

— « Je vous disais donc que je me suis aperçue que je voyais votre fenêtre... Et veuillez me croire : j'ai effectivement vu votre femme tomber... C'est curieux, n'est-ce pas ? »

Hannis garda le silence.

— « Effectivement, » continua-t-elle. « C'était horrible. Seigneur, dans mon sommeil, je suis encore réveillée en sursaut par son cri... Bien entendu, tout cela est sans signification pour vous, puisque vous n'étiez pas chez vous quand l'accident est arrivé. »

— « Evidemment, » fit Hannis. « Mais je ne vois pas où vous voulez en venir. »

Elle émit quelques sons à l'intention de la perruche, but encore quelques gorgées de thé en fixant Hannis par-dessus le bord de sa tasse. « Vous étiez chez vous, Mr. Hannis, quand c'est arrivé... Vous étiez dans l'appartement. Je vous ai vu. Votre femme n'a pas sauté, c'est vous qui l'avez poussée. »

Hannis s'y attendait. Il resta très calme : mais sur les bras du fauteuil, ses paumes étaient en sueur. « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, » grogna-t-il.

Mrs. Kemp ne dut pas l'entendre : elle continuait à parler tout en passant ses doigts le long des barreaux de la cage de l'oiseau, tout comme s'il s'agissait d'une harpe. « Imaginez ma surprise ! Me voilà, penchée au dehors pour nettoyer mes vitres : je vois deux personnes se battant près de votre fenêtre. L'homme pousse la femme, la femme tombe... Remarquez que je ne suis pas une personne à me mêler des affaires des autres : c'est pourquoi je n'ai rien dit à âme qui vive de ce que j'ai vu. Je ne veux causer de préjudice à quiconque. » Elle se pencha au-dessus de la cage. « Vois-tu, Billy... Je suis une femme honnête, n'est-ce pas ? » La perruche releva sa tête bleue. « N'est-ce pas, Billy : je suis une femme honnête. Vous le savez. Mais, pour demeurer une femme honnête, il faut avoir de l'argent. Qu'en pensez-vous, Mr. Hannis ? J'ai à payer mon loyer, mon alimentation... »

— « C'est incroyable ! » répliqua Hannis d'une voix tremblante de fureur. « Voyons, voyons ! Vous voulez me faire chanter ! »

— « ...Les vêtements, les honoraires du médecin, » continuait Mrs. Kemp. « C'est incroyable ce qu'il faut maintenant dépenser pour vivre... Mr. Hannis, ne pourriez-vous pas m'aider un tant soit peu ? Vous savez, je ne suis pas très exigeante. Mr. Hannis, vous avez un métier, vous gagnez votre vie. »

— « Je m'en vais, » décida-t-il. Il se leva et se dirigea vers la porte. « Je n'ai rien à faire de vos allégations. Vous êtes incapable de prouver quoi que ce soit. »

Mrs. Kemp décrocha le combiné du téléphone et mit un doigt dans un des trous du cadran. « Je suis bien persuadée que vous n'êtes pour rien dans la mort de votre femme, Mr. Hannis. Mon imagination a tout inventé. Cependant, pour avoir la conscience tranquille, je préfère mettre la police au courant. C'est une question de devoir civique. »

Elle commença à composer un numéro.

Hannis marcha vivement jusqu'au téléphone et appuya sur l'étrier pour couper la communication. Il la regarda : « Ça va, Mrs. Kemp. Combien ? »

Réflexion faite, se disait Walt, la situation est pire que jamais. Il en était revenu au point de départ — Rose hurlant, s'accrochant à lui, tournant en dérision tout ce qu'il faisait. Finie la merveilleuse liberté qu'il avait connue dans les jours qui avaient suivi « l'accident » (Hannis continuait à penser « accident »). Mrs. Kemp remplaçait avantageusement Rose : elle était tout aussi insupportable. En outre, elle se montrait dangereuse.

La monotonie de son métier ne lui permettait pas de se changer les idées. Il suivait les rues sans arbres, entre les énormes blocs d'immeubles : et ses soucis l'accompagnaient. Ce n'était d'ailleurs pas une question d'argent : Mrs. Kemp ne demandait que 25 dollars par semaine. C'était la pensée qu'elle avait été témoin de tout, qu'elle savait tout, qu'elle pouvait un jour ou l'autre prononcer une phrase qui tomberait dans l'oreille de quelqu'un et provoquerait la catastrophe... D'autre part, les 25 dollars d'aujourd'hui pouvaient devenir trente, quarante, la somme que Mrs. Kemp exigerait n'aurait d'autre limite que l'estimation de ses besoins.

Walt Hannis ne voyait aucun terme à ce cauchemar. Il se voyait enchaîné à cette femme aussi longtemps qu'elle vivrait. La logique imposerait bientôt — comme elle l'avait exigé pour Rose — que la vie de Mrs. Kemp ne se prolonge pas trop longtemps. Walt Hannis se rendit compte qu'il pouvait résoudre le problème avec ses propres mains : il suffisait qu'il en décide ainsi. Il pouvait le résoudre une fois pour toutes.

A la fin de la semaine, Mrs. Kemp l'appela. Il était en train d'absorber son triste repas quand le téléphone se mit à sonner. Il alla répondre.

— « Allo, » dit-elle. « Je voudrais seulement savoir vers quelle date je peux espérer mon petit cadeau ? »

— « D'ici quelques jours, » grogna Hannis. « Ne vous faites pas trop de mauvais sang. »

Le rire de Mrs. Kemp, au téléphone, n'avait pas le même charme. « Je pense que nous pourrions nous mettre d'accord pour des règlements à date fixe. Par exemple, à compter de maintenant, nous pourrions dire : tous les vendredis. Il vous suffirait de glisser votre enveloppe dans ma boîte aux lettres, au rez-de-chaussée. »

— « Non, non. Je vous la monterai. »

— « Comme vous voudrez. Mais il y a quelque chose que je tiens à vous dire, pour être tout à fait franche à votre égard, Mr. Hannis. Ces jours derniers, j'ai mis noir sur blanc tout ce que je savais quant au décès de votre femme. »

— « Quoi ? Malheur de sort ! Vous n'auriez pas dû faire cela ! Si quelqu'un tombe sur votre papier... »

— « Personne ne lira mon papier. Je l'ai placé dans une enveloppe cachetée à la cire et j'ai remis l'enveloppe à une de mes amies. Si un « accident » m'arrivait, mon amie a des instructions pour poster la lettre immédiatement à l'adresse du District Attorney. »

— « Vous pensez décidément à tout, Mrs. Kemp... »

— « Ecoutez, Mr. Hannis : je n'ai nulle envie de tomber par la fenêtre. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Cette lettre, à mon sens, est la plus efficace des protections. »

Pour toute réponse, Hannis raccrocha brutalement l'écouteur. Cette femme stupide s'imaginait le posséder... Elle avait choisi le procédé classique : la lettre relatant tout ce dont elle avait été témoin. Ainsi était-elle persuadée d'être à l'abri de tout malheur ! Hannis sourit. Il reprit sa place à table : l'incident avait excité son appétit, il acheva rapidement son dîner.

L'instant d'après, affalé dans un fauteuil, une bouteille de vin à proximité de la main, il considérait d'un œil fixe le plafond sale et les tristes tentures qui ornaient la pièce. Au bout de quelque temps, le vin faisant son effet, il vit apparaître le visage de Rose dans l'un des panneaux de la fenêtre. Il se versa un autre verre : ce fut le visage de Mrs. Kemp qui vint remplacer celui de Rose. Pauvre vieille, pensa-t-il, crois-tu vraiment que ta lettre peut m'inquiéter ?

Bien entendu, avant d'entreprendre quoi que ce soit, il fallait réfléchir. Hannis se dit que deux décès dans le même immeuble à un très bref intervalle de temps pouvaient être considérés d'un œil soupçonneux par les autorités. C'était là le risque le plus certain : mais il était obligé de le prendre. Quant à la méthode à appliquer, Hannis était bien décidé à envisager un autre « accident » — non pas une chute par la fenêtre, mais...

Dès ce soir-là, avant de se coucher, il avait mis sur pied un plan précis.

Il n'y avait personne dans le corridor. Hannis frappa doucement à la porte, sachant maintenant avec quelle facilité les bruits se transmettaient dans cet immeuble dont les occupants étaient imbriqués les-uns dans les autres. Au travers de la porte, il entendit jouer les ressorts du sommier, puis le pas étouffé de Mrs. Kemp qui venait ouvrir pieds nus. Elle apparut dans l'entrebâillement, le considéra un moment sans le reconnaître, puis fixa son regard sur lui. La robe de chambre qu'elle avait jetée sur ses épaules n'était même pas fermée à la ceinture.

— « Désolé de vous réveiller, mais je vous dois de l'argent... »

— « Vous êtes fou ! A six heures du matin ? » Dans la demi-lumière jetée par la veilleuse du couloir, son visage (sans fond de teint) lui parut gonflé et vieilli.

— « Mais moi, il faut que j'aille à mon travail, » répliqua-t-il en pénétrant sans autre invitation dans la chambre.

Elle referma la porte et le rejoignit. « Ce n'est pas drôle du tout. La prochaine fois, laissez votre enveloppe dans ma boîte aux lettres, au rez-de-chaussée. »

— « La prochaine fois ? » fit Hannis en souriant.

Elle serra sa robe de chambre sur elle, en fronçant le sourcil.

— « Bon ! Ça va ! Donnez-moi ça et fichez le camp d'ici ! »

Mais Hannis traversa la pièce jusqu'au réchaud à gaz placé dans l'alcôve qui servait de cuisine. Ce réchaud était le même que le sien : trois brûleurs et un fou. Il abaissa la porte du four et ouvrit le robinet du gaz.

— « Que faites-vous donc ? » demanda-t-elle.

Hannis sortit un mouchoir de sa poche et en entoura son poing, le nouant au poignet.

— « Ecoutez ! Arrêtez ce gaz ! Ça va sentir le gaz dans toute la pièce ! »

— « Comprenez-moi, » répondit-il sur le ton de la conversation, « il n'y a réellement rien qui m'empêche de vous tuer, n'est-ce pas ? »

Elle parut seulement énervée, agacée. « Fermez ce gaz ! Fermez-le, donnez-moi mon argent, allez-vous en ! »

— « Vous n'avez donc pas peur ? »

— « Peur ? » Elle eut un gros rire. « C'est vous qui devriez avoir peur ! Croyez-vous vraiment que je bluffe avec cette lettre ? Pouvez-vous penser un instant que mon amie hésitera à la poster ? »

— « Vous ne bluffez pas. J'en suis sûr, » répliqua Hannis. « Mais je m'en moque. » Il finit d'attacher son mouchoir. Il eut un éclair de pitié pour cette femme. Ce qui ne l'empêcha pas d'avancer dans sa direction.

Les yeux tristes de Mrs. Kemp battirent. Elle recula d'un pas. « Il y a une lettre, » répéta-t-elle. « Je vous préviens... S'il m'arrive quelque chose... Le District Attorney fera... »

Il la frappa, presque doucement, sur le coin de la figure. Elle s'abattit : mais les bras de Hannis l'attendaient. Il examina de près sa peau : son poing, grâce au mouchoir, n'avait laissé aucune trace.

Hannis alla chercher une chaise dans le salon et la plaça devant le four à gaz. Il posa Mrs. Kemp sur la chaise, faisant reposer sa tête à l'intérieur du four. La fenêtre de la petite cuisine était entrouverte : il la ferma.

Il s'était demandé s'il préparerait une lettre d'adieu pour le compte de la suicidée : mais c'eût été très compliqué. En conclusion, il avait décidé que ce n'était pas indispensable. Les voisins se chargeraient bien de dire à la police qu'elle était veuve, seule dans la vie, et que ses ressources étaient misérables.

En quittant l'appartement, il passa près de la perruche dans sa cage. Il se demanda — tout à fait gratuitement — si cette bestiole

crèverait aussi des émanations de gaz. Il sortit dans le corridor et tira la porte derrière lui.

Le lendemain matin, le facteur remettait au secrétariat du District Attorney le courrier qui lui était adressé, aussi volumineux qu'à l'ordinaire.

— « Seigneur ! Il y en a tous les jours davantage ! » protesta un des employés du secrétariat. « Vous ne pourriez pas en garder la moitié ? Ça nous en ferait autant de moins à faire ! »

— « C'est dans le domaine du possible, » répondit Walt Hannis. Il rejeta son sac de courrier sur son épaule avant de repartir le long des avenues desséchées par l'été.

Traduit par Gersaint.
Titre original : Suddenly, there was Mrs. Kemp.



par Helen Nielsen

Ce que femme veut...

Le cabinet présidentiel de la société Baker, Benson & Cie était situé au treizième étage. Clint Dodson n'avait vraiment plus conscience de ce détail lorsque, ayant refermé derrière lui la porte dont le panneau vitré s'ornait d'une inscription en lettres d'or, il se dirigea lentement vers l'une des hautes fenêtres offrant une vue panoramique de la ville où régnait une chaleur suffocante. A ce moment-là d'ailleurs, il n'était plus conscient de rien, sinon d'une sorte d'engourdissement cérébral à travers lequel sa mémoire commençait à filtrer comme des lueurs à travers un brouillard. Graduellement ses souvenirs se regroupaient et se précisaient autour de Sheila. Car avant Sheila, jamais, au grand jamais rien de mémorable ne lui était advenu.

— « Mr. Dodson, vous sentez-vous bien ? »

Clint Dodson tourna la tête vers la réceptionnaire dont la voix lui avait paru lointaine comme un écho. C'était un petit homme de quarante-six ans, court et gros, au teint grisâtre. La plante de ses cheveux était en régression vers le sommet du crâne, ce qui l'affligeait d'un ridicule début de calvitie en croissant de lune. Ses yeux se distinguaient mal derrière les reflets de verres épais et sans monture.

— « Oh ! ça va, » répondit-il. « J'avais seulement besoin d'air pur. On étouffe ici. »

— « En effet. Je serai contente quand on aura réparé l'installation du conditionnement d'air. Avez-vous vu Mr. Benson ? »

— « Oui, Miss Carlisle. Merci. »

La réceptionnaire s'en fut poursuivre son travail dactylographique tandis que Clint se tournait de nouveau vers la fenêtre ouverte. Jolie fille, cette Miss Carlisle, mais certes pas autant que l'était Sheila le jour où, rentrant d'une tournée de prospection en province, il l'avait vue pour la première fois...

Pourquoi le Destin lui avait-il permis de connaître un tel bonheur en amour ? C'était encore un mystère pour lui. Sûrement pas à cause de son charme personnel, vu qu'il ne possédait ni un physique avantageux, ni un caractère entreprenant, ni la distinction d'un brillant causeur. Tous ces attributs-là s'appliquaient plutôt à Roger Benson, le vice-président de la société, un séduisant jeune homme par ailleurs célibataire endurci. Chose curieuse, Clint avait cru d'abord que Sheila était devenue la petite amie de Roger. Les potins circulant au bureau avaient été responsables de cette croyance.

— « Inutile de faire du plat à la blonde explosive, » lui avait-on recommandé en manière d'avertissement. « Cette sirène vise à ferrer le gros poisson et ce n'est pas Clint Dodson qui l'aura. »

Bien sûr, c'était pure taquinerie. Car jamais Clint ne se fût aventu-

ré à courtiser aucune des employées — surtout pas une beauté comme Sheila.

Mais alors, comment tout cela s'était-il fait ?

Abîmé dans ses souvenirs, et comme par la projection mentale d'un film ressuscitant une tranche de vie, Clint revécut en pensée les différentes phases de son existence *à partir de Sheila...*

⁂

Sheila avait été engagée alors que Clinton, en tournée d'affaires, séjournait hors la ville. Lorsqu'elle lui fut présentée quelques jours plus tard, elle lui adressa un sourire poli et retourna prendre des notes sous la dictée de Roger Benson.

Elle et Roger devinrent très tôt inséparables. Ils déjeunaient et dînaient ensemble. On les voyait également réunis aux soirées que donnait le Club, un cercle sportif et d'agrément fondé par la firme en faveur du personnel.

Puis, du jour au lendemain, la secrétaire Sheila fut inopinément reléguée à une table de simple dactylo tandis qu'une brunette prenait sa place pour une pleine utilisation d'aptitudes. Les racontars allèrent leur train. Mais Sheila, plus adorable que jamais avec ses beaux yeux voilés de tristesse, se confina dans le mutisme au sujet de sa rétrogradation. Ce fut probablement cette mine attristée qui émut Clint au point qu'il se départit de sa réserve (autrefois, ç'avait été par une attendrissante mélancolie du regard que son épagneul l'avait conquis).

Rassemblant donc tout son courage, il invita Sheila à déjeuner. A sa grande surprise, elle accepta. Après le jeune et fougueux Roger Benson, les hommages tempérés d'un homme mûr apportaient sans doute une diversion reposante au système nerveux de Sheila. Peu à peu ils firent plus ample connaissance, et Clint ne tarda pas à découvrir combien étaient faux les bruits que l'on avait répandus à propos de cette fille. En réalité Sheila était toute timidité et douceur.

Sans le dire ouvertement à Clinton, elle lui laissa entendre les raisons pour lesquelles elle était en froid avec Roger Benson. Le jeune homme s'était révélé exigeant et ambitieux. Ses activités professionnelles lui accordaient juste assez de loisir pour profiter çà et là d'une aventure, mais il n'aurait vraiment pas le temps de mener une vie maritale. Or Sheila aspirait à la stabilité, à la permanence d'un foyer : un mari, des enfants...

Clinton médita longuement cette déclaration de Sheila au cours d'une tournée qui lui parut solitaire entre toutes. A son retour, il demanda Sheila en mariage. Sheila l'ayant agréé pour époux, ils partirent en week-end pour Las Vegas. Ils en revinrent mari et femme. Jamais Clinton n'avait connu pareille félicité.

Sheila quitta immédiatement son emploi.

— « La place d'une épouse est au foyer afin de soutenir le moral de son mari, » opina-t-elle. « Tu auras en moi l'épouse la plus merveilleuse du monde ! »

— « Je ne te mérite pas, » dit Clint.

Elle lui fit la moue avec un charmant retroussis de nez.

— « Clinton Dodson, » dit-elle d'un ton réprobateur, « je t'aime d'amour tendre mais tu es affligé d'un terrible complexe. Il faut absolument que tu cesses de te diminuer aux yeux d'autrui. Tu es intelligent... » (câline, elle lui entoura le cou de ses bras blancs, rajusta sa cravate) « ...et bel homme avec ça. » *Comme elle devait être amoureuse pour dire une chose pareille !* « Tu as tout ce qu'il faut pour réussir dans la vie, si tu parviens à avoir confiance en toi. En quoi, je me le demande, Roger Benson te serait-il supérieur ? »

Alors elle le regarda dans le blanc des yeux, et les nerfs de Clint se mirent à vibrer comme des cordes sous un archet. Roger Benson avait beau être le vice-président de la société Baker, Benson & Cie, un jeune homme extraordinairement doué, un boute-en-train et un Apollon... En définitive, qui donc avait conquis Sheila et fait d'elle sa femme ? Le seul Clint Dodson !

— « Je ne lui cède en rien, » répondit-il. « Absolument en rien ! »

Il ne put en dire davantage car tous deux éclatèrent de rire, du rire des gens heureux. Ce fut à partir de là que la vie de Clint se modifia du tout au tout.

Au premier anniversaire de leur mariage, les Dodson célébrèrent l'événement par un transfert de leurs pénates dans un quartier nouvellement construit près du Club. L'acompte initial fut couvert par une gratification de Noël octroyée à Clint au prorata de son chiffre annuel de ventes — le chiffre record dans la firme. Sous les rameaux de gui que Sheila avait judicieusement accrochés en de nombreux points stratégiques du home, elle suggéra qu'il convenait d'inviter les Baker, de la société Baker, Benson & Cie, pour pendre la crémaillère.

— « Avons-nous vraiment besoin d'invités ? » interrogea Clint.

— « Grand fou ! La lune de miel est finie. »

— « Qu'à cela ne tienne ! Pourquoi n'en donnerions-nous pas une reprise comme on le fait de certains films de télévision ? »

— « Cela est en notre pouvoir, chéri. Nous pouvons vivre la plus longue lune de miel de l'Histoire, mais il est néanmoins de bonne politique d'inviter le patron à dîner. Tu m'as signalé incidemment, la semaine dernière, que McDougal était muté à la filiale de San Francisco. Comme tu sais, je n'entends rien aux affaires, mais il se fait qu'une simple ménagère peut déduire de cette information que la firme Baker, Benson & Cie va avoir besoin d'un nouveau directeur commercial. Et qui donc a réalisé le record des ventes de l'année ? »

Il y avait là matière à réflexion. Lorsque sa femme lui tint ce langage sous le gui, Clint n'y attacha aucune importance. Mais par la suite, ces propos lui revinrent à l'esprit ; et plus il les ruminait, plus ils lui semblaient pertinents.

Arnold Baker était un vieillard pompeux et beaucoup trop gras. Mrs. Baker, elle, était d'un naturel agressif à vous casser les pieds. Clint l'avait déjà entrevue

à des fêtes organisées en les locaux du Club, le président de la société Baker, Benson & Cie ayant été automatiquement élu à la présidence du cercle. Clint n'avait nullement espéré que les Baker se rendissent à son invitation ; cependant, lorsqu'il eut fait valoir que l'idée de les inviter par préséance venait de sa femme, il toucha une corde sensible dans *l'ego* du vieux Baker qui, dès lors, accepta.

Sheila se montra digne d'elle-même et de Clint. La table se révéla un chef-d'œuvre ; le dîner un régal ; Sheila en personne, une fée étrennant une robe blanche spécialement commandée pour la circonstance. Ainsi parée, elle eût charmé un cobra.

— « J'ai passé en revue votre dossier, Dodson, » dit Baker à l'heure du café. « Vous avez fait des prouesses. Votre chiffre de ventes s'est remarquablement accru depuis votre mariage. Aujourd'hui, je m'explique pourquoi. »

— « Vous me surestimez vraiment, Mr. Baker, » protesta Sheila. « Toutefois, je suis persuadée qu'il est bon qu'un homme d'affaires prenne femme. Ça le stabilise et donne un but à son labeur. Si j'étais chef d'entreprise... » Elle fit une courte pause qui finit en un franc éclat de rire. « Vous me voyez déjà, moi, chef d'entreprise ! N'empêche que, si je l'étais, je veillerais à n'avoir dans mes cadres que des hommes heureux en ménage. »

Mrs. Baker offrit un visage rayonnant. Mr. Baker fit un signe approbateur. Ce fut seulement après leur départ que Clint, se remémorant les détails de la soirée, saisit le sens implicite des paroles de Sheila. Il le lui reprocha en termes assez vifs, mais regretta ensuite d'avoir employé ce ton avec elle, car Sheila lui en parut toute pantoise.

— « Oh ! je vois maintenant ce que tu veux dire, mon ami. On a pu croire que je voulais jeter le discrédit sur Roger ! Mais, mon chéri, je t'assure que je n'y songeais pas le moins du monde. Je pensais à tout autre chose : la vacance du poste de directeur commercial. Car il va de soi que jamais Mr. Baker ne remplacerait Roger Benson. »

Sheila eut raison. Mr. Baker ne remplaça jamais personne ; pas plus qu'il ne nomma un nouveau directeur commercial. Deux jours après le dîner chez les Dodson, il fut terrassé par une crise au cours d'une réunion d'affaires et mourut trois jours plus tard. Roger Benson lui succéda à la présidence de la société.

Sheila parut fort ébranlée en apprenant le décès.

— « Quel coup terrible ! » dit-elle.

— « L'homme était vieux, mon chou. »

— « Mais... s'en aller comme ça... si vite. »

— « C'est encore la meilleure façon de quitter ce monde. »

— « Je sais bien. Mais je voulais dire... » Elle s'interrompit net, puis elle reprit, d'une autre veine : « Nous devrons assister à l'enterrement. »

— « Il aura lieu en privé, Sheila. »

— « Faire déposer une couron-

ne alors... Dis-moi, Clint, qui va prendre la place de Roger ? »

— « Sam Moorhouse. »

— « Comment ? ce rustre ! Il ne possède pas même la moitié de tes capacités. »

— « Mais il a une fois et demie mon ancienneté dans la maison. Dans la société Baker, Benson & Cie, on s'en tient rigoureusement au principe du droit d'ancienneté. C'est même grâce à cela que j'ai pu réintégrer mon emploi après la guerre. »

— « Le principe n'en est pas moins ridiculement suranné. Ce qui assure la prospérité d'une firme, ce sont les capacités et non les sentiments. » Voyant alors que Clint fronçait les sourcils dans sa direction, elle poursuivit d'un ton radouci : « Ce que j'en dis, c'est parce que je suis fière de toi et que je voudrais voir les autres t'apprécier à ta valeur en découvrant, eux aussi, toutes les possibilités que je distingue en toi. Mais je suis bien attristée par la mort de Mr. Baker... et peinée pour sa femme. Pour la veuve, c'est encore pis. J'ai bien envie de lui adresser quelques mots de condoléances. »

Sheila écrivit en effet, et à merveille, une lettre de sympathie chaleureuse. Cet écrit, Clint ne le vit jamais, mais il en entendit indirectement parler le jour où Moorhouse l'appela dans son bureau.

— « C'est à la requête personnelle de la vieille dame que je vous nomme directeur commercial, » dit le vice-président Moorhouse. « Elle a foi en vous, Dodson. Voici d'ailleurs ses propres paroles : *On ne peut qu'avoir foi en un homme secondé par une épouse aussi compréhensive.* »

Clint avait comme un os de poulet dans le gosier en retournant chez lui ce soir-là. Curieux, étonnant même que la vie d'un homme puisse se transformer à tel point au contact d'une femme...

Au deuxième anniversaire de leur mariage, les Dodson dînèrent au Club avec les Moorhouse. Les Dodson en étaient devenus des membres notoires grâce au parrainage de Sam Moorhouse.

Cette adhésion au Club avait résulté d'une suggestion de Sheila : à son avis, Clint ne prenait pas assez d'exercice et, tout de même, elle ne voulait pas voir son mari se muer en machine à sous. Sam, véritable athlète, pratiquait le golf, le tennis et la natation. Sa vitalité exubérante épuisait rapidement tous ceux qui osaient se mesurer avec lui dans les ébats sportifs et, à tout prendre, Sheila trouva presque reposant de l'entendre discourir. Attablée avec les Moorhouse, elle subit donc stoïquement — mais la mine appréciative — le génial *self-made man* lui racontant l'histoire de sa vie. L'épouse Moorhouse, une rude matrone campagnarde dont la robe du soir avait l'allure d'un kimono en toile de sac, contribua par des apports personnels à cette légende pendant les rares et courts silences de son homme :

— « ...Et après le krach, nous étions si fauchés que Sam a dû mettre en gage ma bague de fian-

çailles. *Mémé*, me disait-il, *un jour je t'offrirai le plus beau diamant de l'ouest du Texas !...* »

Ce diamant, « Mémé » le portait sur elle : une pierre carrée, large et grosse, qui jetait des feux tournants comme un phare. Clint détourna la tête pour ne pas être aveuglé... et ce fut alors qu'il aperçut Roger Benson s'approchant de leur table. Roger était, ce soir-là, plus élégant que jamais dans un smoking lui élargissant les épaules et accusant la minceur juvénile de sa taille. Et comme toujours il avait une fille à son bras. Une rouquine, pour changer. Mais il parut oublier totalement cette compagne dès qu'il rejoignit le groupe en fête.

— « Le maître d'hôtel me signale qu'on célèbre ici un anniversaire. Je viens donc adresser au couple mes plus vives félicitations... »

Brusquement Roger se tut, fasciné par Sheila comme si elle lui était apparue sur la table au centre d'un énorme gâteau postiche. Ravissante étoile de la fête, elle brillait de tout l'éclat de sa beauté. L'ensemble de sa personne n'était que charme et harmonie : la robe du soir, la coiffure, le maquillage. Comparées à Sheila, les autres femmes présentes avaient l'air de paysannes endimanchées.

Ce qui se passait à cette minute dans l'esprit de Roger, Sam le lut dans son regard comme le texte intégral dans une édition non expurgée.

— « Croirait-on que cette fille splendide est la femme du vieux Clint Dodson ? » dit-il à Roger. « Et ce depuis deux ans ce soir, pour le meilleur et pour le pire. »

— « Mais, en effet, c'est bien Sheila ! » s'écria Roger. « Vraiment, Sheila, vous êtes merveilleusement belle. Une vraie déesse ! »

— « Et je me sens telle, » répondit Sheila. « Le mariage me réussit particulièrement. »

— « A vous voir, je le crois volontiers. Ceci appelle du champagne. Garçon !... »

— « Hola ! » fit Sam. « Nous en sommes déjà à notre deuxième bouteille. »

— « Une danse alors. Qu'en dites-vous, Sheila ? En souvenir du temps passé... »

Sheila aurait pu s'excuser, ce qui, en l'occurrence, eût été parfait. Au lieu de le faire, elle consulta Clint du regard, comme dans l'attente d'un avis ou d'une permission ; et Clint hésita... juste assez longtemps pour que son silence passât pour un consentement tacite. Après tout, c'était une soirée de gala et les couples de danseurs évoluaient en public sur une piste assez peuplée. En outre, Roger était le président de la société Baker, Benson & Cie. (Plus tard, quand Clint en vint à l'analyse du raisonnement qu'il avait tenu lors de cette soirée, c'est la dernière de ces considérations qui devait s'avérer la plus obsédante. Il aurait dû prévoir qu'il courait au devant d'ennuis graves.)

Sam Moorhouse n'était pas facile à vivre pour qui travaillait sous ses ordres. Il se révélait brusque et obtus. Certes, il avait pour lui la sincérité, la franchise et la droiture, mais quand un homme est éperonné par l'ambition, il se doit de donner à bon

escient quelques entorses à la morale. De surcroît, cet intarissable bavard émettait parfois de telles balourdises que, parlant à tort et à travers, il s'exprimait à l'encontre des intérêts de la firme.

— « Cet après-midi, j'aurais pu conclure l'affaire avec le Consortium, si Sam m'avait soutenu au lieu de me jeter tout bêtement des bâtons dans les roues, » confia-t-il amèrement à sa femme, un soir. « Je n'en suis pas encore revenu depuis le moment où il a rompu les pourparlers en lâchant cet auguste mot de la fin : *La firme Baker, Benson & Cie a toujours honoré ses engagements et le fera toujours aussi longtemps que j'en assumerai la vice-présidence !* »

Ce disant, Clint avait imité la voix traînante et nasillarde de Sam. Sheila, les yeux mi-clos, l'écoutait en caressant leur nouveau chien, Slugger, un jeune boxer qui avait remplacé l'épagneul de Clint après le dernier anniversaire du vieil animal.

— « Le respect littéral des contrats ! » reprit Clint. « Quelle bonne excuse pour nous laisser filer entre les mains une affaire qui eût rapporté 50.000 dollars à la société ! Le Consortium était prêt à nous accorder un boni pour ce chargement-là. Et nous aurions damé le pion à la Standard pour une nouvelle période de six mois. Les affaires sont les affaires. Si le fait de bien orienter la voilure peut amener le bateau à franchir bon premier la ligne d'arrivée, est-ce un tort ? »

— « A propos de bateau, » dit Sheila, « je me rappelle que Roger Benson nous invite à passer le week-end à bord de son yacht. Il projette de convier à une nouba estivale les divers membres du personnel dirigeant. »

— « Roger ? Quand as-tu vu Roger, toi ? »

— « Ce midi... au déjeuner. »

— « Où ça, au déjeuner ? »

Maintenant Sheila écarquillait les yeux.

— « Je l'ai rencontré en ville. Je m'étais mise en route dans l'intention d'accompagner mon mari au restaurant, mais il était retenu par Sam Moorhouse alors que Roger ne l'était point. Jaloux ? »

Clint songeait encore acrimonieusement à la commission perdue à cause du rigorisme intempestif de Sam. C'était donc à ce dernier que s'adressait son froncement de sourcils, mais cette expression courroucée susbsistait encore lorsque le regard de Clint se reporta sur Sheila qui, elle, lui souriait.

— « Je n'en suis pas trop sûr, » dit-il. « Peut-être bien que oui. »

— « Merveilleux ! Rien de tel qu'un mari jaloux pour stimuler l'amour-propre languissant d'une épouse. Il va falloir que je prenne l'habitude de déjeuner en compagnie de Roger Benson. »

— « Ah non ! »

Le ton tranchant de l'exclamation surprit Clint le premier. Il y avait mis tout le ressentiment qui fermentait en son âme depuis la soirée d'anniversaire au Club. A présent il souffrait d'un tiraillement psychique entre deux tendances contradictoires. Et il y avait en lui une irritation sub-

consciente contre la tendance qui semblait l'emporter.

— « Ma parole, Clint, tu es *vraiment* jaloux ! » s'écria Sheila dont le sourire s'évanouit. « Veux-tu savoir de quoi nous avons parlé tout au long du repas ? Uniquement de toi, mon chéri. Des prouesses que tu accomplis en tant que directeur commercial... et de tout ce que tu serais capable de réaliser si l'on te donnait les pouvoirs nécessaires. »

— « Non, Sheila. Pas de ça ! Je ne mange pas de ce pain-là ! »

Les yeux de sa femme exprimèrent éloquemment combien il l'avait blessée, et il regretta aussitôt ses dures paroles. Mais il ne s'en jugeait pas moins dans l'obligation d'intervenir.

— « Je sais que tu as à cœur de m'épauler dans ma carrière, » dit-il. « Cependant je ne veux pas que tu le fasses en influençant Roger derrière le dos de Sam. Roger est encore jeune mais, dans les affaires, il a été formé à l'école du vieux Baker dont il respecte et applique les méthodes. Entre autres choses, cela signifie qu'il s'en tient rigidement au principe de l'ancienneté. A moins que Sam ne soit pris la main dans le sac — et tu sais autant que moi combien il est intègre — il restera vice-président de la société jusqu'à l'âge de la retraite, car je ne peux imaginer non plus qu'une mort prématurée le foudroie : il est aussi robuste qu'un percheron primé. »

Sheila ne répondit mot, et Clint s'en tint là. Un long silence les enveloppa tandis qu'ils restaient prostrés de part et d'autre sur leur siège, méditant cette dernière pensée venue s'insinuer entre eux comme une ombre...

Le yacht de Roger Benson était un paradis flottant : un bar des mieux approvisionnés, un buffet perpétuel ; de la musique douce, diffusée pour les alanguis au soleil ; les plongées et la natation pour les sportifs, à bâbord et à tribord ; la pêche sur le pont arrière.

Sheila, resplendissante dans une nouvelle toilette acquise tout exprès, comptait parmi les adeptes du *dolce farniente*. Clint éprouvait de la fierté à voir sa femme mettre en valeur toute sa grâce féminine. Aucun autre membre du Club ne possédait une épouse comparable à Sheila, et Sam Moorhouse moins que personne. Sa musculeuse virago maniait la canne à pêche pendant qu'il effectuait hardiment une rude série de plongeons comme pour braver les jeunes mâles au mépris de ses cheveux grisonnants. Les dispositions athlétiques de Clint se bornèrent à échanger son complet de ville contre le caleçon de bain et la chemise de sport pour se prélasser aux rayons solaires dans un transatlantique... jusqu'au moment où Mrs. Moorhouse sentit au bout de sa ligne une fameuse prise. Elle avait ferré un gros poisson très combatif et elle jeta un cri lorsque sa proie l'arracha puissamment de son tabouret et que, cramponnée à sa canne à pêche, elle s'en alla buter contre la rambarde. L'incident fit sensation. Aussitôt Clint se leva. Sam, mo-

mentanément hors de l'eau, courut vers « Mémé » en détresse :

— « Lâche donc la canne ! » lui cria-t-il.

— « Pas si bête ! » rétorqua-t-elle, haletante. « Les plus récalcitrants sont les seules prises qui vaillent ! »

Si la chose avait dépendu de sa seule vigueur à elle, Mrs. Moorhouse eût été capable de haler une baleine ; mais la résistance des engins mécaniques a des limites. Quand la ligne se rompit net, il en résulta un déséquilibre de forces qui arracha la canne, soudain allégée, des mains de la pêcheuse. A l'instant même Clint vit un objet brillant traverser le pont par la voie des airs, atterrir de son côté et rebondir à ses pieds. C'était le gros diamant qui, scintillant là de tous ses feux, semblait lui faire des clins d'œil. Il se baissa pour le ramasser. Et il tenait encore en main la pierre précieuse lorsque Mrs. Moorhouse en constata la disparition.

— « Sam ! Mon diamant ! Je l'ai perdu ! »

— « La canne a dû l'accrocher et l'entraîner par-dessus bord, » opina Sam. « Je vais aller voir. »

Il fit un plongeon superbe. Il était en pleine forme et n'avait peur de rien. On l'avait installé sur le trône de la vice-présidence et il y resterait à vie. Ces pensées avaient fulguré dans l'esprit de Clint avec autant d'éclat que le diamant détenu dans sa main. Sans hésiter, il passa aux actes. Il jeta d'abord la pierre devant lui, sur le pont ; puis, furtivement, du pied il la poussa de biais vers la dunette.

— « Place ! » clama-t-il ensuite. « Je m'en vais donner un coup de main à Sam ! »

En trottant vers la rambarde il entrevit confusément le visage de Sheila. Un visage tout pâle de saisissement et au charme incroyable. Pour Sheila il ferait n'importe quoi ; il ne reculerait devant rien ; il irait jusqu'au crime... Il plongea maladroitement dans les vertes profondeurs de l'onde. Courtaud et replet, il se démenait gauchement dans l'eau et fut à bout de souffle avant même de commencer. Mais il savait qu'en certain endroit, sous le navire, l'intrépide Moorhouse se livrait à une performance qui allait lui coûter la vie. Les poumons de Clint étaient sur le point d'éclater quand, enfin, il distingua Sam dans l'élément liquide. Néanmoins la haine et l'ambition lui redonnèrent du souffle. Quand il surprit son rival par derrière en l'agrippant par le maillot, il le haïssait de toues ses forces... et il lui fallut épuiser tout ce potentiel d'énergie pour précipiter Sam, la tête la première comme un bélier, contre la coque immergée du yacht. Cela se fit si rapidement que Sam n'eut même pas le temps d'identifier son agresseur.

Lorsque, peu de secondes plus tard, Clint fit surface, ses poumons flanchèrent et l'on dut le hisser à bord, exténué, pantelant, en sanglots. Dès qu'il recouvra l'usage de la parole, il réclama Roger.

— « Sam... Là... sous l'eau... blessé... lui porter secours... » hoqueta-t-il.

Puis il ferma les yeux et laissa tomber le voile des ténèbres sur le reste.

Trois jours après l'enterrement de Sam Moorhouse, Clint fut convoqué au bureau de Roger Benson. Il n'ignorait pas qu'il s'agissait d'une entrevue de pure forme. La firme Baker, Benson & Cie demeurerait fidèle au principe de l'ancienneté prioritaire... et l'ancienneté de Clint ferait loi puisqu'il était le suivant immédiat sur la liste des successeurs à la vice-présidence. Néanmoins il était nerveux. Il avait la bouche sèche et les mains moites.

— « Asseyez-vous, Clint, » dit Roger.

Clint ne demandait pas mieux. Installé dans le fauteuil, il se sentit un peu réconforté. Du cuir. Moelleux. Un fauteuil de luxe. Il y en avait la réplique exacte dans le bureau du vice-président.

— « Je présume que vous savez pourquoi je désirais vous voir aujourd'hui, » dit Roger, exceptionnellement grave — ce qui était assez naturel en raison des événements.

— « Je l'imagine, » répondit Clint.

Une fugitive lueur passa dans les yeux de Roger.

— « Oui, vous pouvez certes l'imaginer, n'est-ce pas, Clint ? Bien étrange. Car, autrefois, je ne vous aurais jamais cru doué d'imagination. Le fait est que je vous ai toujours tenu pour un homme austère. Toute la différence provient sans doute de votre mariage avec Sheila. »

— « Oui, le mariage m'a transformé, » admit Clint.

— « Vous avez pour épouse une femme merveilleusement belle, Clint. Je conçois qu'un homme puisse faire quasiment n'importe quoi pour une telle déesse. Moi-même, j'aurais fait pour elle pas mal de choses si j'avais été son mari. Mais pas *ça*... »

Roger avait gardé une main dissimulée derrière son bureau. Présentement il avança cette main fermée, paume vers le bas, et l'ouvrit au-dessus du meuble ; quand il la retira, le diamant de Mrs. Moorhouse scintillait là dans toute sa splendeur. Mais il ne clignait plus de l'œil à l'adresse de Clint : il accusait. Dodson, muet de surprise et comme en état d'hypnose, n'en pouvait détacher son regard.

— « Cet objet m'est parvenu dans une petite boîte, » précisa Roger. « Et, plié au fond de cette boîte, il y avait un mot. » Il retira de sa poche un petit carré de papier blanc, le déplia, et lut à haute voix : « *Cher Mr. Benson. Avant que vous n'éleviez Clint Dodson à la vice-présidence de votre société, demandez-lui pourquoi il a caché le diamant de Mrs. Moorhouse sur le pont de votre yacht avant de sauter par-dessus bord, soi-disant pour aider Sam Moorhouse à rechercher la pierre sous l'eau.* »

C'était tout. Roger Benson se cala dans son fauteuil et attendit...

⁂

Issue de sa mémoire embrumée, la rétrospection de Clint se déroula encore un moment... Notre homme semblait regarder droit devant lui par la fenêtre ouverte, mais son regard demeurait aveugle tandis que ses souvenirs s'épanouissaient avec luxuriance autour de Sheila dont ils exaltaient

la grâce et la beauté, le caractère loyal et la foi qu'elle avait en lui...

Il n'avait pas avoué l'assassinat de Sam. Cela, Roger ne l'obtiendrait jamais de lui ; or, Roger ne pouvait pratiquement rien prouver sans les aveux du coupable. Mais la carrière de Clint Dodson était irrémédiablement brisée. Encore et toujours pour Sheila — l'alpha et l'oméga de son existence — il ne lui restait plus qu'une chose à faire maintenant...

Miss Carlisle termina la lettre qu'elle avait tapée pour Mr. Benson et se dirigea vers la porte du cabinet présidentiel. Elle eut une hésitation en passant devant la fenêtre ouverte. Il lui sembla qu'une chose insolite s'était produite. *Mr. Dodson... où est-il passé ?* Elle ne l'avait pas vu sortir. Elle s'approcha de la fenêtre, se pencha dehors et jeta un coup d'œil tout en bas... Alors elle poussa un grand cri.

***

Roger Benson se tint aux côtés de Sheila tout au long de l'enterrement. Peu après il la reconduisit chez elle et l'accompagna dans la demeure. La situation était délicate ; il trouva difficilement les paroles appropriées aux circonstances et à son état d'âme.

— « Vraiment, Sheila, je ne puis me défendre d'un sentiment de culpabilité. J'aurais dû me rendre compte que Clint n'était plus dans son assiette. »

— « Non, Roger. Vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été parfait. »

— « Je veux l'être, Sheila. Je désire me racheter à vos yeux, vous dédommager de ma négligence et réparer ma bêtise. Je sais que le moment est mal choisi pour vous l'avouer, mais depuis cette mémorable soirée au Club j'ai compris quelle folie j'avais faite en vous détachant de moi. L'ambition perd le monde, Sheila. Pas plus que Clint, je n'ai fait exception à la règle. »

Sheila vacilla légèrement et le bras de Roger la soutint. Un bras si jeune et si fort. Elle leva vers lui un regard triste mais compréhensif.

— « Vous n'avez pas été *trop* ambitieux, Roger. La carrière d'un homme, c'est sa vie même. Vous irez loin, très loin. Vos possibilités sont autant dire illimitées si vous tendez vers elles votre esprit. »

Sheila savait qu'il y viendrait. Elle avait toujours su qu'elle arriverait à ses fins. Comme l'avait dit avec raison Mrs. Moorhouse, les poissons les plus récalcitrants font la meilleure pêche. Pour mener à bien son entreprise, Sheila n'avait investi qu'une couple d'années de son capital Jeunesse en les consacrant à ce vieux fou de Clint Dodson... et le diamant qu'elle l'avait vu ramasser pour le jeter ensuite sur le pont du yacht.

Traduit par Jean Laustenne.
Titre original : A degree of innocence.

Une petite ville toute pure



par
Jack
Ritchie

MRS. PRUITT fronçait les sourcils :

— « Voyons, Mildred, ce n'est pas possible ; vous avez sûrement un délinquant juvénile, au moins. A l'heure actuelle, il n'y a pas un village qui n'en ait pas. »

Mildred Wooller hochait la tête en signe de dénégation :

— « Je suis désolée, Clara, je n'en vois pas un seul. Notre ville est toute petite et, à dix heures, il n'y a plus personne dans les rues. »

Clara Pruitt prit avec distinction une petite gorgée de thé ·

— « Mildred, je regrette, mais je dois vous dire que le Comité d'Etat est péniblement surpris et qu'il a l'œil sur votre club. »

— « Mon Dieu ! Est-ce pour cela qu'ils vous ont envoyé jusqu'ici ? »

Clara fit oui, de la tête.

— « En août, la Fédération des Clubs Féminins a patronné le mois de *l'Aide aux Besogneux*. Nous n'avons reçu aucun rapport sur les activités du club d'Elmdale à ce sujet. »

— « Je sais, » dit Mildred toute contrite, « mais nous n'avions absolument rien à dire. Tout le monde ici aide tous les autres, ce qui fait que personne n'est jamais dans le besoin. »

Clara reposa un peu brusquement sa tasse. « Il est question de révoquer votre affiliation si nous ne recevons pas très tôt une preuve de l'activité d'Elmdale. »

— « Mais pourquoi le Comité choisit-il toujours des objectifs dont nous n'avons pas d'exemple ici, » se lamenta Mildred. « *Aide aux déshérités*, le mois consacré aux *Emotifs Troublés, les Mères non Mariées...* » Elle eut un geste découragé. « Et, ce mois-ci, c'est la *Délinquence Juvénile* et nous n'avons absolument pas ça non plus. »

— « Ne soyez pas absurde, Mildred, » dit Clara, « les garçons seront toujours des garçons et vous en avez sûrement. »

— « Oh ! oui, » dit Mildred avec animation, « environ la moitié de nos enfants sont des garçons. »

— « Alors, réfléchissez, » dit fermement Mrs. Pruitt, « quelques-uns d'entre eux ont sûrement eu maille à partir avec la police. »

— « Nous n'avons pas beaucoup de police ici, Clara. Seulement Mr. Barrow, notre gendarme et les garçons l'aiment bien. La dernière arrestation qu'il ait faite remonte à 56 et c'était celle d'un touriste qui avait laissé des papiers gras et des détritus dans notre parc municipal. »

— « A peu près n'importe quoi peut être considéré comme de la délinquance juvénile, » fit Clara d'un ton un peu découragé, « l'école buissonnière, par exemple. »

Mildred secoua encore négativement la tête. « Elmdale remporte toujours le prix départemental pour la meilleure assiduité à l'école. L'année dernière, nous aurions eu un record à cent pour cent si Henri Preston n'avait pas manqué un après-midi. »

Mrs. Pruitt ferma les yeux. « J'y renonce. Je suppose que vous vivez tous jusqu'à l'extrême vieillesse et que vous ne mourez que d'ennui. »

— « Maman est encore pleine de vie et d'entrain à soixante-dix-huit ans, » dit fièrement Mildred,

« elle fait son pain elle-même et Mr. Swanson disait toujours que son pain complet était le meilleur de la ville. »

— « Disait ? » fit Clara ironiquement. « Pourquoi ? Il a changé d'avis ? »

— « Non, il est tombé de la falaise. »

— « Enfin, » dit Clara, « il se passe donc quelque chose ici de temps à autre. »

— « Tous les après-midi, qu'il vente, pleuve ou neige, il faisait sa promenade à travers les bois et le long de la falaise, chez Felton. Et puis, l'année dernière, il a glissé et il est tombé dans le ravin. »

— « Quelqu'un l'a peut-être poussé, » dit Clara, en goûtant un biscuit.

— « Il vivait seul, » racontait Mildred, « il avait près de quatre-vingts ans et toute la ville croyait qu'il avait un gros magot caché dans les murs de sa maison ou dans la cave, ou dans un coin quelconque. Mais le gendarme a cherché, cherché et n'a jamais rien trouvé. »

Un coup dans la porte les fit sursauter.

— « Le journal, » dit Mildred, « c'est Frank qui l'apporte maintenant. » (1)

— « Chaque ville a son original solitaire, » dit Clara, « neuf fois sur dix, on s'aperçoit qu'ils ne laissent pas un sou. »

— « A vrai dire, les gens ne *savaient* pas avec certitude qu'il avait de l'argent. Ils avaient seulement calculé qu'il avait travaillé dur toute sa vie et qu'il ne dépensait presque rien. » Mildred versa du thé dans les tasses vides. « Frank est un bon garçon, mais il ne vaut pas Henri. »

Clara paraissait songeuse. « Pourtant si *tout le monde* pensait qu'il avait de l'argent... »

— « Henri Preston, » continuait Mildred, « assurait la livraison des journaux avant Frank. Un garçon si poli et une vraie bénédiction pour sa maman. Elle est veuve et il ferait n'importe quoi pour elle. »

Clara choisit lentement deux morceaux de sucre.

— « Comment êtes-vous sûre que le magot n'existait pas ? Vous n'avez que la parole du gendarme. »

— « Mr. Barrow dit qu'il a cherché pendant des heures. » Mildred tournait la cuiller dans son thé. « Henri a abandonné la distribution des journaux, l'année dernière. Généralement, quand un gosse fait cela, il vend sa clientèle à un autre garçon, comme font les docteurs. Mais Henri en a fait cadeau à Frank. Henri est très généreux. »

— « Comment savez-vous que Swanson est *tombé* de la falaise ? Quelqu'un l'a-t-il vu tomber ? »

— « Non, mais le gendarme dit que c'est ce qui a dû se passer. » Mildred reposa sa tasse dans la soucoupe. « Henri a renoncé à porter les journaux parce que, disait-il, cela nuisait à son travail. Dieu sait pourtant qu'il a toujours été le premier de sa classe. »

— « Vous m'avez dit que Swanson vivait seul, » Clara suivait son

(1) Dans les petites villes des E. U. les journaux sont livrés par des écoliers à bicyclette qui les jettent sur le seuil, sans s'arrêter. Ils gagnent ainsi leur argent de poche. (N. D. T.)

idée, « est-ce qu'il n'avait pas d'amis ? »

— « Seulement le gendarme. Mr. Swanson et lui jouaient aux échecs de temps en temps. »

— « Tiens, tiens, » fit Clara d'un air songeur.

— « Emily, la mère d'Henri, est une femme tellement charmante. Elle travaillait à l'épicerie de McCoy depuis huit ans sans jamais manquer un jour. Mais c'était bien dur pour elle. »

— « Ce gendarme, Mr. Barrow, quelle sorte d'homme est-ce ? »

— « Très bon vivant, » dit Mildred, s'arrachant pour un moment à l'histoire de la famille Preston, « il est membre de presque tous les clubs de la ville. »

— « Est-ce qu'il a dépensé de grosses sommes d'argent ces temps-ci ? »

— « Je n'en ai pas entendu parler, » dit Mildred, « Emily a quitté l'épicerie l'année dernière. »

— « Il attendrait, » Clara semblait se parler à elle-même, « deux ans, trois ans. »

— « Ce fut un tel coup de chance pour Emily, » reprenait Mildred, « cet héritage d'un oncle de Seattle. » Elle fronça un peu les sourcils. « N'était-il pas plutôt de Portland. Je suppose qu'elle s'embrouille un peu. »

— « Qui a trouvé le corps ? » demanda Clara.

— « Henri, » répondit Mildred.

La voix préoccupée de Clara n'était plus qu'un murmure.

— « Naturellement Barrow n'aurait pas découvert le corps lui-même. Cela aurait paru louche. »

— « C'est justement le fameux après-midi pendant lequel Henri a manqué l'école, en gâchant notre parfait record d'assiduité. » Mildred eut un petit rire argentin. « Mais j'y songe, il faisait l'école buissonnière ; pouvez-vous imaginer cela ? Nous avons un délinquant juvénile après tout, Clara ! Est-ce qu'Henri ne pourrait pas faire l'affaire ? »

Mais Mrs. Pruitt ne l'écoutait pas. Elle pensait toujours au gendarme Barrow.

Traduit par Michel Brault.
Titre original : Lily white town.





Le cœur lourd

par Henry Slesar

SAM VICTOR en avait marre de s'en faire au sujet des Ateliers du même nom. Crowley et consorts pourraient endurer sans lui toutes les migraines de la firme pour le restant de la semaine. Il allait, lui, se rendre au rayon des articles de sport, dans un grand magasin, pour y choisir le plus maniable des Winchester en stock. Ensuite il téléphonerait à la Compagnie de Navigation aérienne de l'Est afin de réserver sa place dans l'avion qui, à 9 heures, l'emporterait vers les montagnes.

Il s'en irait abattre le plus grand et le plus farouche des cerfs qu'il aurait pu suivre à la trace. Et tandis qu'il épaulerait son arme, coucherait l'animal en joue et appuierait sur la détente, il évoquerait l'affreux visage d'Iverson. Aucune situation dans les affaires ne valait de subir des vexations continuelles de la part d'un Joe Iverson, ce putois, ce sadique, cet individu pourri jusqu'à la moelle !...

Sam Victor se rendit compte qu'une fois de plus il s'emballait. Il porta la main à sa poitrine, là où devait battre son cœur ; il tapota gentiment cet endroit pectoral comme pour dire : *Du calme, tout doux, mon vieux cœur. Ne me refais plus ce coup-là. Même un million d'individus comme Joe Iverson ne valent pas une crise cardiaque, et un seul petit battement du cœur humain revêt plus d'importance que tout l'or du monde.*

Telles avaient été, en substance, les paroles du Docteur — avec un grand « D ». Auparavant, Sam Victor avait toujours tenu les médecins en piètre estime ; ils n'avaient été à ses yeux que des docteurs avec un petit « d ». Mais depuis sa crise récente il honorait *le Docteur* du *D* majuscule, et les dires médicaux lui étaient devenus parole d'évangile. Or, que lui avait recommandé le Docteur ? Précisément ce que Sam venait de se redire avec beaucoup d'à-propos ; il avait même ajouté : « *Ménagez-vous. Il faut du calme et du repos à ce vieux cœur. Détendez-vous au maximum afin d'éviter toute récidive.* »

Sam quitta son bureau à 5 heures de l'après-midi, emportant une valise vide, et traversa le hall en direction de l'ascenseur, ses talons claquant comme des pétards sur le carrelage. D'ordinaire il était l'homme le plus petit au milieu des usagers de l'ascenseur, mais jamais il ne se tortillait ni se haussait sur la pointe des pieds pour se grandir, fût-ce d'un centimètre. Lorsqu'il faisait face à un homme de taille moyenne, ses yeux arrivaient généralement à hauteur du deuxième bouton de veste, mais ça lui était bien égal.

Ce qui comptait pour lui, c'était la vie qui battait sous son propre veston (un vêtement de prix) ainsi que dans les vaisseaux sanguins de ses poignets ronds et de son cou épais, de même qu'aux tempes de son crâne dégarni. La Vie seule lui importait, non la Grandeur ni même la Jeunesse. Uniquement *la Vie.*

Au moment de gagner la rue, Sam éprouvait un tel bien-être qu'il aurait pu quasiment donner une poignée de main à Iverson. Après tout, c'était un bon client dont dépendait même l'existence des Ateliers Victor. Sam s'estimait

encore heureux que cet acheteur lui demeurât fidèle. Si au moins Iverson pouvait boucler opportunément son vilain mufle, garder pour lui ses apostrophes ordurières et mettre un frein à ses abus d'exigences ; s'il pouvait, en un mot, devenir sociable... *Pouah* ! Qu'il aille au diable. Pour Sam, ce jour-là était vraiment trop beau pour ruminer encore de sombres pensées concernant ce voyou.

Il se fit conduire en taxi au grand magasin.

Arrivé à destination, il admira béatement les étalages avant d'entrer. Le rayon des armes à feu se trouvait au deuxième étage. A ce niveau, la vue des râteliers de fusils lui infligea un début de malaise. Il n'avait plus chassé depuis son enfance. N'allait-il pas se rendre ridicule aux yeux du vendeur ? Sam avait horreur d'être pris pour un imbécile.

Le vendeur le gratifia d'un large sourire comme s'il avait subtilement évalué la mise de Sam : le riche veston, le chapeau de feutre souple et les chaussures anglaises du bon faiseur. Apparemment il savait distinguer un client sérieux d'un autre ; Sam en fut rempli d'aise.

— « Je voudrais un bon fusil de maniement facile, » dit-il. « Dans le genre de ce Winchester 70, très prompt à la détente. Dans le temps j'en avais un, puis j'en ai fait cadeau... à mon neveu. » Il rougit, conscient de paraître bavard.

— « Commençons par le début, si vous le voulez bien, » dit aimablement le vendeur. « Désirez-vous une arme pour gros gibier ? »

— « Oui, exactement. » Les doigts de Sam tâtèrent la poche dans laquelle il portait habituellement ses cigares. « Je pars ce soir pour aller chasser dans la région nord de l'Etat. »

— « Le cerf ? »

— « Précisément. J'ai été un très bon fusil jadis. A l'âge de quatorze ans, j'ai abattu un chevreuil dans le Maine. »

— « Je crains que la saison ne soit guère propice à ce genre de chasse, monsieur. Non que je ne veuille pas vous vendre cette arme... » Il émit un petit rire, s'efforçant de plaire au client. « La chasse au cerf n'est pas encore ouverte cette année, mais vous pourriez chasser du menu gibier. »

— « La saison... ? » Sam se caressa le menton, l'air pensif. « Ah ! oui, bien sûr. » Mais la question l'embarrassait. « Eh bien, d'accord pour le menu gibier. Je m'en contenterai d'autant plus volontiers que la chasse n'est pour moi qu'un plaisir doublé d'une détente. »

— « En ce cas, peut-être qu'une carabine plus légère... ou un pistolet... ? »

— « Un pistolet ? Mais certainement, » répondit Sam. « Je n'en ai jamais eu de ma vie. L'idée n'est pas mauvaise. »

Le vendeur le conduisit devant une vitrine.

— « En voici tout un choix, monsieur. Le meilleur de la ville, je pense. C'est évidemment une question de préférence. Personnellement, j'ai un faible pour ce Colt 45 automatique. Prenez donc

en main ce joujou, monsieur, et vous en jugerez... »

Sam empoigna l'arme proposée. La manière dont elle s'adapta au creux de sa paume lui plut tandis que se réveillaient en lui de lointains souvenirs d'enfance : les jeux des gendarmes et voleurs dans les rues de la zone ouest.

— « C'est une arme redoutable, » ajouta le vendeur de sa voix suave, cultivée, persuasive. « Elle est d'ailleurs très demandée. C'est, en plus léger, la réplique du modèle gouvernemental. Mais si toutefois vous aimiez voir quelque chose de formidable... »

— « Non, non, » dit vivement Sam, sentant que l'on mettait en doute le caractère viril de ses goûts. « Ce pistolet me convient parfaitement. C'est tout à fait ce que je veux. Mon permis m'autorise bien à chasser avec cette arme ? »

— « Assurément, monsieur. Quant au prix... »

L'employé vendeur releva le prix au catalogue, prit l'arme des mains de son client et conclut le marché. Ce lui fut ensuite un jeu d'enfant de décider Sam à l'acquisition des fournitures complémentaires telles que la fonte à bretelle sentant le cuir neuf, les munitions en emballage compact dans de lourdes caissettes en bois, ainsi que le coffret servant d'étui à l'arme et dont étincelaient la serrure et les charnières bien astiquées. Le vendeur offrit à Sam de rassembler le tout en un seul colis qu'il lui ferait parvenir directement à domicile, mais Sam déclina cette aimable attention : il caserait le coffret et les caissettes dans sa valise et porterait sur lui la fonte contenant le pistolet, histoire de s'y habituer. Toujours souriant, le vendeur le mit cependant en garde contre les ennuis que pourrait lui occasionner le fait de se promener ainsi trop longtemps en ville sans permis réglementaire de port d'arme.

— « Nul n'est censé ignorer la loi, » ricana-t-il en aidant Sam à s'équiper.

Quand Sam eut glissé le pistolet dans sa gaine de cuir, il le trouva étonnamment lourd mais ne s'en plaignit guère.

Redescendu au rez-de-chaussée, il arborait déjà un air plein d'assurance mêlée d'orgueil. Aussi, sa réaction première fut-elle un sourire flatté lorsque l'inspecteur du magasin l'appela par son nom :

— « Mr. Victor ? »

— « Oui, c'est moi. »

— « On vous demande au téléphone, monsieur. La communication est branchée au rayon des vêtements de sport. Par ici, je vous prie. »

— « Au téléphone ? » fit Sam en cillant de surprise.

— « L'appelant avait donné de vous un signalement des plus précis... » expliqua l'inspecteur en le précédant vers l'appareil dont le récepteur était posé en attente sur la tablette de verre d'un comptoir. « C'est de votre bureau, je crois, Mr. Victor. »

Sam s'empara du combiné.

— « Allo, c'est toi, Sam ? Ici Dave. Ecoute bien, car voilà dix minutes que je cherche à te contacter. Iverson a téléphoné... et il a piqué une de ces crises ! Ne me dis pas que c'est son état normal. Cette fois-ci ça dépasse tout. Il m'a presque arraché l'oreille

quand je lui ai répondu que tu étais absent... »

— « Quoi ! Non mais, qu'est-ce qui lui prend encore ? »

— « Quand je lui ai rapporté tes paroles annonçant que tu partais en vacances pour le restant de la semaine... vers une destination inconnue, il n'en a hurlé que plus fort. Je l'avais déjà entendu en colère, Sam, mais ce coup-ci c'était vraiment de la furie. »

— « Mais que me veut-il, à la fin ? » demanda Sam, irrité. « Et pourquoi as-tu pris la peine de me joindre par téléphone pour me faire part de ses rugissements ? »

— « J'y étais obligé, Sam, crois-moi. Je craignais qu'il mette sa menace à exécution. Il exige que tu lui téléphones *immédiatement*, faute de quoi il nous raye de la liste de ses fournisseurs... »

— « Mais il est bientôt 6 heures ! A quoi rime une telle urgence ? »

— « Je n'en sais rien, Sam, mais tu le connais... Pour l'amour du Ciel, téléphone-lui tout de suite. »

— « Soit. Je vais le faire. »

Il raccrocha, mais garda la main posée sur le combiné. Relevant la tête, il chercha des yeux l'inspecteur, mais ce dernier n'était plus en vue. Sam haussa les épaules et composa le numéro du bureau d'Iverson.

— « Allo, Joe ? Sam Victor. »

— « Tiens, tiens, tiens... ! Vous voilà enfin au bout du fil. Merci tout de même pour tant de bonne grâce ! »

La voix détestée de Joe Iverson était tout ensemble profonde et nasillarde, grondante et narquoise. Elle ne perdait, dans la transmission, aucune de ses caractéristiques désagréables. Sam, paupières mi-closes, se plongea dans une rêverie faite de répugnance passive. Nul doute que cet homme lui abrégeait la vie de plusieurs années. Comment un cardiaque pourrait-il supporter indéfiniment de pareilles épreuves ?

— « Je veux vous voir sur l'heure ! » reprenait Iverson. « Dérangez-vous illico ! A mon avis, c'est assez important pour ça. Je reste ici jusqu'à 6 heures et demie. »

— « Impossible, Joe. J'ai tout un programme et... »

— « Mais vous ne comprenez donc pas que c'est urgent ? J'ai ici un visiteur, Sam. Il est venu me montrer un échantillon qui m'intéresse. C'est un moulage comme ceux que vos ateliers exécutent pour moi, à cela près que mon visiteur estime pouvoir me fournir l'article 4 *cents* moins cher à la douzaine. Vous entendez ? »

— « Oui, j'entends bien, » dit Sam.

— « L'article est peut-être bon, mais qui me dit que ce n'est pas une vulgaire camelote ? Je désire que vous veniez l'examiner sur-le-champ. Vous savez bien que je ne sacrifierais à aucun prix la qualité. Si vous venez dare-dare, vous pourrez peut-être me convaincre que l'échantillon soumis est d'une qualité nettement inférieure. »

— « Voyons, Joe. Nous traitons ensemble depuis sept ans et... »

— « Oui, Sam, bien sûr, et chaque année votre prix augmente. Le particulier en question trouve que je paie trop cher. Accourez donc pendant qu'il est encore ici ! »

Dans la poitrine étroite de Sam,

la tempête ne se déchaîna qu'un moment.

— « Très bien, Joe. Je serai là dans vingt minutes. »

Il monta dans le taxi qui stationnait devant le magasin. Il aurait pleuré de rage et de désespoir tout au long du trajet jusqu'à la haute bâtisse qui abritait les bureaux de la firme « Plastiques Iverson » dans la 33e Rue. Ce qui le mettait dans tous ses états, ce n'était pas vraiment la menace commerciale d'être supplanté par un concurrent. Sam Victor savait son métier de mouleur et dirigeait habilement son affaire ; et comme Sam le savait aussi, Iverson reconnaissait en son for intérieur que le travail irréprochable de son fournisseur actuel valait bien son prix. Une différence de quelque *cents* ne le ferait pas changer d'atelier. D'autres facteurs encore valaient d'être pris en considération : non seulement la maison Sam Victor était diligente et digne de confiance, mais Sam lui-même — quitte à sacrifier son amour-propre au bénéfice du chiffre d'affaires — supportait avec longanimité les invectives, sarcasmes et grossièretés dont Joe Iverson était prodigue.

Les rues du centre se vidaient, de sorte que le taxi effectua la course dans la moitié du temps normal. Déjà on avait baissé les volets du bâtiment. Sam dut tambouriner sur les panneaux vitrés de l'entrée pour attirer l'attention du concierge qui avait entrepris de rafraîchir les dalles en marbre du rez-de-chaussée, quotidiennement salies par un va-et-vient continuel. Ce travailleur du soir ouvrit à Sam en grommelant et, plus loin, grogna de plus belle en mettant l'ascenseur en marche.

La porte à glissière s'ouvrit au quatrième étage et Sam sortit de la cabine. L'homme qui se hâtait vers l'ascenseur s'arrêta pile quand son regard rencontra celui de Sam. Il avait les mains enfoncées dans les poches de son lourd veston râpé.

— « Rez-de-chaussée ? » lui demanda le concierge-liftier.

De brèves contractions tiraillèrent la bouche de l'inconnu qui, renonçant à l'ascenseur, se rua soudain vers la porte marquée SORTIE.

— « En v'là un piqué ! » émit le concierge.

— « Son comportement est bizarre, en tout cas, » opina Sam. « Vous le connaissez ? »

— « Non. Pour sûr qu'y n'est pas du bâtiment. J'f'rais p'tête bien d'aller le reluquer en bas. »

Sam approuva d'un signe de tête et enfila le couloir au moment où la cabine d'ascenseur amorçait sa plongée. Il s'attendait à percevoir les rumeurs de conversations entretenues dans les bureaux où il se rendait. Mais tout n'était que silence. La porte marquée *PLASTIQUES IVERSON* était entrouverte. Sam entra sans frapper. Par-ci, par-là, des lampes étaient encore allumées dans les bureaux périphériques où le désordre laissé sur les tables de travail témoignait de la hâte qui avait, comme toujours, caractérisé le départ des employés. Mais ce silence total et insolite ne plut guère à Sam. Car le silence complet était rare en ces lieux et Joe Iverson avait plutôt habitué ses visiteurs aux éclats

de voix quand ils le trouvaient à son bureau.

Sam poussa le portillon battant qui livrait accès aux bureaux proprement dits et longea le passage menant au cabinet directorial qui occupait l'un des angles.

— « Joe ? Etes-vous là ? »

Dès le seuil, une autre anomalie le frappa : à la fenêtre, le store vénitien pendait tout de travers. Il constata ensuite que, derrière le bureau d'Iverson, le fauteuil pivotant était vide. Son regard s'étant lentement abaissé jusqu'au parquet, il y vit dépasser les deux pieds immobiles d'un corps étendu (les souliers qui les chaussaient avaient besoin d'un coup de brosse).

L'espace d'un instant, il se perdit en conjectures au sujet de sa découverte et craignit pour l'efficacité de ses propres ventricules sous l'empire d'une vive émotion. Après quoi, ménageant ce vieux cœur débile, il osa envisager que son bourreau était mort. Mais lorsqu'il se pencha sur le corps inanimé, il entendit le souffle régulier de la respiration et sut que Joe Iverson vivrait pour exhaler sa rage écumante d'avoir été victime d'une agression.

Sam parcourut la pièce d'un regard circulaire. Dans un coin il y avait un coffre-fort noir de basse taille. La porte en était béante. Iverson gardait toujours par-devers lui une encaisse trop importante ; il venait d'en subir les conséquences. Le prétendu concurrent de la firme Sam Victor, celui même qui avait pris la tangente devant Sam débarqué de l'ascenseur, avait probablement fait bonne moisson.

Sam sortit lentement du bureau directorial, songeant à aller quérir du secours mais, à vrai dire, plutôt indifférent à l'état de santé de l'homme qui gisait encore sur le parquet : n'avait-il pas eu ce qu'il méritait, le salopard ? Il méritait même pire...

Le concierge apparut jusqu'à mi-corps derrière le portillon battant. Il paraissait au comble de l'embarras.

— « Pas pu r'trouver l'type. Sûr qu'y s'est débiné dehors... Mr. Iverson va bien ? »

— « Non, » répondit durement Sam. « Il a été victime d'un hold-up. Vous feriez bien d'appeler la police. »

Le concierge battit des paupières et ravala péniblement sa salive.

— « Eh bien, qu'attendez-vous ? Allez-y ! »

— « On y va, m'sieur. » L'homme fit demi-tour et s'en fut.

A pas lents, Sam retourna dans le bureau d'Iverson. Ses tempes battaient sous la tension cérébrale. Car une idée germait dans son esprit, une idée si terrible et si alarmante — mais en même temps si agréablement douce à son cœur — que pour la faire passer de la gestation à la délivrance, les douleurs de l'enfantement lui furent presque intolérables. Il l'avait conçue au moment de découvrir Iverson plongé dans l'inconscience ; à cette minute même où, partagé entre l'espoir et le doute, il avait senti monter en lui une joie exultante à la pensée qu'Iverson avait rendu son âme au diable. Ce ne serait certainement pas une lourde perte pour le genre humain. Cela n'empêcherait pas la terre de tourner, ni le monde de connaître

des jours heureux. La société des Plastiques Iverson demeurerait sa clientèle et les rapports commerciaux entre les deux firmes se poursuivraient avec les successeurs de Joe. Des gens mieux éduqués. En outre, ce nouvel état de choses préserverait Sam Victor d'une aggravation pathologique peut-être fatale. Si le voleur avait achevé sa victime, le sort de Sam s'en fût assurément trouvé plus enviable.

Mais... était-il trop tard pour ce faire ? Et sans risque... *En aurais-je encore le temps ?*

— « Tu sais ce que je pense de toi, hein, crapule ? » marmonna-t-il à l'adresse de l'homme inanimé. « Je vais te faire le sort que tu mérites. »

Sam hissa la lourde valise sur la tablette du bureau, l'ouvrit en actionnant la serrure, qui fit un déclic et, à l'intérieur, il prit l'une des caissettes à munitions. Il en fit coulisser le couvercle et extirpa de l'emballage l'un des projectiles luisants. Puis, d'une traction brusque, il dégaîna son pistolet de la fonte avoisinant l'aisselle. Et tout de go chargea l'arme.

Sa main tremblait en empoignant la crosse du pistolet ; le doigt qu'il posa sur la détente lui parut s'engourdir de froid. Un moment, il crut ne pouvoir jamais perpétrer de sang-froid un tel acte. Alors il évoqua le chevreuil qu'il avait tué dans le Maine, tant d'années auparavant, ce bel animal gracieux et fier qui, bien moins que Joe Iverson, avait mérité ce destin funeste... Cette pensée lui procura juste le stimulant nécessaire pour remuer de quelques millimètres le doigt homicide.

Le coup partit et, sur le sol, l'homme se débattit convulsivement. Puis il retomba, figé dans une immobilité cadavérique.

A présent que c'était chose faite, Sam se sentit décontracté. Il rengaîna son pistolet, referma avec un claquement sec la caissette à munitiions et boutonna soigneusement sa veste. Puis il quitta la pièce pour se diriger vers l'ascenseur.

Il allait appuyer sur le bouton d'appel quand le signal s'éclaira, indiquant la montée ; presque aussitôt après, la cabine ascendante venait s'arrêter devant Sam et la porte s'ouvrit, livrant passage au concierge suivi de deux hommes. L'un de ceux-ci portait l'uniforme du policier en patrouille ; l'autre était en civil.

— « Là-dedans, » proféra Sam qui déglutit avec peine un peu de salive.

Après quoi tout lui devint facile. Etonnamment facile même. L'inspecteur en civil le soumit à un feu roulant de questions ; mais les réponses venaient, automatiques et convaincantes : « *Qui êtes-vous ?* » — « Sam Victor, président des Ateliers Sam Victor dont Joe Iverson était client. » — « *Quand êtes-vous arrivé ?* » — « Il y a une dizaine de minutes ; le coup était déjà fait. » (Le concierge corrobora ces dires par un hochement de tête affirmatif.) — « *Pouvez-vous nous donner le signalement de l'homme qui s'est enfui ?* » — « Non, le hall était mal éclairé. » — « *Quel était le but de votre visite à la victime ?* » — (Sam lui conta son histoire et suggéra que l'on vérifiât ses as-

sertions en téléphonant à son bureau.) — « *Iverson gardait-il toujours beaucoup d'argent dans le coffre-fort ?* » — « Oui, autant que je sache. Toujours trop. — « *A votre arrivée, Iverson était-il déjà mort ?* » — « Oui, il était mort, le pauvre Joe ; on ne peut plus mort. »

— « Bon. Ce sera tout pour l'instant, Mr. Victor, » dit le détective, les sourcils froncés. « Mais je vous préviens que vous restez à la disposition de la justice pendant les prochains jours. »

— « Certainement, » répondit Sam Victor. « Je m'en ferai un devoir... Vraiment un devoir. »

Il poussa un grand soupir, hocha funèbrement la tête et se dirigea vers la sortie. Il sentit peser sur son dos le regard de l'inspecteur alors qu'il s'éloignait du groupe, mais il savait que tout allait bien. Il ne lui restait plus qu'à franchir le portillon battant, regagner l'ascenseur par le couloir, en débarquer au rez-de-chaussée et se retrouver dans la rue après avoir traversé le hall aux dalles de marbre. Il hèlerait alors un taxi et rentrerait goûter le réconfort du home auprès de sa famille. Ce soir, il pourrait même s'accorder un petit verre en dépit de l'interdiction du docteur.

Longue, interminable même lui parut sa progression vers la porte donnant sur le hall. Ses jambes lui semblaient de plomb et il avait le souffle court. Il dut s'arrêter pour s'appuyer d'une main mal assurée à la rampe de bois avant de se sentir capable de reprendre sa marche vers la sortie.

— « Mr. Victor ! » lui cria le détective. « Etes-vous souffrant ? »

— « Non, » répondit Sam d'une voix presque inaudible.

Il ferma les yeux et fit une profonde inspiration. L'air s'engouffra dans sa trachée artère et sembla se bloquer dans sa cage thoracique comme pour n'en plus ressortir. Un élancement lui tortura le bras gauche.

Cessant de lutter contre l'accès, il se laissa glisser sur le sol. Ce n'était rien. Il se trouvait mal. Ce n'était qu'un petit malaise en rien comparable à la crise précédente ; rien qu'un nouvel avertissement, plus bénin... Un tout petit av...

— « Mr. Victor ! » Sam vit le visage de l'inspecteur penché sur lui.

— « Ça ira, » dit-il faiblement. « C'est le cœur... »

Le détective glissa la main sous le veston de Sam pour sentir battre le cœur... et Sam se souvint — un peu tard — qu'il avait rendu inaccessible l'emplacement de son cœur en le cachant sous une gaine de cuir tout neuf et l'acier luisant d'un pistolet dont le canon, encore chaud, se révélait terriblement accusateur.

Traduit par Jean Laustenne.
Titre original : Sam's heart.

FLEUVE NOIR ★ 6 COLLECTIONS CAPTIVANTES ★ 1.500.000 VOLUMES VENDUS CHAQUE MOIS ★ 6.000.000 DE LECTEURS



La jeune fille et le séducteur

par Richard Deming

Le bar du Beverly Wilshire ne connaissait pas l'affluence : la jeune fille pouvait choisir son tabouret. Deux hommes assez jeunes, à la mine soignée, étaient assis d'un côté — tous les deux tournèrent la tête vers elle quand elle entra. Elle les ignora : elle alla s'installer à proximité d'un homme d'une cinquantaine d'années, assez fort, qui sirotait un whisky.

Le barman lui jeta un regard inquisiteur : elle sortit de son sac un permis de conduire et le lui présenta pour qu'il vérifie lui-même. Il tiqua en lisant sa date de naissance, examina de plus près la photographie puis la regarda bien en face, comme pour s'assurer de son identité.

— « Très bien, miss, » prononça-t-il sur un ton plein d'excuse. « Que puis-je vous servir ? »

Elle commanda un « *pink lady.* »

Pendant que le barman mélangeait le cocktail, elle se pencha vers son voisin et lui avoua avec un air de confidence : « J'ai toujours les mêmes ennuis. J'ai presque vingt-trois ans et les barmen demandent toujours à voir mon permis pour contrôler mon âge. »

L'homme tourna la tête pour vérifier... Effectivement, elle paraissait extrêmement jeune — guère plus de dix-huit ans. C'était une petite brune, très jolie, très mince. Elle avait de grands yeux noirs et un teint sans défaut. Elle ne portait ni chapeau ni gants : mais sa robe bleue très simple était d'excellente coupe et le sac qu'elle tenait sur ses genoux était en véritable crocodile. Son seul bijou : un étroit bracelet de diamants, manifestement vrais, qui brillaient à son poignet.

— « Vous avez bien de la chance, » lui répondit son voisin. « Dans dix ans, vons ne serez pas fâchée qu'on vous en donne cinq de moins. »

— « Vous avez peut-être raison, mais pour l'instant c'est vexant. »

Le barman servit le cocktail et reçut en échange un billet de cinq dollars. La jeune fille laissa la monnaie traîner sur le comptoir.

— « C'est vexant à bien des points de vue, » reprit-elle dès que le barman se fut éloigné. « Les seuls hommes qui font attention à moi sont les tout jeunes gens et je ne peux pas supporter les galopins. »

L'homme, qui avait repris sa position face au bar, se tourna à nouveau vers elle. « Vous savez... Vous êtes bien capable de retenir l'attention des hommes de n'importe quel âge, » fit-il remarquer en souriant.

— « Détrompez-vous, » affirma-t-elle. « Les garçons qui tournent autour de moi sont des lycéens aux joues roses... Quant aux adultes, ils sont plutôt tentés de me donner une petite tape sur la tête en me demandant si je veux un sucre d'orge. »

Il se mit à rire. « Votre type d'homme, quel âge a-t-il ? »

Elle lui lança un long regard de côté. « Vous vous moquez de moi. »

— « Mais non ! Pas du tout ! » Il continuait à rire.

—« Ce n'est pas drôle ! » reprit-elle, un peu fâchée. « Mon père a vingt ans de plus que ma mère et ils sont parfaitement heureux. »

— « Vous auriez le béguin pour

un homme qui aurait vingt ans de plus que vous ? » risqua-t-il.

— « Oh ! non. Je n'ai le béguin pour personne. Je faisais une remarque très générale. J'en ai marre des collégiens pataudś qui ont des mains partout et qui ne savent pas s'en servir. »

— « Alors vous persistez à penser que la meilleure solution pour vous, c'est l'homme qui a deux fois votre âge... »

— « A vrai dire, pas nécessairement deux fois... A priori, je n'y verrais pas d'inconvénient : mais je ne cherche pas systématiquement un homme de quarante-six ans... Mais je ne m'intéresse pas aux hommes de moins de trente ans, c'est tout. »

— « Je vois qu'en tous cas je suis en dehors du coup... » grogna-t-il, faussement déçu. « A quarante-cinq ans... »

Elle but une gorgée d'alcool tout en le considérant par-dessus le bord de son verre. Après l'avoir reposé sur le comptoir, elle déclara tranquillement : « Vous non plus, vous ne paraissez pas votre âge. Je vous aurais tarifé de trente-huit... »

Il bomba le torse.

— « De toute façon, vous devez être marié... » ajouta-t-elle.

— « C'est-à-dire que j'ai une épouse... » avoua-t-il à regret.

Elle l'examina d'un œil ironique.

— « Vous n'avez pas l'air amoureux fou... »

— « Oh ! ça va son petit train... Après vingt années de mariage, ça ne peut plus faire d'étincelles. »

— « Pourquoi pas ? Je viens de vous le dire : mes parents sont très amoureux l'un de l'autre. Ils viennent de partir pour un second voyage de noces ! Mon père n'oublie jamais de souhaiter un anniversaire de sa femme. »

— « Moi non plus... » déclara-t-il platement. « Chaque fois, c'est comme un nouveau tour de vis. »

— « Dans les bars, on rencontre parfois des gens plus malheureux que vous. Il est vrai que c'est assez normal. S'ils étaient comblés, ils ne viendraient pas traîner dans les bars : ils resteraient chez eux... Du moins, c'est mon avis. »

— « Oh ! mon propre cas n'est pas désespéré à ce point ! Je ne passe pas mes nuits dans les bars ! Tous les jeudis soir, j'ai une réunion. En sortant, je m'arrête habituellement ici pour boire un verre. »

— « Je vous en prie, je ne vous demande pas d'explication ! » répondit-elle en lui adressant un bon sourire. « Des hommes mariés et heureux peuvent bien s'offrir une petite fantaisie de temps à autre. »

Cette dernière phrase le frappa. Il demeura un instant silencieux, sa mimique dénotant son embarras à interpréter correctement l'incidente. Il vida son verre, puis s'aperçut que celui de sa voisine était également à sec.

Il se risqua : « Puis-je vous offrir quelque chose ? »

Elle jeta un coup d'œil vers le barman qui était à l'autre bout de son comptoir. « J'ai l'impression qu'ils n'aiment pas beaucoup ces façons de faire, ici. Ils ont bien vu que nous ne sommes pas arrivés ensemble. »

— « On peut aller ailleurs... »

proposa-t-il d'une voix beaucoup plus assurée.

Elle l'examina comme pour le jauger. « Vous n'allez pas vous imaginer des choses... ? »

— « Je n'imagine rien du tout. Je n'ai pas d'idée préconçue... »

— « Alors, c'est très bien. Nous allons simplement aller boire un verre comme de vieux amis... »

— « Je vous assure que je n'ai aucune autre idée derrière la tête ! »

— « Je suis très spontanée, » expliqua-t-elle. « Peut-être trop. Ainsi m'arrive-t-il de lier conversation avec des hommes qui ont l'esprit mal tourné et qui se hâtent de conclure que c'est moi qui ai des arrières-pensées et c'est bien ennuyeux... »

— « Je n'ai jamais songé à des choses pareilles. »

— « Dans ces conditions, je veux bien accepter votre aimable invitation, » déclara-t-elle en ramassant sa monnaie à l'exception d'une pièce de 25 cents. « Ne partons pas ensemble, c'est préférable. Je vous attends dehors. »

Elle l'attendait en effet à quelques mètres de la porte lorsqu'il sortit à son tour du bar trois minutes après. Il la rejoignit et elle demanda : « Où est votre voiture ? »

— « Tout près... » répondit-il en désignant du doigt une conduite intérieure verte rangée le long du trottoir.

— « La mienne est dans le parking de l'hôtel. Vous me ramènerez ici, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr, » acquiesça-t-il en la conduisant vers le véhicule en lui tenant le coude. Il lui ouvrit la portière, fit le tour et se glissa au volant.

— « Ne croyez-vous pas que nous pourrions au moins nous présenter l'un à l'autre ? » demanda-t-elle. « Je m'appelle Betty Quincy. »

— « Arthur Mason. »

— « Quelle est votre profession, Arthur ? »

— « Appelez-moi Art, » répondit-il en démarrant. « Je suis expert financier. »

— « Humm. Ça doit être quelque chose d'important. Moi, je suis rentière. Je vis chez mes parents. »

Au carrefour, il prit à droite. « Que fait votre père ? »

— « Avocat. John Quincy. Vous avez dû entendre prononcer son nom. »

— « Oui, ça me dit quelque chose, » prononça-t-il sur un ton dubitatif. « John Quincy... »

— « Où m'emmenez-vous ? » demanda-t-elle.

— « Je connais un petit bar, près du Hilton, qui a une arrière-salle assez tranquille. »

— « Vous avez peur qu'on vous voie avec moi. »

— « Et bien... je suis marié... »

— « Je vous comprends, » dit-elle gentille. « Moi non plus, d'ailleurs : je ne tiens pas à avoir d'histoires. »

Ils trinquèrent plusieurs fois dans la petite salle de ce bar réellement bien paisible. Vers une heure du matin, elle lui demanda :

— « N'avez-vous pas d'explications à donner quand vous rentrez si tard au domicile conjugal ? »

— « Quand je vais à ces réunions, Vera ne compte pas sur

moi avant l'heure de fermeture des bars, c'est-à-dire vers deux heures du matin, » répondit-il. « Et vous ? »

— « Je vous ai dit que mes parents étaient partis... pour leur second voyage de noces ! Ils sont à San Diego et ne reviennent pas avant lundi soir. Il y a une gardienne qui couche à la maison, mais je peux compter sur sa discrétion et ne rentrer qu'aux aurores. »

Il eut l'air de garder un léger doute. « De toute façon, il faut que je sois chez moi vers les trois ou quatre heures. »

— « Eh bien, nous n'allons pas rester deux heures dans ce trou : allons prendre l'air dehors, » décida-t-elle.

— « Tout à fait d'accord, » approuva-t-il en se levant immédiatement.

Dans la voiture, il l'interrogea : « Où auriez-vous plaisir à aller ? »

— « Humm... Mulholland Drive doit être assez tranquille à cette heure de la nuit. Mais c'est peut-être trop loin... »

Il la considéra d'un œil interrogateur. « Les allées d'Amour ? »

— « A moins que vous ayez une autre idée ? » répondit-elle. « En somme, vous n'en avez que pour vingt minutes. Là-bas, nous nous arrêterons un moment pour causer, puis vous me ramènerez à ma voiture et vous aurez tout le temps pour revenir chez vous à l'heure dite. »

Il vira sur place. La jeune fille se glissa sur le siège jusqu'à venir s'appuyer contre son épaule. Ce simple contact parut le doper : dans son désir d'atteindre plus vite la destination qu'elle lui avait fixée, il pesa sur l'accélérateur et l'aiguille du compteur s'avança de quelques degrés.

Pour gagner Mulholland, il prit l'autoroute de Coldwater Canyon et tourna ensuite à gauche. A Mulholland, il ralentit considérablement afin de trouver un emplacement tranquille et isolé où stationner. Il y avait déjà sur les bas-côtés de la route un certain nombre de voitures, parquées à distances convenables les unes des autres et... occupées. Cette partie de la route était bien connue comme un lieu de rendez-vous. Par chance, il finit par découvrir, juste avant un virage, un emplacement inoccupé, un endroit rêvé puisqu'aucune voiture n'était à proximité. Au moment où il coupa le contact, un véhicule le dépassa mais disparut dans le virage.

Il éteignit les phares, fouilla sa poche intérieure à la recherche de ses cigarettes, mais il ne put les extraire car Betty lui jeta les bras autour du cou. Dégageant sa main, il enlaça le jeune corps souple et l'attira contre lui. Betty lui tendait ses lèvres : il les prit. Leur baiser se prolongea longtemps : Betty ne manifestait aucune intention d'y mettre fin. Ce fut lui qui s'écarta, mais presque aussitôt Betty le rejoignit, offrant sa poitrine à ses caresses.

Ce qui les sépara brutalement, ce fut cette fois un rayon lumineux qui les éblouit à bout portant. Arrachés l'un à l'autre par la surprise, ils aperçurent une silhouette sombre debout près de la portière avant droite, dont la vitre était baissée.

Le clair de lune n'avait rien d'éblouissant mais la luminosité était

suffisante pour leur permettre de distinguer l'individu qui était là — de taille et de carrure moyenne, vêtu de noir, il portait un bas de nylon pour dissimuler son visage et, par-dessus, un chapeau mou. Dans la main gauche, il tenait une petite torche électrique dont il promenait le faisceau du visage d'Arthur à celui de Betty. Dans la main droite, un gros automatique.

Escamotant sa torche, l'homme ouvrit toute grande la portière, ce qui alluma le plafonnier de la voiture. « Sortez ! » ordonna-t-il d'une voix assourdie par le bas de nylon. « Tous les deux de ce côté ! »

Betty s'exécuta immédiatement. Arthur Mason l'imita avec une surprenante rapidité. Lorsqu'ils furent debout près de la voiture, le bandit leur recommanda de sa voix étouffée. « Tenez-vous tranquilles et vous aurez la vie sauve. Tournez-vous vers l'arrière de la voiture. Mettez vos mains sur votre tête. »

La portière était restée ouverte et le plafonnier allumé. Le bandit attrapa sur le siège avant le sac en crocodile de Betty et le vida sur le coussin. Il ramassa le portefeuille, en retira quelques billets qu'il empocha. Il tâta le portefeuille à la recherche d'un compartiment secret, mais sans succès : il rejeta l'objet sur le siège et claqua la porte, éteignant ainsi le plafonnier.

Ses victimes se tenant sagement, les mains sur la tête, il put retirer le portefeuille de la poche revolver de Mason : il le vida de ses billets. Cette fois, il trouva le compartiment secret avec trois coupures de cinquante dollars. En ronchonnant, il expédia le portefeuille vide à l'intérieur de la voiture.

Il fouilla les autres poches de Mason à la recherche d'autres butins : là encore ce fut en vain ; il ne trouva rien d'intéressant à part un peu de petite monnaie. Il envoya un éclair de sa torche électrique sur la montre-bracelet de l'expert financier qui lui parut sans intérêt et qu'il décida d'ignorer.

Un coup d'œil sur la robe sans poches de la jeune fille parut le convaincre qu'elle ne portait sur sa gracieuse personne aucun trésor monnayable : il ne se donna même pas le mal de la fouiller. Mais un feu que lança le bracelet accrocha son attention : il arracha le bijou en brisant la fermeture.

Betty poussa un petit cri. Tournant la tête et jetant un regard au bandit par-dessus son épaule : « Je vous en supplie. Il n'est pas à moi. Je l'ai emprunté ! »

— « Tais-toi ! » répliqua-t-il. Il considéra un moment le bracelet sous le faisceau de sa torche. « J'ai du pot, ce soir. C'est du vrai. »

— « Je vous en supplie. C'est un drame si vous me le prenez ! »

— « Tais-toi ! » répéta-t-il en glissant le bracelet dans sa poche. « Maintenant, vous deux, continuez à regarder par là pendant cinq minutes. Le premier qui tourne la tête attrape une balle. Compris ? »

— « Compris, » fit Mason d'une voix blanche. Betty n'eut qu'un sanglot.

A grandes enjambées, le bandit

suivit la route en direction du virage. Ni l'une ni l'autre de ses victimes ne risqua un regard pardessus son épaule jusqu'à ce que le bruit d'une voiture démarrant de l'autre côté du virage et s'éloignant les autorise à revivre. Ils lancèrent précautionneusement un coup d'œil à droite et à gauche et laissèrent retomber leurs bras.

— « Ouf ! » fit Mason. « Nous sommes en vie ! Nous ne nous en tirons pas trop mal. »

— « Pas trop mal ? » fit Betty hors d'elle. « Pas trop mal ? C'est le bracelet de ma mère. Je l'ai pris sans sa permission. Papa lui en a fait cadeau la semaine dernière, pour son anniversaire ! Dès son retour à la maison, c'est la première chose qu'elle va vérifier. Elle n'a pas voulu l'emporter en voyage parce que leur intention était d'aller jusqu'à Tia Juana et que le Mexique est réputé comme peuplés de bandits... »

— « Je suis navré... Mais moi aussi, j'en suis pour deux cents dollars... Combien aviez-vous dans votre portefeuille ? »

— « Quinze ou vingt dollars : cela, ce n'est rien... J'ai vu la police d'assurance du bracelet : il est assuré pour quatre mille dollars... »

— « Mince alors ! »

— « Allons immédiatement au premier poste de police, » dit-elle. « Ils sont capables de pincer le type. »

— « Minute ! » dit-il lentement. « Impossible de raconter notre histoire à la police. »

Dans la pâle clarté de la nuit, le visage de Betty parut ahuri.

— « Mais pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Je ne peux pas déclarer au cours d'un procès-verbal que je stationnais sur cette route de Mulholland à cette heure de la nuit, avec vous dans ma voiture. Je suis marié ! »

— « Et moi ? Je ne peux pas déclarer à ma mère que son bracelet est parti en fumée ! Qu'estce que je vais lui raconter ? »

— « Personne ne peut savoir que vous l'aviez emporté... Forcez une fenêtre chez vous. Faites une petite mise en scène de cambriolage... »

— « Nora a bien vu ce soir que je l'avais à mon bras. Nora, c'est la gardienne. Elle a essayé de me dissuader de le porter, mais je suis passée outre, sachant qu'elle n'a pas l'habitude de me dénoncer... Mais, bien entendu, dans les circonstances présentes, elle ne pourra pas se taire : elle risquerait de se voir accuser d'avoir ellemême volé le bijou. »

Il se tut quelque temps. Il faisait tous les efforts possibles pour trouver une solution. « Vous direz que vous l'avez perdu quelque part. »

— « On voit bien que vous ne connaissez pas mon père ! Je n'ai jamais pu lui mentir. Il m'assaille de questions, il me tend des pièges, exactement comme il agit à l'audience à l'égard des témoins de l'adversaire. Il finit toujours par tout savoir... D'ailleurs, les gens de la compagnie d'assurances feront aussi leur enquête... Je ne veux pas mettre le doigt dans un engrenage : aller de mensonge en mensonge jusqu'à ce que tout s'écroule. Non ! Je vais aller

à la police et je vais faire ma déclaration. »

— « Ne vous énervez pas, » insista-t-il d'un ton calme. « Nous allons inventer un petit scénario parfaitement plausible. Vous n'êtes plus une enfant : vous n'allez pas rester là à attendre l'interrogatoire de votre père comme un bébé de cinq ans qui a cassé un vase de cristal ! »

— « Je ne suis pas une si grande fille que vous croyez. J'ai menti, en réalité j'ai dix-huit ans, je suis encore au lycée. Un de mes amis qui fait de la photo m'a fabriqué ce faux permis de conduire. Ma vraie carte d'identité est dans mon portefeuille. »

— « Si ma femme apprend que j'étais à deux heures du matin parqué sur les Allées d'Amour avec une gamine de dix-huit ans dans ma voiture, elle va m'assigner en divorce ! »

Betty ouvrit la portière et, parmi tous les objets répandus sur le siège avant, elle reprit son mouchoir. Elle referma la portière et se tamponna les yeux. « Que voulez-vous que j'y fasse ? Papa va être tout aussi furieux contre moi : mais ce sera moins grave que si je lui raconte des blagues. »

— « Ne pourriez-vous pas dire que vous étiez là avec un autre que moi ? Trouvez un garçon, un de vos amis : mettez-le dans la confidence... »

— « Je n'ai pas d'amis. Je ne connais pas de garçons, » prononça-t-elle d'une toute petite voix. « Les garçons... Les garçons du lycée m'évitent depuis que je suis une cure de rééducation psychologique... »

— « De rééducation pour quoi ? »

— « J'ai fait des bêtises avec des garçons. Je suis passée devant le Juge. La sanction n'a été suspendue qu'à condition que j'accepte de suivre cette cure de rééducation psychologique... »

— « Des bêtises avec des garçons... Bonté divine ! »

Elle recommença à pleurer.

— « J'aurais dû m'en douter, » fit-il amèrement. « Qu'est-ce que je me crois pour trouver tout naturel qu'une jolie fille se jette ainsi dans mes bras ? Ah ! Je comprends que vous traîniez dans les bars ! C'est parce que les garçons de votre âge ne se risquent plus à se frotter à vous ! »

Le torrent des larmes redoubla.

— « Ah ! oui, je comprends... »

Pour toute réponse, la fille continuait à pleurer : il finit par la prendre par les épaules et il la secoua.

— « Ça suffit maintenant ! » cria-t-il. « Il faut prendre une décision. »

Elle le considérait avec de grands yeux, les larmes coulaient encore le long de ses joues mais elle avait réussi à interrompre ses sanglots.

— « Vous m'avez dit que votre père avait acheté ce bracelet la semaine dernière ? » demanda-t-il. Elle acquiesça. « Où l'a-t-il acheté ? »

— « Je ne sais pas... Ah ! Si, je sais... Le nom est inscrit en lettres dorées sur l'écrin. Bijouterie Moxley à Los Angeles. »

— « Et vous m'avez dit aussi que vos parents ne rentraient pas avant lundi soir... »

— « C'est exact. »

— « Si donc vous pouvez remettre le bracelet dans son écrin avant lundi soir, personne ne se doutera de l'incident... »

— « Je pense que personne ne s'en apercevra, » répondit-elle d'une voix hésitante.

— « Nous sommes vendredi. Si je vous promets de vous rapporter le bracelet lundi, vous renoncez à déposer plainte à la police ? »

— « Comment pourrez-vous faire ? »

— « Il faut que vous me fassiez confiance. Si je n'aboutis pas, il vous reste toujours la possibilité d'aller voir la police et de détruire mon bonheur conjugal... Mais, croyez-moi : j'aboutirai... Si vous voulez me téléphoner, appelez-moi à mon bureau : c'est préférable... De mon côté, je m'abstiendrai de vous appeler car je suppose que c'est votre gardienne qui doit prendre habituellement les communications. Il n'est pas nécessaire qu'elle raconte à votre père que vous avez été demandée par un homme d'un certain âge. Inutile de lui fournir un prétexte à vous interroger, puisque vous lui mentez si maladroitement. »

— « Quand voulez-vous que je vous appelle ? »

— « Demain vers midi. Je vous dirai où et quand vous pourrez prendre livraison du bracelet. Je ne vous donne pas ma carte de visite de peur qu'elle traîne, que votre père la trouve et qu'il commence à poser des questions. Mais rappelez-vous que je suis dans l'annuaire du téléphone à Arthur Mason, conseiller financier. Attention de bien faire le numéro de mon bureau, et non celui de mon domicile, qui est également porté à l'annuaire. »

A neuf heures du matin Arthur Mason entrait à Los Angeles dans l'élégante bijouterie Moxley. Un jeune homme de bonne présentation, pouvant avoir vingt-cinq ans, se tenait derrière le comptoir.

— « Que désirez-vous, monsieur ? » demanda-t-il courtoisement.

Mason lui demanda : « Etes-vous le patron ? »

— « Mon père est propriétaire de la bijouterie, mais il est retiré des affaires. Je m'appelle Donald Moxley. »

Mason ignora l'invite et évita de se présenter. Il dit seulement : « En quelque sorte, vous êtes donc le gérant ? »

— « Exactement. »

— « Je sais que Mr. John Quincy vous a acheté la semaine dernière un bracelet de diamants. »

Donald Moxley continua de sourire professionnellement mais une certaine réserve apparut dans son regard. « Puis-je vous demander pourquoi vous me posez cette question, monsieur ? Nous sommes tenus au secret professionnel... à moins que vous apparteniez à la police, ou à la compagnie d'assurances qui assure le bijou. »

Mason lui adressa un sourire très aimable. « C'est tout simplement que Quincy est un de mes amis, que j'ai beaucoup admiré le bracelet et que je voudrais savoir si je peux vous commander le même. »

Le visage du jeune homme s'é-

claira. « La question peut-être examinée. »

— « Il me faudrait exactement le même... »

— « A vrai dire, deux diamants ne sont jamais identiques. Nous pouvons réaliser la même monture et rechercher des pierres qui, à un ou deux milligrammes près, en plus ou moins, correspondraient... »

— « Un milligramme représente quoi ? »

— « Il y a deux cents milligrammes dans un carat. A l'œil nu, vous ne pouvez pas distinguer deux pierres qui ont un ou deux milligrammes de différence. »

— « Vous pourriez donc me faire un bracelet pratiquement impossible à distinguer de celui de Quincy ? »

— « Sans aucun doute. »

— « Et il m'en coûterait ? »

— « Cinq mille dollars. »

Mason tiqua. « Celui de Quincy a été assuré pour quatre mille dollars. »

— « C'est normal, » expliqua Moxley, qui eut l'air un peu vexé. « Les assurances ne garantissent presque jamais les bijoux pour leur valeur intégrale. Il est d'usage que les polices ne soient établies que pour quatre-vingts pour cent de la valeur nominale. »

— « Je ne discute pas le prix, » dit Mason. « Sous quel délai pouvez-vous me réaliser ce bracelet ? »

— « Il faut que je le fasse, bien entendu. Tout d'abord il faut que je trouve les pierres convenables. Je vous demanderais au moins deux semaines. »

— « Deux semaines ? J'en ai besoin pour lundi, au plus tard. »

— « C'est à peu près impossible, » fit Moxley. « Comme vous le voyez, je suis seul ici. »

— « Pour réaliser une vente de cinq mille dollars, vous pouvez faire un effort — par exemple travailler la nuit. Si vous ne pouvez me remettre le bracelet lundi, ça ne m'intéresse pas. »

— « Eh bien... » Le jeune homme laissa traîner le mot. « Eh bien, c'est d'accord. Je vais y travailler cette nuit, la nuit de samedi et toute ma journée de dimanche. » Il saisit un carnet de bons de commande. « Veuillez me donner votre nom et votre adresse, monsieur, s'il vous plaît. »

— « Ce n'est pas nécessaire, » fit Mason. « Je paierai comptant. Je reviens vous voir dès que j'aurai pris les fonds à ma banque. Je pense que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vous règle en espèces au lieu de le faire par chèque, n'est-ce pas ? »

— « Les billets de banque valent autant que les chèques, » répliqua Donald Moxley avec un sourire entendu.

L'expression du jeune homme signifiait qu'il comprenait maintenant très bien la situation : ce client qui voulait garder l'anonymat, c'était tout simplement un monsieur qui voulait faire cadeau d'un bracelet à sa maîtresse et qui ne voulait pas courir le risque de voir un chèque de cinq mille dollars tomber sous les yeux de sa femme. Il était évident qu'il souhaitait que son nouveau client se rende compte qu'il savait se montrer à la fois compréhensif et discret — et qu'il n'avait absolument rien contre les messieurs qui entretenaient des maîtresses.

A onze heures et demie, Mason envoya sa secrétaire faire un achat en ville et lui conseilla de déjeuner avant de revenir au bureau. Betty Quincy appela exactement à midi.

— « Tout est en règle, » lui annonça-t-il. « J'aurai le bracelet lundi en fin de matinée. Pourrions-nous nous retrouver ce jour-là à Los Angeles, dans la ville basse, vers midi trente ? »

— « Comment avez-vous fait ? »

— « C'est mon affaire. Je me suis débrouillé. Où pouvons-nous nous rencontrer ? »

— « Pershing Square ? »

La bijouterie n'était qu'à quatre blocs d'immeubles du square.

— « Entendu, » répondit-il. « Attendez-moi sur un des bancs qui sont du côté de la Sixième Rue. Midi et demi précises ! »

— « D'accord, » fit-elle sur un ton rasséréné. « J'y serai. »

A une heure de l'après-midi, le lundi, la jeune fille qui se faisait appeler Betty Quincy entra dans la bijouterie Moxley. Donald Moxley était occupé avec un client : elle passa donc dans l'arrière-boutique et attendit. En attendant, elle se recoiffa en relevant ses cheveux : elle reprit ainsi son âge véritable. Elle n'était plus la fillette acide, piquante, de dix-huit ans : elle redevint la jeune femme un peu sophistiquée qu'aucun barman ne se risquerait à interpeler.

Donald Moxley pénétra dans l'arrière-boutique au moment où elle plaçait la dernière épingle. Il la saisit de dos par les épaules et lui baisa la nuque.

— « Comment se porte ma petite actrice ? » demanda-t-il. « Alors, as-tu touché ton cachet, pour cette nouvelle représentation ? »

Pendant un court instant, elle s'appuya du dos contre lui, puis elle se dégagea lentement. Elle ramassa son sac de crocodile.

— « Voilà, » dit-elle en produisant le bracelet de diamants et en le lui remettant. Tu peux le remettre dans le coffre-fort pour la prochaine fois. »

Il mit un genou en terre pour faire jouer la combinaison du coffre. Pendant ce temps, elle ouvrit le tiroir d'un petit meuble, en sortit un écrin où se trouvaient une alliance et une bague de fiançailles avec un solitaire : elle mit les deux anneaux à son doigt.

— « Maintenant, ça va mieux, » dit-elle. « Je me sens nue sans mes bagues. »

Donald mit en sûreté le bracelet dans le coffre-fort, ferma la porte puis brouilla la combinaison. Il se leva et se retourna vers sa femme : « Papa a repéré un autre client. »

— « Ah ! Quel genre ? »

— « Un gros importateur qui vient passer sa soirée au Statler tous les mardis. Financièrement, il est solide : mais papa n'a pu encore se procurer de renseignements suffisants sur sa vie conjugale. On ne peut pas prendre n'importe qui... Tout est fichu si tu tombes sur un gars qui n'attend que cette occasion pour être débarrassé de sa femme... »

Traduit par Gersaint.
Titre original : The bracelet.



Les chiens de garde de Molicotl

par Richard Curtis

LORSQUE Lou Romer leva les yeux de son verre, il aperçut une paire d'yeux familière qui l'observait de l'autre côté du bar en fer à cheval. Le regard n'avait rien d'hostile, mais Lou préféra l'ignorer. Dans son travail, être reconnu par des amis revenait à se faire pincer, tôt ou tard, par ses ennemis. Et puis Myron Tweemey n'avait rien d'un véritable ami. Il était simplement du même côté de la loi que Lou et, de ce côté-là, il n'y a pas d'amis.

Lou déposa vingt pesos sur le comptoir et se dirigea vers la porte, mais Tweemey l'imita, le suivit dans la fraîcheur nocturne de Mexico et régla son pas sur le sien. Lou tourna dans une ruelle sombre parallèle à « La Reforma », la grand-rue de la ville. Il ne voulait pas qu'on puisse le voir en compagnie de Tweemey dans aucune des rues éclairées.

Ils marchèrent en silence. Lou était plus grand et bien plus beau que son compagnon au nez crochu, aux paupières lourdes qui de temps à autre, trottinait derrière lui pour se maintenir à son allure. Des taxis en maraude tentaient d'embarquer les deux hommes vers des nuits alléchantes. Deux femmes aux cheveux noirs et aux formes opulentes les dépassèrent en minaudant, le regard aguichant, puis s'éloignèrent en riant.

— « On pourrait s'en payer dans le quartier, pas vrai, Lou ? »

Lou ignora la banalité de l'entrée en matière.

— « Comment m'as-tu trouvé ? »

— « Disons simplement que nous employons les services du même gentleman. Il m'a dit que tu étais ici. »

— « Qu'il aille au diable ! S'il est incapable de se taire... »

Lou pressa le pas, espérant que le petit personnage le laisserait tomber d'épuisement, mais Tweemey ne lâcha pas prise. « Nous n'avons rien à nous dire, Tweemey, » dit Lou sans le regarder.

— « Ce n'est pas certain. D'ailleurs, je voulais simplement te féliciter pour ce vol de bijoux au St. Regis. Les journaux ont sorti le lendemain une photo d'Edith Glayde qui ne l'avantageait pas. L'actrice avait l'air folle de rage. »

Lou crispa les mâchoires, mais ne réagit pas davantage. « Je ne sais pas de quoi tu parles. »

Les dents de Tweemey brillèrent sous un réverbère.

— « Du moment que moi je sais de quoi je parle, ton avis a peu d'importance. » Tweemey poursuivit sur un ton plus confidentiel. « Il faut voir les choses en face. La façon dont l'affaire a été menée ne laisse aucun doute sur l'identité de leur auteur. Et, bien sûr, notre ami commun m'a montré une ou deux pierres précieuses qui ne font que confirmer cette évidence. »

— « J'aurais deux mots à lui dire, à celui-là. »

— « Ne t'emballe pas. Il est régulier. Il n'a fait que son boulot. Je garderai le secret. »

— « Ouais ? Pour quel prix ? »

Tweemey s'arrêta et regarda Lou avec des yeux de chien battu. « Je ne suis pas un mouchard, Lou. »

— « Alors que veux-tu ? »

Lou dévisagea Tweemey avec une hostilité et une méfiance non déguisées. « Voilà, » répondit

Tweemey, « je suis branché sur une affaire pleine de promesses. Mais il faut être deux. Et j'aurais besoin de tes talents. Je te propose une association. Si tu es d'accord, je te mets de moitié avec moi. Si tu refuses, on repart chacun de notre côté. Mais tu vas sauter dessus, j'en suis sûr. C'est du gâteau ! »

— « Tu avais dit exactement la même chose pour la Caisse de Prêts. Ta négligence a failli nous envoyer en taule. Pas vrai ? Je t'avais dit que c'était la première et la dernière fois qu'on travaillait ensemble. Et je te le répète maintenant. »

— « Lou, combien de fois faudra-t-il que je te le dise ? Ce n'était pas de la négligence, mais une pure coïncidence. Le gardien avait oublié son... »

— « Je me fiche de ce que le gardien avait oublié. Il me faut des garanties. »

— « Tu les auras. »

Lou le considéra d'un air sceptique, mais Tweemey paraissait décidé et sûr de lui. Lou hésita, puis dit enfin : « Peut-on en parler dans un endroit tranquille ? »

Le visage de Tweemey s'illumina. Il proposa sa chambre d'hôtel, mais Lou ne voulait prendre aucun risque. Tweemey le laissa en décider et Lou guida son compagnon vers un banc dans l'un des innombrables petits parcs de Mexico. La végétation luxuriante au parfum de canelle étouffait le bruit de leurs voix. Tweemey entreprit de lui exposer son plan, en tirant sur le revers du veston de Lou pour souligner chaque détail important.

— « Tu connais Molicotl ? »

— « Une ville minière. Un piège à touristes. »

— « Plus que cela. Elle est perchée sur le sommet d'une montagne en argent massif, or, pierres précieuses et pierres fines. Elle en extrait, chaque jour, une véritable fortune en pierres brutes. Et cela depuis que la ville existe, c'est-à-dire deux cents ans. » Il tira trois fois sur la veste de Lou pour bien insister sur ce point. « Elle vient en seconde place, après Taxco, pour la production, » poursuivit-il, « et, comme à Taxco, ils ont toute une équipe d'artistes et d'artisans qui fabriquent des bijoux et les vendent aux touristes. Il y a des douzaines de magasins. La plupart vendent de la camelote, mais dans quelques-uns on trouve de la marchandise de qualité supérieure. »

— « Sûrement. Des turquoises d'un demi-carat, serties d'argent allemand. »

— « Tu parles ! Ils ont des solitaires sertis de platine. Des émeraudes, des saphirs, des rubis. Une masse de pierres gemmes brutes dans des coffres — marchandise facile à prendre parce que mal gardée. J'y suis allé, je l'ai vu de mes yeux. Ce n'est pas la qualité Tiffany, je le reconnais, mais c'est la quantité Woolworth (1), ce qui revient au même. Il y a plus à prendre que tu ne pourrais en emporter. Je te le garantis. »

— « Continue, » dit Lou, en montrant un semblant d'intérêt pour la première fois.

— « La marchandise est rangée chaque soir, dans les coffres des magasins. » L'enseigne au néon de

(1) Bazar à prix unique.

la boutique située de l'autre côté de la rue colorait en violet les dents de Tweemey. « J'ai l'impression que ces coffres datent de l'époque de Cortez. Je m'exerce à en ouvrir trois chaque matin, avant de me laver les dents. »

— « Les propriétaires habitent-ils au même endroit ? »

— « Seulement dans les magasins propres — ceux qui ne nous intéressent pas. Quant à celui que je vise, le propriétaire habite le quartier riche, au sommet des collines. »

— « Il y a des gardiens, des veilleurs de nuit ? »

Tweemey secoua la tête énergiquement.

« Des signaux d'alarme ? »

Tweemey éclata de rire. « Penses-tu, ils n'ont même pas l'électricité. Donc pas de signaux d'alarme. »

— « Des flics ? »

— « Un gros commissaire et un adjoint qui est l'idiot du village. La prison est située à l'autre bout des magasins et l'étroitesse des rues les empêcherait de nous surprendre à temps — à supposer que la police dispose d'une voiture. Or, elle n'en a pas. Le commissaire et son adjoint se relayent à la « juzgado » — c'est de là que vient le nom « hoosegow » (1), tu sais — si bien qu'il y en a toujours un des deux qui dort. Seul point ennuyeux, les chiens. Mais je m'en chargerai. »

Lou se dégagea. « Une seconde. Quels chiens ? De quoi s'agit-il ? Parle-moi de cela. » Il chercha des signes de cupidité dans les yeux aux paupières lourdes.

(1) Prison.

Si Tweemey évitait le sujet des chiens, c'est qu'il présentait un danger et Lou le verrait dans ses yeux. Mais Tweemey l'aborda sans aucune hésitation. En fait, son sourire s'élargit.

— « Bien sûr, Lou. Je voulais simplement laisser le plus drôle pour la fin. Je n'ai rien à cacher. Voilà, » dit-il, « chaque propriétaire de magasin possède un cabot qui est supposé être un chien de garde. Et voici ce que je dirai en leur faveur : ils aboient au moindre bruit. »

Lou en avait assez entendu. Il se leva brusquement.

— « Ravi de t'avoir revu, Tweemey. Mille souhaits de réussite dans ton entreprise. Je comprends que tu aies besoin d'un associé — il portera les biscuits de chien. »

Tweemey se leva d'un bond. « Attends de connaître la suite pour t'en aller. J'essayais simplement de mettre un peu de suspense dans cette anecdote. » Il se laissa tomber sur le banc et attira Lou à son côté par le revers de son veston. « Ecoute, les chiens aboient au moindre bruit, c'est vrai. Mais sais-tu quel est le moindre bruit dans cette ville ? »

Lou ne répondit pas, toisant Tweemey d'un œil froid et impatient.

« Le moindre bruit est l'aboiement d'un chien ! » dit-il, ponctuant chaque mot en tirant à lui le revers de Lou. « Tu ne vois pas où je veux en venir ? Les chiens aboient toute la nuit. Dès que le soleil est couché et qu'un chien se met à aboyer, les autres se joignent à lui et il en est ainsi jusqu'à l'aube du lendemain ma-

tin. C'est comme une réaction en chaîne. Je n'ai jamais entendu pareil vacarme de toute ma vie. Ils ont dû construire les hôtels de touristes en dehors de la ville, car personne ne peut dormir au milieu de ce tumulte, excepté les indigènes — ces Mexicains, ils font tout à l'envers. »

Lou sentit ses nerfs se détendre en comprenant le sens de ces paroles.

« Alors, Lou, à quoi sert un chien de garde qui ne se tait jamais ? C'est comme le berger qui crie « au loup » toutes les dix secondes. Si les flics s'amenaient au pas de course chaque fois qu'un chien aboie dans cette ville, leurs nuits auraient l'air de sortir d'un film de Mack Sennett — sauf qu'ils n'ont pas assez de flics pour remplir une cabine téléphonique. Donc, autant que je puisse m'en rendre compte, le seul rôle de ces chiens est d'effrayer d'éventuels rôdeurs. »

— « Ils sont peut-être méchants ? »

Le rire de Tweemey rompit le silence tranquille. « Lou, ce sont les froussards les plus malingres et les plus galeux que j'ai jamais vus. Il suffit de *penser* à un chat pour les faire décamper. »

— « Alors, à quoi servent-ils ? »

— « Ecoute. Si tu étais un voleur ordinaire, entrerais-tu dans un magasin où fonctionnerait en permanence une sirène ? Certainement pas. C'est un truc psychologique. Mais une psychologie stupide pour des gens intelligents. »

— « Si je comprends bien, » dit Lou, intervenant activement pour la première fois de la soirée, « tout ce bruit servirait nos... servirait les desseins de quiconque voudrait opérer là-bas, la nuit. »

Tweemey hocha la tête énergiquement, comme s'il voulait enfoncer les derniers clous de ce plan infaillible qu'il bâtissait.

— « Exactement. Maintenant, laisse-moi t'expliquer l'origine de tout cela. » Tweemey lui raconta que l'auteur du plan était leur ami commun, le receleur — un certain Diaz. Diaz avait proposé ce travail à Tweemey, lui payant le voyage de reconnaissance à Molicotl. Lorsque, à son retour, Tweemey lui eut dit que le travail n'offrait aucune difficulté, le receleur l'envoya chercher Lou. « Diaz ne m'aurait pas donné ton adresse si cela ne lui rapportait un certain intérêt. »

— « Quelles sont les conditions ? »

— « Il prend tous les frais à sa charge. Le voyage d'aller, la fuite, et même les billets pour l'étranger. En retour, nous lui confierons la camelote. Tu vois, cela ne nous coûtera rien et nous serons aidés tout au long de l'opération. La nuit du vol, l'un des hommes de Diaz enverra un taxi à Molicotl. Il nous déposera dans l'une des petites villes côtières du Pacifique. Une embarcation nous y attendra. Elle nous emmènera à Acapulco où nous rencontrerons Diaz, lui remettrons la camelote et filerons, en avion, où bon nous semblera. » Tweemey conclut son exposé en se frappant les cuisses. « Qu'en dis-tu, Lou ? »

Lou demeura silencieux pendant plusieurs minutes, retournant dans sa tête tous les aspects de l'affaire comme s'il s'agissait de cartes de poker au cours d'une partie

aveugle. Il détourna son regard de la face de tortue de Tweemey, toujours éclairée en violet, pour lever les yeux vers les étoiles qui scintillaient dans le ciel de Mexico.

— « Ça semble trop facile, » dit-il enfin.

— « C'est ce que j'ai dit au début. Mais, après avoir étudié l'affaire pendant une semaine, j'en ai conclu qu'il n'y avait aucun risque. La population de Molicotl croit simplement que l'isolement partiel de la ville, le vacarme des chiens et les coffres la mettent à l'abri de tout. Le seul crime qu'il lui arrive de connaître est le vol à l'étalage — commis par de respectables touristes. J'ai mené une enquête discrète à ce sujet. La seule tentative sérieuse de vol remonte aux années 20, quand des gens de Chicago ont attaqué trois magasins en plein jour. »

— « Que s'est-il passé ? »

— « Ça a marché. Ou, plutôt, ça aurait marché s'ils n'avaient pas loupé un virage sur la route d'Acapulco. Ils sont passés pardessus la falaise. On ne prendra pas la route, » ajouta vivement Tweemey.

Lou hocha la tête. « Tu peux compter sur moi, » dit-il enfin, après de longues minutes d'hésitation. « Mais je veux me rendre compte moi-même. »

— « Epatant, Lou. C'est du gâteau, je te le garantis. »

Afin de n'être pas vus ensemble, ils se rendirent séparément à Molicotl et retinrent des chambres dans deux hôtels différents. Ils se rencontrèrent avec précaution, choisissant des lieux de rendez-vous obscurs et prenant garde à ne jamais se rendre ensemble à « la Joya Encantada », le magasin qu'ils devaient cambrioler.

Lou arpenta la ville dans tous les sens et étudia les différentes possibilités d'accès au magasin. Au bout de cinq jours d'observation, il rapporta d'excellentes conclusions. L'entreprise semblait aussi facile que Tweemey l'avait prédit. Il ne s'était pas trompé sur les chiens non plus. Les braillards jappaient toute la nuit. Dès le coucher du soleil, Molicotl ressemblait à un immense chenil avant l'heure de la pâtée. Le vavarme rendrait fou n'importe qui et un cambrioleur au cœur fragile réfléchirait certainement à deux fois avant de fracturer un magasin gardé par l'un de ces animaux hurlants. Mais s'ils s'y entendaient à aboyer, les chiens ne mordaient pas. Et leur tintamarre servirait efficacement quiconque aurait l'intention d'aller y bricoler un coffre.

— « C'est d'accord, » dit Lou à Tweemey. « Demande à Diaz de nous envoyer un taxi demain soir. »

Le lendemain soir, à l'endroit où la grand-rue de Molicotl s'élargit vers l'ouest en direction de la mer, un taxi noir s'arrêta silencieusement dans une allée sablée. Lou et son compagnon, postés aux aguets quelques mètres plus loin, virent le conducteur agiter une cigarette allumée — le signal. Les deux hommes se dirigèrent à travers les chemins ardus et caillouteux vers la place « El Centro » où se dressaient les immeubles municipaux et commerciaux les plus importants de la ville. « La

Joya Encantada » était située de l'autre côté de cette place, dans la « Calle Naranja ». Ils passèrent rapidement devant le magasin. Tout paraissait normal. Ils ne virent personne et n'entendirent rien de suspect. Ils firent donc demi-tour et se dirigèrent d'un pas plus tranquille vers le magasin. Les aboiements des chiens étouffaient complètement le bruit de leurs pas. Les animaux étaient là pour décourager et effrayer. Lou dut reconnaître qu'ils faisaient bien leur travail. Le vacarme mettait les nerfs à rude épreuve. Lou devait se répéter ces paroles à mi-voix pour empêcher sa raison de sombrer dans la peur instinctive d'être déchiré par une meute de bêtes enragées aux babines retroussées.

La devanture du magasin était protégée par une haute grille d'acier, pliée en accordéon, que l'on dépliait et verrouillait chaque soir à l'heure de la fermeture. Ils auraient ouvert le cadenas sans grande difficulté, mais il y en avait encore un autre sur la porte d'entrée derrière la grille. Le temps de venir à bout du premier verrou, puis du second, les aurait obligés à demeurer trop longtemps dans la rue principale. Ils avaient donc jugé plus prudent d'entrer par la porte latérale qui donnait dans une étroite ruelle. C'était une porte en acier, munie d'une serrure de sûreté. Tweemey réussit à l'ouvrir en quelques minutes. Ils se précipitèrent à l'intérieur.

Ils furent accueillis par deux roquets brailleurs qui les reniflèrent, baissèrent la tête et la queue et s'en furent se tapir sous un établi. Lou s'était préparé à assommer les animaux, mais les chiens se montrèrent si ridiculement dociles qu'il ne leur accorda pas plus d'attention.

Lou et Tweemey se mirent aussitôt au travail, Tweemey s'attaquant au coffre de l'arrière boutique, Lou à celui du magasin, dissimulé dans une petite alcôve. Le coffre de Tweemey renfermait les pierres brutes, les fils d'or, d'argent et de platine, alors que celui de Lou contenait les bijoux montés et terminés. Lou pensait avoir ouvert son coffre rapidement, mais lorsqu'il entendit cliqueter les pierres à l'autre bout du magasin, il comprit que les doigts exercés de Tweemey l'avaient battu de quelques minutes. Sa porte s'ouvrit avec un grincement et Lou aperçut un véritable trésor — des bagues de diamants, de rubis, d'émeraudes et de saphirs, des bracelets et des colliers, des topazes et des alexandrines, et une multitude d'autres pierres fines. La fabrication était parfaite et les formes singulièrement originales.

Il se mit à remplir son sac de bijoux et, ce faisant, prit soudain conscience de la respiration sifflante de Tweemey, des craquements du plancher et des battements de son propre cœur. Cette prise de conscience soudaine le rendit vaguement mal à l'aise, mais il ne put s'en expliquer la raison car, lorsqu'il s'agissait de travail, il gardait généralement son sang-froid et ne se laissait jamais paniquer par des bruits insignifiants. Il ferma son sac et se dressa brusquement.

— « Tweemey ! » Son murmure brisa le silence.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? C'est un joli magot, non ? » Le chuchotement de Tweemey accrut étrangement son malaise.

— « Tu n'entends rien ? »

Tweemey le rejoignit au milieu du magasin. « Non. »

— « Moi non plus. Attends... » Il prit brusquement conscience d'un nouveau bruit, un bruit venant de l'extérieur, une sorte de bruissement. Des pieds chaussés de sandales foulaient le gravier. Des lumières orangées tremblotaient derrière les vitres du magasin. Lou se précipita à l'une des fenêtres et regarda prudemment dehors.

Des hommes munis de torches, de gourdins et de fusils se pressaient devant la porte latérale. Au bout de l'allée, un groupe encerclait un autre magasin. Une foule de mexicains attendaient également devant l'entrée principale de la boutique, des torches allumées et des armes de fortune à la main. Des groupes silencieux entouraient chaque immeuble à portée de sa vue. Tweemey et Lou cherchèrent désespérément une autre sortie dans le magasin, mais il n'y avait que ces deux portes. Ils étaient cernés. Lou mordit rageusement sa lèvre inférieure. Son cœur battait à se rompre.

Ils échangèrent un long regard d'impuissance. Tweemey se mit à pleurnicher. « Comment nous ont-ils découverts ? »

— « Ils ne savent pas où nous sommes, » dit Lou. « Ils savent simplement que, quelque part dans la ville, quelqu'un a forcé un magasin. Ils vont rester là jusqu'à ce que nous sortions. Si nous ne sortons pas, ils viendront nous chercher à l'aube. » Il poussa un soupir de désespoir. « Je savais bien que tu gâcherais cette affaire d'une façon ou d'une autre. »

— « Tout est si calme, Lou, » fut tout ce que le petit cambrioleur réussit à dire. « Pourquoi ce silence ? »

Lou prit soudain conscience du silence qui les entourait et, du même coup, réalisa : « Les chiens ! »

— « C'est vrai, » dit Tweemey. « Ils ont arrêté d'aboyer. »

— « Ils font leur boulot à l'envers, » murmura Lou en s'effondrant contre une boîte d'étalage.

Il comprenait tout maintenant. Partout ailleurs, les chiens sont dressés à se taire, sauf à l'approche d'un rôdeur. Alors seulement, ils se mettent à aboyer. Mais la population de Molicotl avait été plus loin. Ils voulaient décourager toute tentative de vol. Aussi dressaient-ils leurs chiens à aboyer toute la nuit. S'il était un étranger assez stupide pour ne pas saisir le message et pour tenter une effraction dans un magasin, son chien de garde cessait d'aboyer. Les chiens des boutiques voisines prenaient conscience du silence de la porte d'à côté et se taisaient, l'un après l'autre, jusqu'à ce que la ville toute entière fut plongée dans le silence. La population, habituée au vacarme des animaux, se trouvait aussitôt alertée par cette tranquillité inhabituelle.

C'était comme l'histoire du londonien qui, pendant des années avait dormi à l'ombre du carillon de Big Ben ; mais la nuit où la cloche se cassa et ne put sonner,

il se réveilla en sursaut en criant : « Qu'est-ce que c'est ? »

N'ayant pas réussi à les décourager par leur vacarme, les chiens les avaient pris au piège par leur silence.

Lou et Tweemey se regardèrent, puis se décidèrent. Les chiens remuèrent amicalement la queue en voyant les deux hommes franchir la porte. Le cercle des torches se resserra.

Traduit par Christine Lauffray.
Titre original : The watchdogs of Molicotl.





Fat Jow

par Robert
Alan Blair

Au moment où les clochettes de la porte d'entrée résonnèrent vigoureusement, Fat Jow s'arrêta de balayer d'un air ennuyé. Son ennui tourna au dégoût mêlé de peur, quand il reconnut Lucky Leo Lindner.

— « Où est le patron ? » demanda Lindner, homme d'affaires et jamais poli. La nature de ses différentes entreprises ne requérait aucune civilité.

D'un mouvement impatient de la tête le vieil employé montra l'escalier qui menait, au fond de la boutique, à l'étage supérieur, puis il reprit son balayage. Il se servait rarement de son anglais impeccable parce que la dureté de celui-ci offensait son oreille orientale habituée aux langues chantantes.

Il déplaça son balayage plus près de l'escalier de façon à faciliter son écoute. Durant ses quarante-deux ans passés chez Moon Kai, peu de chose lui avait échappé.

Bientôt, la voix de Lindner s'éleva, furieuse. « Il m'a fallu sept ans à dresser tous vos types et ce n'est pas maintenant un petit trafiquant comme vous qui va dérégler l'organisation. »

La réponse de Moon Kai fut monosyllabique et inintelligible.

— « Pourquoi ne pas marcher droit, papa ? Pas seulement pour moi. Vous savez qu'ils fermeront votre boutique si vous allez trouver les flics. »

— « Je ferai ce que je dois, Mr. Lindner, » répondit Moon Kai de sa petite voix, « et je ne vous demanderai pas votre avis. »

— « Bon ! Vous savez où je me tiens. Réfléchissez, c'est tout. Je ne vous en parlerai plus. »

Lindner redescendit lourdement l'escalier et sortit, suivi du tintement fracassant des clochettes de la porte.

Moon Kai apparut à son tour dans l'escalier. Il boutonnait son manteau. « Je dois sortir un moment, » dit-il à son employé. Il était calme, mais ses yeux brillaient de colère.

— « Vous allez à la police ? » demanda Fat Jow. Il ne voulait pas que son maître se fît du tort, ni que la *loterie* pût souffrir à cause de lui. Mais la position de Fat Jow ne lui donnait pas le droit d'exprimer son opinion.

Moon Kai s'arrêta à la porte. « Si un seul marchand a le courage d'aller trouver la police, » dit-il lentement, « le temps des épreuves sera fini. » Il soupira. « N'est-ce pas mieux de laisser fermer que de se soumettre sans rien dire à Lindner ? »

— « Je ne sais pas, » murmura Fat Jow d'un air compatissant.

— « La fermeture ne sera pas définitive, » reprit Moon Kai. « Les policiers sont comme les oiseaux dans une rizière. Ils attaquent d'abord avec entrain, mais ils en ont bientôt leur content et s'en vont. »

— « Vous allez à la police tout seul ? »

Moon Kai eut un léger sourire. « N'aie pas peur... je n'agirai pas seul. Je vais de ce pas en discuter avec Lee Keung de la fabrique et Gim Wong du magasin de couture. Eux aussi en ont assez de la *protection* de Lindner. »

Fat Jow vit avec crainte partir son maître. Il prévoyait un changement imminent dans l'existence bien ordonnée à laquelle il tenait tant. Depuis ces quarante-deux

ans qu'il travaillait pour Moon Kai, il habitait seul une pièce en sous-sol tout près de la boutique, faisait ses maigres emplettes aux marchés du voisinage, bavardait tranquillement avec ses amis. Une existence bien réglée, vraiment, qui ne nécessitait ni initiative ni invention quelconque.

Parce que la tranquille boutique d'herboristerie se prêtait mieux aux conversations sérieuses que la fabrique de vermicelle chinois ou la boutique de couture, Moon Kai ramena chez lui les deux marchands. Tout en prenant le thé au premier étage, ils conférèrent longuement et gravement. Mais lorsque Moon Kai descendit un instant pour renvoyer Fat Jow, ils n'étaient pas plus d'accord qu'avant.

Le cœur un peu plus léger, Fat Jow rentra chez lui. Moon Kai avait promis de ne rien faire tout seul.

Le lendemain matin, Fat Jow descendit de bonne heure la rue pour aller ouvrir la boutique. Sous l'enseigne délavée par les intempéries qui portait « Herboristerie », il s'arrêta, brusquement raidi par la peur. La porte dont le loquet n'était pas mis s'ouvrit, quand il la toucha, sur l'intérieur obscur. Jamais Moon Kai n'oubliait de fermer cette porte en partant le soir.

Fat Jow regarda à droite et à gauche dans la rue, mais à cette heure matinale il était seul. En se dressant sur la pointe des pieds il essaya de voir par-dessus le rideau de mousseline écrue de la vitre de la boutique, mais elle remplissait trop bien son rôle qui était d'empêcher les passants de voir à l'intérieur.

Comme il aimait son maître, Fat Jow surmonta sa frayeur et entra. La boutique lui parut normale avec ses étagères poussiéreuses remplies de pots, de boîtes de métal et de carton, de tas de petites branches et de racines tordues. Puis il s'aperçut que la lumière, en haut, brûlait toujours. Il ressemblait bien peu à Moon Kai de payer une nuit d'électricité pour rien !

L'appréhension ralentissant ses pas, Fat Jow monta le sombre escalier. Quand ses yeux arrivèrent au niveau du plancher du premier étage, il vit Moon Kai étendu face contre terre entre le bureau à cylindre et le fauteuil tournant. Une vilaine tache, avec au centre un trou noir, marquait le satin gris dans le dos de sa veste.

Fat Jow était terrifié. Après quarante-deux ans d'une existence dirigée par son maître, cela devenait brusquement à lui de prendre une décision.

Maintenant, il fallait appeler la police. Le téléphone se trouvait sur le bureau, mais il redoutait de s'approcher du cadavre pour l'atteindre. En trébuchant il redescendit au rez-de-chaussée où il y avait un poste mural, et s'arrêta devant celui-ci. La police n'allait que hâter l'effondrement de son monde chancelant. Il se contraignit à réfléchir. A moins que lui, Fat Jow, appelât quelqu'un, Moon Kai pouvait rester étendu là indéfiniment. Pas d'épouse venant chercher son mari, Moon Kai était veuf. Le propriétaire ne viendrait pas non plus pour le loyer, avant la fin du mois.

Ah... ! Moon Kai avait un fils, au collège de la ville. Vingt-quatre

ans seulement. Mais *il* devenait le seul à pouvoir relever Fat Jow de ses responsabilités.

Le numéro de téléphone était inscrit au crayon sur le mur à côté de l'appareil. Fat Jow téléphona. Un jeune homme encore endormi lui assura que le fils de Moon Kai serait prévenu.

Fat Jow se laissa alors tomber mollement dans un fauteuil canné tout près de là. De temps en temps il jetait un coup d'œil apeuré vers l'escalier.

Et puis, la fureur le prit, grossissant peu à peu. Il ferma à demi les yeux et tint ses mains jointes sur ses genoux. Peut-être la sérénité était-elle sa meilleure alliée.

Le fils unique de Moon Kai, à qui celui-ci avait donné avec espoir le nom de Premier Fils, arriva en taxi. C'était un Chinois fortement américanisé. Il parut, l'air hagard et inquiet. Il saisit l'employé par les épaules. « Que se passe-t-il, mon vieux ? Mon père... on n'a pas voulu me dire. Il est malade ? »

Fat Jow désigna le premier étage. « Mieux vaudrait que vous montiez seul, » dit-il doucement.

Premier Fils s'élança et en deux bonds monta l'escalier.

Il y eut alors un cri, un seul cri d'horreur... puis le silence.

Quand il revint ses yeux étaient rouges d'avoir pleuré, mais son chagrin se mêlait de colère. « Qui a fait ça ? » demanda-t-il sombrement.

Fat Jow le regarda avec attention. Avait-il vraiment pensé que ce jeune homme l'aiderait ? Il répondit : « Leo Lindner. »

Un doute modéra la colère de Premier Fils. « Tu es sûr ? » murmura-t-il.

— « Lindner ou quelqu'un qu'il aura payé pour ça. Il n'était pas content parce que votre père voulait se plaindre à la police. Il avait proféré des menaces, mais Moon Kai n'en tenait pas compte. »

— « Il était difficile de détourner mon père de son devoir, » dit Premier Fils avec fierté et tristesse. Il sortit pour regarder dans la rue. « Où se trouve la police ? Pourquoi ne vient-elle pas ? »

Fat Jow baissa la tête en prévision de l'algarade qui allait venir. « Je ne l'ai pas appelée. »

Courroucé, Premier Fils se tourna vers lui. « Où as-tu la tête, Jow ? Mon père avait raison. Il faut toujours que les autres pensent pour toi. » Il tendit la main vers le téléphone.

— « Attendez ! » dit brusquement Fat Jow en lui saisissant le poignet. En temps ordinaire, il ne se serait pas permis un tel geste. « Ecoutez un homme qui aimait votre père autant que vous, » continua-t-il, « et qui souhaite de le voir vengé. »

Premier Fils se calma. « Pourquoi n'as-tu pas téléphoné à la police ? »

— « Il me faut votre permission pour dire aux policiers ce que je pense, » répondit Fat Jow.

Premier Fils leva les mains et les yeux vers le plafond pour prendre celui-ci à témoin de sa patience. « Que peux-tu leur dire sinon la vérité ? »

Fat Jow secoua la tête. « Ce n'est pas si simple que ça. Si Lindner a fait le coup, vous pouvez être sûr qu'il justifiera tous ses

faits et gestes de la dernière nuit. Nous n'avons aucune preuve. »

— « Mais les commerçants... ne viendront-ils pas volontiers témoigner ? »

— « Non. Ils ont peur, et ce n'est pas ce qui vient de se passer qui va les rassurer. Cela nous montre que Lindner en termine rapidement avec ceux qui lui tiennent tête. A leurs yeux, c'est un démon auquel on ne peut pas s'opposer. A la vérité, son argent et ses avocats détournent de façon magique la justice de lui. Ils l'entourent d'une atmosphère de crainte. »

L'effroi grandit dans les yeux de Premier Fils. « Alors je dois aller moi-même trouver Lindner, » dit-il avec résignation. Son vernis américain était mince. La philosophie millénaire de sa race réapparaissait déjà sous la surface.

Fat Jow se leva et posa une main affectueuse sur l'épaule du jeune homme. « Lindner est beaucoup plus fort que vous, mon fils. Ne courez pas à votre perte pour un instant de vengeance personnelle. »

— « Mais que vais-je faire ? » s'écria Premier Fils.

— « Laissez-moi appeler la police et la recevoir quand elle arrivera. Pourquoi aller chercher Lindner sur son propre terrain quand nous pouvons l'amener sur le nôtre ? »

Premier Fils considérait Fat Jow avec un respect nouveau. « Téléphone, » dit-il.

Fat Jow prépara alors pour la police un motif très simple d'assassinat. Il vida le tiroir-caisse, laissant celui-ci ouvert.

Puis il passa la robe de Moon Kai et quand les policiers arrivèrent ils les conduisit au premier étage où il leur dit avec une peine non feinte. « Fat Jow était mon homme de confiance. »

Ils ne vérifièrent pas son identité. Pour eux, tous les Chinois, surtout les vieux, se ressemblaient. Ils interrogèrent les boutiquiers d'alentour, mais l'esprit oriental, soumis à des siècles d'oppression, se rebellait devant tout fonctionnarisme. Inconsciemment, ils soutinrent tous la mise en scène de Fat Jow avec la même réponse : *Vu personne.*

Cette mise en scène fut bientôt et facilement découverte. Pas avant cependant que parût le journal avec un bref article en première page sous le titre « *Un employé tué pendant un cambriolage dans le Quartier Chinois.* »

Tard ce soir-là, Fat Jow, assis au bureau à cylindre, terminait les écritures commencées la veille par Moon Kai. Sa confiance en lui, toute nouvelle, diminuait au fur et à mesure que l'heure avançait, et il avait mal à la tête d'avoir réfléchi de façon inhabituelle. Il regardait souvent dans le petit miroir qu'il avait placé sur le bureau de façon à voir l'escalier derrière lui. La boutique étant sombre, la seule lumière étant celle de l'ampoule nue qui pendait au-dessus de lui ; il n'apercevait que le trou sombre où commençait l'escalier. Il se sentait trop facilement reconnaissable avec la robe de Moon Kai.

En dessous de lui c'était le silence... un interminable silence. Comment avait-on pu venir frapper Moon Kai sans être entendu ? Pourtant quelqu'un l'avait fait,

autrement on n'eût pas trouvé Moon Kai près de son bureau. Sûrement les clochettes de la porte étaient restées muettes. Cette façon d'agir furtive faisait penser à quelqu'un d'autre que Lindner.

Soudain, Fat Jow sursauta au bruit de la porte violemment ouverte. Ce n'était pas cette fois une entrée à pas de loup, mais au contraire arrogante et sûre. Des pas lourds retentirent dans l'escalier. Fat Jow se contraignit à ne pas lever les yeux des papiers devant lui mais en glissant tout de même vers le miroir.

De l'ombre sortit la vague silhouette d'un homme. Fat Jow retint sa respiration. Leo Lindner venait finir le travail qu'il estimait mal fait par son tueur à gages.

— « Eh, papa ! » dit-il d'une voix forte. « Je voudrais vous parler. Je suis vraiment désolé pour ce qui s'est passé. Ce n'était pas ça du tout que je voulais. Mais cela doit être un avertissement... » Il s'arrêta, puis ajouta l'air soupçonneux : « Mais vous n'êtes pas Moon Kai ! »

Fat Jow se retourna. « Vous savez, bien sûr, ce qui est arrivé à Moon Kai, Mr. Lindner ? »

A ce moment-là, les lumières de la boutique s'allumèrent et Lindner se retournant d'un bond, aperçut les boutiquiers bloquant l'escalier. Il gravit ce qu'il restait de marches pour atteindre l'étage, mais là fut aussitôt entouré par d'autres sortant de leur cachette. Au brusque mouvement de la main de Lindner plongeant vers le revers de son manteau, Premier Fils bondit sur lui et lui fit perdre l'équilibre, tandis que les autres venaient le tenir pour que le jeune homme pût lui retirer son arme.

— « Je m'en servirai si c'est nécessaire, » dit Premier Fils en le braquant sur Lindner. Convaincu de sa sincérité par la rage froide qui se lisait sur son visage et dans ses yeux, Lindner cessa de se débattre et lança des regards furibonds. Pas besoin d'avoir peur... pas encore.

Fat Jow se leva du fauteuil tournant. « Asseyez-vous, Mr. Lindner... »

Lindner n'avait pas le choix. Trop de gens le surveillaient.

— « Pourquoi n'était-ce pas à ma place Moon Kai qui vous attendait ici ? Pourquoi devez-vous être content que Moon Kai soit mort ? » demanda Fat Jow.

Lindner lui fit face d'un air de défi obstiné. « Je ne parlerai pas sans avoir vu mon avocat, » gronda-t-il.

— « Le temps des paroles est passé, » répondit Fat Jow. « Votre avocat n'est pas là. Il n'y a ici que l'accusé et ses accusateurs. »

La fureur de Lindner n'était plus très assurée. « Voyons... Qu'est-ce que cette plaisanterie ? Faites entrer vos flics et finissons-en avec cette comédie stupide. »

— « Ça n'en est pas une, » rectifia Fat Jow. « Un homme est mort, un autre doit payer. Malheureusement, vous savez très bien vous jouer de la justice occidentale... aussi ne compterons-nous pas sur elle. Une loi d'autrefois exige œil pour œil, dent pour dent. Vous devez savoir que nos coutumes nous offrent plusieurs moyens effectifs de châtiment. »

Il fit signe aux autres. « Attachez-le. »

Lindner sursauta à la vue des cordes. « Attendez ! » protesta-t-il ne voulant pas croire, et il chercha à se lever. Mais il fut repoussé et ficelé solidement dans le fauteuil. Quand ils lui nouèrent un bandeau sur les yeux, il s'exclama : « Oh ! cessez ce jeu. Vous savez très bien que ce n'est que du bluff. Mais on ne me fait pas peur facilement. »

— « Nous allons voir si c'est, comme vous dites, du bluff, » dit Fat Jow. « Vous êtes assis à l'endroit même où Moon Kai est mort. »

Lindner mouilla ses lèvres sèches. « Que voulez-vous ? » s'écria-t-il. « De l'argent ? Je vous en donnerai. Je peux même m'engager par écrit. »

— « Trop tard, » dit Fat Jow. « Rien ne rendra la vie à Moon Kai. » Son ton devint tranchant. « Moon Kai qui n'a fait de mal à personne... qui ne sera pas vengé par la loi de l'Occident. »

— « Vous parlez trop, » dit Premier Fils. « Commençons. »

— « Je veux bien, » répondit Fat Jow, avec une politesse grave. « Qui a le couteau ? »

Lindner tira sur les cordes qui l'enserraient. « Vous ne pouvez *faire* ça ! » gémit-il. « Nous sommes au vingtième siècle. Aux Etats-Unis... Je... c'est contre la loi de ce pays ! »

— « La mort de Moon Kai aussi, » répliqua Fat Jow. « Premier Fils, à vous l'honneur du premier sang. Commencez par le visage. Vous ne risquez pas d'atteindre d'organe vital. »

La voix de Lindner ressembla à un croassement. « La vieille torture païenne du sang ! Vous ne vous en tirerez pas impunément ! »

— « Doucement, » fit Fat Jow à Premier Fils. « Nous ne voulons pas faire couler tout de suite trop de sang. »

Premier Fils s'avança et fit glisser la pointe de son couteau en travers de la joue gauche de Lindner. Il y eut une longue suite de cris aigus et Lindner inclina la tête en avant en sanglotant.

Cependant aucune marque n'était apparue sur sa joue en dehors d'une zébrure humide. Premier Fils apprenait bien davantage que la mécanique au collège. Une certaine initiation à l'occasion s'avérait utile. Dans sa main l'arme n'était rien d'autre qu'un morceau de glace.

— « Encore une fois, » dit Fat Jow.

— « Non, non, non ! » hurla Lindner. « Ça a été un accident, je le jure ! Je voulais simplement faire un peu peur à Moon Kai. Comment savoir que ce sale petit bandit pouvait avoir l'arme aussi facile ? »

Fat Jow fit un pas en arrière de façon à scruter les visages tendus des marchands. « Regardez, mes amis, » dit-il. « Voici Mr. Lindner qui vous intimidait si fort. Si vous continuez à ne rien dire et à tolérer la *protection* de cette chiffe, croyez-vous pouvoir continuer à vivre en paix avec vous-même ? »

D'un air embarrassé et fâché, Gim Wong répondit : « Je témoignerai... seul, s'il le faut. »

Reprenant conscience, Lindner murmura faiblement : « Je vous aurai... jusqu'au dernier. »

Premier Fils enfonça un mouchoir dans la bouche ouverte et les menaces ne furent plus que des bredouillements.

Des froncements de sourcils et des discussions mêlées de gestes suivirent parmi les marchands.

— « Y en a-t-il un parmi vous, » demanda Fat Jow, « qui ne veuille *pas* témoigner ? »

Ils se turent. Fat Jow les regarda l'un après l'autre. Mais aucune réponse ne vint.

— « Je vais maintenant téléphoner à la police, » dit-il.

Chacun des boutiquiers parut au tribunal, vêtu de ses plus beaux vêtements, et raconta ce qu'il savait sur Leo Lindner. Les avocats de celui-ci ne furent pas assez habiles pour faire rejeter l'assassinat comme chef d'accusation, et bien qu'ils sauvèrent leur client de la chambre à gaz, ils durent écouter la lecture d'une condamnation qui compromettait une grande partie de l'avenir de Lucky Leo.

L'attention des autorités ayant été attirée par le procès les activités de la *loterie* se trouvèrent suspendues. Mais l'application rigide d'une loi contre une tradition profondément enracinée au cœur d'un peuple ne peut pas se continuer indéfiniment.

L'enseigne « Herboristerie » abîmée par les intempéries se balance toujours au-dessus de la porte de la boutique, mais le marchand à l'air serein qui préside à présent au bureau à cylindre s'appelle Fat Jow. Premier Fils qui n'aspire nullement à prendre la suite de son père, a élevé l'employé au rang de propriétaire pour lui témoigner sa reconnaissance. Et durant les après-midi tranquilles Fat Jow bavarde en prenant le thé, avec les autres marchands qui voient en lui un ami précieux, lui rendent visite souvent et recherchent ses conseils.

De nouveau l'existence de Fat Jow est bien réglée, mais sur un plan différent. Et parfois il se laisse aller à regretter un peu le temps où il n'avait jamais à prendre de décision.

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Fat Jow.



Euthanasie

par Nedra Tyre

John Johnson savait qu'il lui fallait tuer sa femme. Il le devait. C'était la seule chose décente qu'il pût faire. Il lui devait ce minimum de considération.

Le divorce était hors de question. Il n'avait aucun motif. Mary était douce, jolie, d'agréable compagnie et elle n'avait jamais regardé un autre homme. Pas une seule fois, dans toute leur vie conjugale, elle ne l'avait agacé. Elle était une merveilleuse cuisinière et une excellente joueuse de bridge. Dans toute la ville, aucune maîtresse de maison n'était plus populaire.

Il semblait regrettable d'avoir à la tuer. Mais il n'allait certainement pas lui infliger la honte de lui dire qu'il la quittait, alors qu'ils avaient célébré leur vingtième anniversaire de mariage deux mois plus tôt, et s'étaient mutuellement félicité d'être le couple le plus heureux du monde. Avec du champagne rosé et devant une douzaine d'amis admiratifs, ils s'étaient juré un amour éternel. Ils avaient exprimé l'espoir que le destin leur serait clément et leur permettrait de mourir ensemble. Après cela, John ne pouvait pas tout simplement rejeter Mary. Lui jouer ce mauvais tour serait agir en goujat.

Sans lui, Mary ne pourrait vivre. Bien sûr, il lui resterait le magasin, qui avait prospéré depuis qu'elle l'avait ouvert, mais elle n'était pas une vraie femme d'affaires. L'ouverture du magasin avait été une sorte de jeu lorsque la maison Greer, mitoyenne de la leur, avait été mise en vente. Aucun arrangement ni aucune transformation n'avaient été effectués, on avait seulement démoli un pan de mur pour que les deux maisons puissent avoir une porte de communication. Le magasin d'antiquités était seulement une occupation, pour lui faire passer le temps, disait Mary, pendant que son cher mari travaillait. L'entreprise ne représentait rien pour elle, bien qu'elle eût un certain sens des affaires. John venait rarement à la boutique. Maintenant qu'il y pensait, c'était un vrai fouillis. Cela le mettait un peu mal à l'aise ; tout y semblait tellement entassé et précaire !

L'intérêt de Mary, c'était lui ; ce n'était pas le magasin. Elle avait besoin de quelque chose de plus que la boutique pour donner un sens à son existence.

S'il divorçait, elle n'aurait personne pour l'emmener aux concerts et au théâtre. Plus de dîners en ville, sa distraction favorite ; aucun de leurs amis ne l'inviterait à venir sans lui. Seule et divorcée, elle serait rejetée dans la catégorie misérable des vieilles filles et des veuves qu'on doit inviter au déjeuner au lieu du dîner.

Il ne pouvait pas condamner Mary à une telle existence, bien qu'il eût la certitude que, s'il le lui demandait, elle lui accorderait le divorce. Elle était si conciliante et accommodante.

Non, il ne l'humilierait pas en la quittant. Elle méritait mieux.

Si seulement il n'avait pas rencontré Lettice pendant ce voyage d'affaires à Lexington. Mais comment regretter un tel miracle ? Depuis six semaines qu'il connaissait Lettice il s'était éveillé à la vie. La vie avec Mary n'était que cendres en comparaison. Depuis sa rencontre avec Lettice, il se sentait comme un aveugle auquel la vue aurait été donnée, ou un sourd qui entendrait pour la première fois. Et la merveille était que Lettice l'aimait et était impatiente de l'épouser, et libre de le faire.

Et elle attendait.

Et elle insistait.

Il devait se concentrer sur le moyen d'écarter Mary de son chemin. On pouvait sûrement, sans trop d'ennuis, arranger un petit accident. Le magasin devait être un endroit idéal, au milieu de tout ce bric à brac amoncelé. Parmi tous ces lourds bustes de marbre, ces chandeliers et ces chenêts, quelque chose d'en dessus ou d'en dessous pourrait être utilisé pour expédier la chère Mary vers sa récompense céleste.

⁂

— « Chéri, il faut que tu parles à ta femme, » insista Lettice lorsqu'ils se retrouvèrent à leur hôtel favori de Lexington. « Tu dois prendre des arrangements pour un divorce. Tu le dois. Tu dois lui dire ce qu'il en est de nous. »

La voix de Lettice était si basse et musicale que John se sentait hypnotisé.

Mais comment pouvait-il révéler à Mary l'existence de Lettice ?

Juste au moment où il allait proposer à Lettice de passer au bar, il vit Chet Fleming entrer dans l'hôtel et traverser le hall vers la réception. Qu'est-ce que Chet Fleming faisait donc à Lexington ? Mais chacun était libre d'être où bon lui semblait. C'était le risque humiliant auquel les amants clandestins devaient faire face. Ils pouvaient être découverts n'importe où, n'importe quand. Ils n'étaient nulle part en sécurité. Mais Chet Fleming était la dernière personne qu'il souhaitait rencontrer et celle qui ébruiterait le plus qu'il avait vu John en compagnie d'une autre femme. Ce bavard le raconterait à sa femme et à ses amis, à son médecin, à son épicier, à son banquier, à son notaire. La rumeur en parviendrait à Mary. Son cœur en serait brisé. Elle méritait mieux que ça.

John se cacha derrière Lettice. Chet s'attardait à la réception. John ne pouvait pas courir ce risque plus longtemps, un seul coup d'œil et Chet le verrait avec Lettice. John marmonna une excuse incohérente et se glissa jusqu'au kiosque à journaux où il se cacha derrière un magazine, jusqu'à ce que Chet se fût inscrit et eût pris un ascenseur pour monter.

En tout cas, ils l'avaient échappé belle mais de justesse.

John ne pouvait pas risquer de rabaisser leur liaison. Il devait faire quelque chose pour la rendre immédiatement définitive mais en même temps il ne voulait pas blesser Mary.

Des milliers de personnes aux Etats-Unis s'étaient levées ce matin-là, qui seraient mortes avant le soir. Pourquoi sa chère Mary ne pourrait-elle pas être l'une d'elles ? Ne pourrait-elle pas mourir sans avoir à être assassinée ?

Lorsque John rejoignit Lettice et essaya d'expliquer sa panique, elle était calme, mais préoccupée et péremptoire.

— « Chéri, cet incident prouve seulement ce que je t'ai dit tant de fois. J'ai dit que tu devais tout de suite prévenir ta femme. Nous ne pouvons pas continuer comme ça. Tu le comprends certainement. »

— « Oui, chérie. Tu as tout à fait raison. Je ferai quelque chose dès que je pourrai. »

— « Chéri, tu dois faire quelque chose immédiatement. »

Chose étrange, Mary Johnson était dans le même embarras que John Johnson. Elle n'avait aucunement eu l'intention de devenir amoureuse. En fait, elle pensait être amoureuse de son mari. Comme elle était naïve avant que Kenneth n'entrât dans son magasin, ce matin-là, pour demander si elle avait un buste de Mozart ! Bien sûr, elle avait un buste de Mozart ; elle avait plusieurs bustes de Mozart, sans parler de Bach, Beethoven, Victor Hugo, Balzac, Shakespeare, George Washington et Goethe, de différentes grandeurs.

Il s'était présenté. Les clients ne se présentaient généralement pas et elle lui donna son nom en retour ; et soudain se rendit compte qu'il était le plus célèbre décorateur d'appartements de la ville.

— « Franchement, » dit-il, « je ne voudrais pas qu'on me trouve mort avec ce buste de Mozart dans les bras et il ne fera qu'enlaidir la pièce, mais ma cliente insiste pour l'avoir. Cela vous ennuierait-il que je regarde ce que vous avez d'autre ? »

Elle lui fit visiter toute la boutique. Elle essaya plus tard de se rapeler l'instant précis où ils étaient devenus amoureux. Il était resté là tout ce premier matin, vers midi, il avait paru spécialement attiré par une petite pièce, dans l'arrière-boutique, toute en désordre et remplie de commodes. Il avait saisi une poignée de tiroir qui lui était restée dans les mains, puis il l'avait saisie, elle.

— « Que faites-vous ? » dit-elle. « Mon Dieu, si un client entrait ! »

— « Laissez-le courir, » dit-il.

Elle ne pouvait croire que c'était arrivé, mais c'était arrivé. Après cela, au lieu de se sentir seule lorsque John quittait de temps en temps la ville pour un voyage d'affaires, elle attendait impatiemment le moment où il lui donnerait son léger bécot antiseptique et lui dirait qu'il ne rentrerait pas de la nuit.

La petite pièce pleine de commodes devint le discret lieu de rendez-vous de Mary et de Kenneth. Ils y ajoutèrent une chaise-longue.

Un jour, une voix leur parvint. Ils avaient été trop absorbés pour

remarquer que quelqu'un s'était approché.

— « Mrs. Johnson, où êtes-vous ? Pouvez-vous me servir, s'il vous plaît ? »

Mary sortit du noir pour accueillir la cliente. Elle tenta d'arranger le désordre de sa coiffure. Elle savait qu'elle était toute barbouillée de rouge à lèvres.

La cliente était Mrs. Bryan, la commère la plus accomplie de la ville. Mrs. Bryan répandrait le bruit que Mary Johnson se conduisait de façon scandaleuse dans son magasin. Maintenant, John apprendrait sûrement la vérité.

Heureusement, Mrs. Bryan était préoccupée. Elle était en proie à un accès de passion pour le style hollando-pennsylvanien et voulait voir les barattes à beurre et les coffres de mariage.

C'était une chance, ainsi que le dit plus tard Mary à Kenneth. Celui-ci refusa de se sentir rassuré.

— « Je t'aime profondément, » dit-il. « Et honorablement. J'ai des raisons de savoir que tu m'aimes aussi. Je suis rudement fatigué de tourner autour du pot. Je ne l'accepterai plus davantage. Entends-tu ? Nous devons nous marier. Dis à ton mari que tu veux divorcer. »

Kenneth continua à parler de divorce, comme si un divorce n'était rien du tout — pas plus difficile à arranger qu'un rendez-vous chez le dentiste. Comment pouvait-elle divorcer d'un homme qui avait été aimant, bon et fidèle pendant vingt ans ? Comment pouvait-elle le priver de son bonheur ?

Si seulement John pouvait mourir. Pourquoi ne pourrait-il pas avoir une crise cardiaque ? Tous les jours des milliers d'hommes meurent d'une crise cardiaque. Pourquoi son cher John ne pourrait-il pas simplement mourir subitement ? Cela simplifierait tout.

Même la sonnerie du téléphone avait une note de colère lorsque Mary répondit. Kenneth, à l'autre bout du fil, était furieux.

— « Bon Dieu, Mary, cet après-midi a été ridicule. C'était insultant. Je ne me cacherai plus. Je ne me dissimulerai plus derrière des portes pendant que tu fouilles tout autour en montrant des barattes à beurre à des clientes. Nous devons nous marier immédiatement. »

— « Oui, chéri. Sois patient. »

— « Je n'ai été que trop patient. Je n'attendrai pas plus longtemps. »

Elle savait ce qu'il entendait par là. Si elle perdait Kenneth, la vie serait finie pour elle. Elle n'avait jamais ressenti cela à propos de John.

Cher John. Comment pourrait-elle le rejeter ? Il était en pleine force de l'âge ; il pouvait encore vivre des dizaines d'années. Toute son existence était centrée sur elle. Il vivait pour lui donner du bonheur. Ils n'avaient que des amis mariés. Si elle le quittait, John serait condamné à une vie de solitude.

Une seule conclusion était possible. Elle devait penser à une manière douce, rapide, efficace et propre de se débarrasser de John.

Et vite.

♣

John n'avait jamais vu Mary plus jolie que ce soir-là lorsqu'il rentra de son voyage. Pendant un quantième de seconde, il ne désira rien d'autre que vivre avec elle. Puis, il pensa à Lettice et cette pensée le convainquit que rien de ce qui les réunirait ne pouvait être criminel. Il devait accomplir ce qu'il devait faire. Il devait tuer Mary d'une manière aussi élégante que possible, et le soir même. Entre temps, il jouirait du merveilleux dîner qu'elle lui avait préparé. La simple politesse l'exigeait et d'ailleurs il était affamé.

Oui, il aurait à accomplir le meurtre dès qu'il aurait fini de manger. Faire des plans pour la mort d'une femme tout en mangeant son soufflé au fromage semblait un peu sans cœur, mais il n'avait certainement pas l'intention d'être cruel.

Il ne savait pas exactement comment il allait assassiner Mary. Peut-être que, s'il arrivait à l'entraîner dans la boutique, il pourrait arranger quelque chose là-bas, dans ce coin où se trouvaient toutes les statues.

Mary lui sourit et lui tendit une tasse de café.

— « J'ai pensé qu'après un si long voyage tu aurais besoin d'une bonne tasse de café, chéri. »

— « En effet, chérie, j'en ai besoin. Merci. »

Juste au moment où il commençait à boire, il regarda Mary de l'autre côté de la table. Elle avait une expression bizarre. John en fut interloqué. Ils avaient été si proches pendant toutes ces années qu'elle devait lire ses pensées. Elle devait savoir ce qu'il projetait. Puis elle sourit, du sourire radieux qu'elle lui avait toujours adressé depuis leur lune de miel. Tout allait bien.

— « Chéri, » dit-elle, « excuse-moi une minute. Je viens de me rappeler que je dois regarder quelque chose au magasin. Je reviens tout de suite. »

Elle sortit rapidement de la salle à manger, traversa le hall et entra dans le magasin.

Mais, contrairement à ce qu'elle avait promis, elle ne revint pas aussitôt. Si elle ne se hâtait pas, le café de John serait froid. Il but une ou deux gorgées et décida d'aller voir ce qui retenait Mary.

Elle ne l'entendit pas entrer. Il la trouva au milieu de la pièce où les chandeliers étincelaient. Elle lui tournait le dos, assise sur une sofa Empire près des statues sur leur socle. Elle était entourée par les statues.

Grand Dieu, c'était bien ce qu'il avait supposé. Elle avait lu dans ses pensées. Ses épaules se soulevaient. Elle sanglotait. Elle savait que leur vie commune se terminait. Puis il décida qu'elle pouvait tout aussi bien être en train de rire. Si elle riait toute seule ses épaules se soulèveraient de la même façon. Qu'elle fût en train de rire ou de sangloter, ce n'était pas le moment d'émettre des hypothèses sur son humeur. L'occasion était trop belle pour la laisser passer. La tête penchée ainsi, elle se trouvait exactement dans la trajectoire du buste de Victor Hugo ou de Benjamin Franklin ou de tout autre qui se trouvait au-dessus d'elle. John n'avait qu'à pousser légèrement

pour que la statue heurte son crâne. Cela ne demandait qu'un tout petit geste.

Il poussa.

C'était si simple.

Pauvre chère petite. Pauvre Mary.

Mais tout était pour le mieux et il ne se blâmerait pas de ce qu'il avait accompli. Il était pourtant stupéfait que cela eût été si simple et n'ait demandé qu'un instant. Il aurait essayé depuis des semaines s'il avait su que cela pouvait être fait avec aussi peu de difficulté.

John était tout à fait maître de lui. Il jeta un dernier coup d'œil affectueux sur Mary et revint à la salle à manger. Il allait boire son café et téléphonerait ensuite au médecin. Pas de doute que le docteur proposerait d'avertir la police puisqu'il s'agissait d'une mort accidentelle. John n'aurait pas besoin de mentir, sauf sur un très léger détail. Il devrait dire que, sans doute, un mouvement de Mary avait fait tomber le buste.

Son café était encore chaud. Il le but sans se presser. Il pensait à Lettice. Il aurait voulu se payer le luxe de lui téléphoner que leur vie commune était maintenant assurée et, qu'après un discret intervalle, ils pourraient se marier. Mais il décida qu'il ferait mieux de ne pas prendre de risque. Il attendrait pour appeler Lettice.

Il se sentait joyeux mais calme. Il ne se rappelait pas avoir jamais été aussi détendu. Cela provenait sans doute du soulagement d'avoir accompli ce qui devait être fait. Il avait même sommeil. Il se sentait plus ensommeillé qu'il ne l'avait jamais été. Il fallait qu'il s'étende sur le divan du salon. C'était même plus urgent que de téléphoner au médecin. Mais il ne put pas attendre d'être sur le divan. Il posa la tête sur la table. Ses bras tombèrent, ballants.

☘

Aucun des amis de Mary et de John n'eut le moindre doute sur la manière dont s'était déroulée la tragédie. En vérité, le magasin avait toujours été un traquenard et, ce soir-là, Mary avait trébuché ou fait un faux pas et avait fait tomber la statue sur sa tête. John l'avait trouvée et la douleur l'avait submergé. Il avait compris qu'il ne pourrait vivre sans Mary et le désespoir de cette perte l'avait poussé à faire dissoudre dans son café suffisamment de comprimés de somnifère pour se tuer.

Ils se rappelaient tous qu'au cours de la célébration de leur dernier anniversaire de mariage, Mary et John avaient dit qu'ils espéraient mourir ensemble. Ils étaient vraiment le coupe le plus uni qu'on eût jamais connu. On devenait sentimental rien qu'en pensant à Mary et à John, et les voir ensemble était contagieux. Dans un monde d'insécurité, rien n'était aussi réconfortant que leur amour, profond et inébranlable. C'était doux et touchant qu'ils soient morts le même soir, exactement comme ils le désiraient tous deux.

Traduit par Jenny Orléans.
Titre original : Killed by kindness.

Imposture

par Théodore Pratt



HUBERT POTTER n'avait jamais volé d'argent de sa vie. Il n'avait jamais rien volé, du moins rien de sérieux. Et, maintenant, il projetait de dérober une somme considérable. Plus de cent mille dollars. Très exactement 100.376,15 dollars.

Le fait qu'il les volerait à la banque où il travaillait ajoutait du piquant à l'entreprise. Et ce ne serait pas un vol ordinaire. La banque ne s'en apercevrait même pas. L'opération se déroulerait le plus ouvertement du monde et paraîtrait tout à fait légitime. En réalité, la banque serait enchantée de se débarrasser de cet argent.

Hubert avait vingt-neuf ans. Il avait de grands yeux sombres profondément enfoncés dans un visage petit de forme triangulaire. Ses cheveux noirs étaient brossés en hauteur pour le faire paraître plus grand que ses un mètre cinquante-cinq. Il avait les épaules larges, mais le reste de sa personne n'avait rien de viril. Il avait les mains et les pieds petits et il était parfaitement conscient de la médiocrité de son aspect physique.

Hubert était né et avait passé son enfance à Paulus, l'une des villes jumelles situées au bord d'une large rivière. L'autre cité s'appelait Grand Paulus. La capitale, était la plus ancienne et la première établie. Vieille cité conservatrice, elle représentait, avec ses belles demeures et ses gratte-ciel un centre culturel et financier. Grand Paulus était la ville neuve des usines et des manufactures, un lieu bruyant fier de ses bouges mal famés du bord de l'eau. Les deux cités rivales se méprisaient l'une l'autre pour des raisons différentes. La population de Paulus s'élevait à environ un million, celle de Grand Paulus à un million et demi.

Hubert n'avait pas de famille. Il vivait à Paulus, dans un hôtel bon marché situé non loin de la rivière. Il n'avait pas d'amis et il était misogyne. Parce que la fille qu'il aimait l'avait rejeté, il haïssait les femmes et demeurait persuadé que la civilisation moderne les mettait sur un piédestal qu'elles ne méritaient pas. Même à la banque, la *Merchants State Bank* de Paulus, où il travaillait comme aide caissier, Hubert n'entretenait des relations avec personne. Et ceci déplaisait particulièrement à Frank Finchley, le comptable.

Finchley, un homme d'une cinquantaine d'années, maigre, austère et méfiant, considérait que son premier devoir était de prévoir, avant qu'elles n'arrivent, d'éventuelles catastrophes, qu'il s'agisse d'erreurs honnêtes ou de menus larcins. Il semblait prendre plaisir à émerger de son bureau du premier étage pour aller insulter Hubert, installé au rez-de-chaussée dans la partie ouverte au public. « Vous êtes un grincheux, Potter. »

— « C'est vous qui le dites, » répondait Hubert.

— « Je puis lire en vous à travers les vérifications de vos comptes, » disait Finchley.

— « J'ignorais que vous calculiez aussi bien les caractères que les chiffres. »

— « Ne tergiversons pas, Potter. Je contrôle votre âme autant que votre travail. Devenez un peu humain. Faites connaissance... »

— « J'ai mes propres amis. »

— « Des piliers de tripots. »

Hubert toisait le comptable. « Vous êtes bien informé. »

— « Mon travail consiste à tout savoir. Et je sais que vous n'obtiendrez jamais d'avancement à moins que vous ne vous installiez, vous mariiez et cessiez d'être antisocial. Nous ne voulons que des hommes sérieux, pères de famille, aux postes élevés. »

— « Vous avez la tête farcie de billets de banque. »

— « Vous ne pourrez jamais en dire autant de vos poches. » Mais Finchley ne pouvait se plaindre du travail de Hubert qui était très compétent.

L'une de ses tâches consistait à s'occuper des comptes abandonnés à la *Merchants State Bank*. Des millions de dollars s'accumulaient ainsi, à travers le pays, dans tous les comptes en banque oubliés par leur propriétaire. On les surnommait comptes Rip Van Winkle, comptes dormeurs ou endormis. Chaque année, la banque en publiait la liste dans les journaux avec le nom de leur propriétaire.

En ce qui concerne la gestion de ces sommes au cas où les propriétaires demeuraient introuvables, la loi variait suivant les états. La banque faisait fructifier ces sommes pendant un certain temps, puis les gardait en souffrance. Dans l'Etat où se trouvait la *Merchants Bank*, elles revenaient à l'Etat au bout de dix-huit ans. La banque désirait s'en débarrasser car elles entraînaient de sérieux problèmes de comptabilité.

Hubert se plaisait à jouer au détective, recherchant les propriétaires, découvrant des héritiers. Il y consacrait beaucoup de temps et même ses loisirs. Ces recherches devinrent bientôt un véritable passe-temps. Un compte en banque l'intriguait plus particulièrement.

Il s'agissait d'un « dormeur » de plus de cent mille dollars. Il appartenait à un homme qui avait assassiné sa femme dix-sept ans auparavant. George Campbell avait soixante et onze ans lorsqu'il épousa une fille de vingt ans. En dépit de son âge, il eut un enfant d'elle, une fille nommée Lily. Lorsque Lily eut trois ans, Campbell s'aperçut que sa femme lui était infidèle. Il la tua, ainsi que son amant, d'une balle de revolver et s'enfuit avec Lily.

On n'avait plus jamais entendu parler de lui depuis dix-sept ans. Ni de son enfant Lily. Leur disparition demeurait un mystère. On avançait plusieurs théories. Pour certains, il avait gagné l'Amérique du Sud avec elle sous un faux nom. Pour d'autres, ils étaient tous deux morts. D'autres encore supposaient qu'ils étaient partis vivre sous un nom d'emprunt en Californie. Tout au moins Lily. Si tant est qu'il fût encore en vie, Campbell aurait maintenant plus de quatre-vingt-dix ans.

Dans un an la loi locale entrerait en vigueur et les cent mille dollars reviendraient à l'Etat. Bien qu'il eût fréquemment réussi à découvrir les propriétaires ou les héritiers d'autres comptes « dormeurs », Hubert échoua pour ce compte-ci. Il étudia à nouveau l'affaire Campbell, sans omettre la photo de la femme assassinée, celle de l'enfant, Lily, du père et même de l'amant. Puis il

se mit en tête de chercher une jeune fille qu'il pourrait faire passer pour Lily. Il pensa aux quelques filles qu'il connaissait, mais aucune d'elles ne saurait faire l'affaire, il en était certain. Entre autres choses, la prétendue Lily Campbell devait être orpheline pour corroborer l'histoire qu'il avait mise au point. Son père l'aurait abandonnée et d'autres l'auraient élevée.

Hubert pensa se rendre dans une agence d'adoption et demander l'autorisation de consulter ses dossiers. Mais la trace qu'elle laisserait rendait la démarche trop dangereuse. Puis il se souvint avoir entendu parler d'une boulangerie dans Grand Paulus dont le propriétaire, un orphelin, avait pour principe de n'employer que des serveuses orphelines.

Il s'y rendit. La boulangerie, très animée, était située non loin de la rivière. Quatre filles servaient la clientèle. L'unique blonde du quatuor retint aussitôt son attention, car Lily Campbell était blonde, elle aussi. La fille était jolie et paraissait une vingtaine d'années, ce qui correspondait à l'âge supposé de Lily Campbell.

Hubert attendit, à l'extérieur de la boulangerie, que la jeune fille n'ait plus de clients à servir pour entrer. Il baissa son chapeau sur ses yeux pour que les employées ne puissent le reconnaître par la suite. Ce détail aurait son importance. Il demanda une miche de pain à la jeune fille et la paya directement, au lieu de s'adresser à la caisse, afin qu'elle se rappelle son visage.

Une fois dehors, Hubert demeura quelques instants devant l'étal de la boulangerie. La fille ferait peut-être l'affaire. Elle semblait timide et simple, susceptible peut-être de se soumettre à sa volonté.

Le lendemain, après son travail, Hubert prit sa voiture et gagna rapidement la boulangerie de l'autre côté de la rivière, craignant de ne plus y retrouver la fille. Mais elle était toujours là. Après l'avoir complimentée sur la qualité du pain, il lui demanda de bien vouloir lui mettre de côté une miche chaque jour, usant de ce prétexte pour lui donner son nom.

Le troisième jour, Hubert apprit qu'elle s'appelait Doris Lance. Le quatrième, il vint tard, à l'heure de la fermeture, et profita de la situation pour lui demander : « Excusez-moi, Miss Lance, mais puisque vous partez, puis-je... eh bien, je me demandais si vous m'autoriseriez à vous reconduire ? »

Elle hésita, puis devant la courtoisie de ses manières, répondit d'une voix chaude : « Eh bien, c'est entendu. »

Il apprit avec une émotion grandissante que ses parents adoptifs, les Lance, étaient morts. La situation était encore meilleure qu'il ne l'avait imaginée. Seul point ennuyeux, la mère adoptive de Doris avait une sœur. Doris ignorait où elle se trouvait mais pensait que cette sœur ne savait sur sa véritable identité que ce que ses parents adoptifs lui avaient dit, c'est-à-dire rien. Il en était toujours ainsi pour les adoptions.

Hubert réalisa qu'il lui fallait aller vite maintenant et progresser dans ses bonnes grâces. Doris

semblait l'apprécier. Lorsqu'il l'emmenait au restaurant ou au cinéma, il se montrait extrêmement respectueux et attentionné envers elle, ne se permettant ni libertés, ni familiarités. Il lui demanda d'un ton léger de ne parler de lui à aucune de ses amies, qu'il lui expliquerait plus tard.

Hubert ne se rendit plus à la boulangerie et n'entra jamais dans sa pension de famille, lui donnant rendez-vous à l'extérieur et la déposant devant chez elle. Lorsqu'il la prit dans ses bras et l'embrassa pour la première fois, il prit garde à ne pas aller plus loin. Puis, un jour : « Doris, tu sais à quel point je t'aime. Je t'aime depuis le premier jour que je t'ai vue. Voudrais-tu m'épouser ? »

— « Oh ! Hubert, bien sûr, » répondit Doris d'une voix heureuse et sincère. « C'est mon désir le plus cher. »

Ils restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, puis : « C'est dommage que nous ne puissions nous marier avant que j'obtienne de l'avancement à la banque, » dit Hubert.

— « Cela ne fait rien, chéri, » lui assura Doris.

Lorsqu'il lui eut dit que Finchley s'opposait à cet avancement et risquait de s'y opposer jusqu'à la fin de sa vie, Hubert introduisit le sujet de l'argent Campbell. Doris reconnut qu'il était dommage de voir cet argent revenir à l'Etat dans moins de quelques mois. « Ce serait bien agréable de pouvoir en disposer, » suggéra Hubert d'une voix douce.

— « Mais comment serait-ce possible ? » demanda Doris, prudente.

Il l'embrassa et répondit d'un ton léger : « Avec mon aide, tu pourrais te procurer certains documents prouvant que tu es Lily Campbell. »

Choquée, Doris s'écria, « Oh ! Hubert ! Je ne pourrais jamais faire une telle chose ! »

— « Mais ce ne serait pas vraiment malhonnête, » renchérit-il. « Cela ne ferait aucun tort à la banque. »

— « Non, c'est impossible. »

Hubert bouda et lorsqu'elle l'embrassa, ne répondit pas à ses baisers.

Elle le dévisagea. « Hubert, est-ce la raison pour laquelle tu ne voulais pas que je parle de toi à aucune de mes amies ? »

— « Et si ça l'était ? » dit-il. « C'est pour notre bien, notre avenir, si tant est qu'on puisse encore en parler. »

— « Je n'en suis pas certaine. »

Hubert s'emporta. « S'il en est ainsi, nous ferions mieux de rompre nos fiançailles ! »

— « Hubert... »

Refusant de poursuivre la discussion, il la quitta. Hubert ne vit pas Doris pendant plusieurs jours. Puis elle lui téléphona à la banque : « Oh ! Hubert, je ferai tout ce que tu me diras du moment que tu ne me gronderas pas et continueras à m'aimer. »

Pour plus de sûreté, Hubert commença par s'assurer que la sœur de la mère adoptive de Doris ne risquait pas de venir gâcher son plan au dernier moment. Il ne put retrouver sa trace. D'après les renseignements qu'il avait obtenus, elle avait quitté les villes jumelles depuis plusieurs années sans laisser d'adresse.

Hubert poursuivit alors le reste de son plan. Il contacta un faussaire du quartier louche de Grand Paulus qui pouvait fabriquer n'importe quel faux papier. Il lui fournit « *l'acte de naissance* » de Lily Campbell. Le faussaire transforma un vieux carnet de banque délavé que lui procura Hubert en un carnet de compte usagé qui aurait pu appartenir à Campbell. Il obtint de la même façon les autres papiers de famille nécessaires.

Hubert fit répéter inlassablement son rôle à Doris. Elle venait seulement de retrouver ces papiers dans les affaires qui l'accompagnaient lorsqu'elle avait été remise à ses parents adoptifs. Il lui enseigna dans le moindre détail chaque geste, chaque attitude qu'il lui faudrait adopter lorsqu'elle se présenterait à la banque sous le nom de Lily Campbell.

La répétition dura plusieurs semaines. Hubert se montrait intraitable envers Doris, la faisant parfois éclater en larmes. Elle craignait de faire une erreur. Il doutait de son amour.

Elle le rassurait précipitamment. « Je ne le pensais pas ! Je t'aime, Hubert ! Je ferai tout ce que tu me diras. »

Et, en cela, il la méprisait encore plus profondément.

Hubert était sur le point de mettre son plan en action lorsqu'un événement imprévisible se produisit. Un soir qu'il reconduisait Doris à sa pension, après lui avoir fait répéter son rôle de Lily Campbell, garés près de la rivière, un homme s'approcha de la voiture.

Grand, laid, costaud, il parlait d'une petite voix flûtée qui contrastait avec son physique de brute. Légèrement effrayé et rapidement sur la défensive, Hubert lui demanda ce qu'il voulait. L'homme ne répondit pas et se tourna vers Doris. « Je suis venu ce soir au moment où tu sortais avec lui. J'ai attendu que tu reviennes. »

— « Zutty, » répondit Doris d'une voix amicale qui trahissait sa sympathie, « cela fait longtemps que je ne t'ai pas vu. »

— « Je sais, » dit-il. Il baissa la tête. « Je m'étais promis de ne plus venir te voir. Je ne veux pas te faire honte en sortant avec toi. »

— « Tu ne me feras jamais honte, Zutty, » lui dit doucement Doris.

Zutty approcha son visage de brute de celui de Hubert. « J'espère qu'elle pourra en dire autant de vous, monsieur, » dit-il. « J'ai noté le numéro de votre voiture quand vous avez démarré. Je l'ai inscrit sur un bout de papier. »

Hubert s'aperçut que Doris s'apprêtait à le présenter à cet homme. Sa première réaction fut de l'en empêcher. Puis il se dit que cela risquait de paraître étrange et si, comme il l'affirmait, l'homme avait noté son numéro minéralogique, il lui serait de toute façon aisé d'apprendre son identité. Doris le présenta et Zutty lui demanda à brûle-pourpoint : « Pourquoi la sortez-vous ? »

— « Zutty, » lui dit Doris, « nous sommes fiancés. Nous allons nous marier. Dès que... enfin, bientôt. »

— « C'est vrai, » renchérit Hubert.

Zutty l'examina à la faible lueur des réverbères. « C'est bon, »

dit-il. « Mais attention à vous. Ne lui faites pas de mal. » Il disparut.

— « Qui est-ce ? » demanda Hubert d'une voix rauque.

— « Zutty Bud était un ami de mon père adoptif. Il... »

— « Zutty Bud n'est pas un vrai nom, » déclara Hubert.

— « Mais si. Il est un peu faible d'esprit, mais parfaitement inoffensif. Il s'est mis en tête de veiller sur moi, mais il a honte de lui-même et ne veut pas qu'on sache que je le connais. »

— « Je croyais que tu n'avais pas gardé de relations avec les membres de ta famille. »

— « C'est vrai. Zutty n'est pas un parent. »

— « Où habite-t-il ? Que fait-il ? » demanda calmement Hubert.

— « Ce n'est guère plus qu'un clochard, » répondit Doris. « Il vit dans les bas quartiers de Grand Paulus, au bord de la rivière. Il fait des petits travaux dans les bars et les restaurants. Il vole parfois. Il a déjà fait de la prison. »

Hubert réfléchit longuement à tout ceci la semaine suivante. Il s'en était fallu de peu qu'il n'eût déjà envoyé Doris à la banque sous le nom de Lily Campbell. La liste annuelle de tous les comptes « dormeurs » et de leurs propriétaires était parue dans les journaux. Elle était supposée avoir vu le nom de son père — c'est-à-dire du père de Lily Campbell — sur la liste et réalisé qu'elle était l'héritière de son compte, ce qu'elle ignorait auparavant.

Mais Hubert hésitait maintenant. Il n'aimait pas Zutty Bud. Il fit une enquête dans les bas quartiers de Grand Paulus et apprit que l'homme était un alcoolique frisant la maladie mentale et un voleur de petite envergure. Hubert lui offrit à boire, lui donna un peu d'argent et gagna sa confiance dans la mesure du possible. Zutty voulut savoir quel était le travail de Hubert. « Je suis banquier, » lui dit-il.

— « Alors vous la rendrez riche ? »

— « C'est exact, Zutty. »

— « Mais ne lui faites pas de mal, hein ? »

— « Je ne lui ferai que du bien, Zutty. C'est vous qui risquez de lui faire du tort. »

— « Moi ? »

— « Si l'on apprenait que vous êtes un de ses amis et que les flics découvrent les petites bêtises que vous avez commises. »

— « Alors ne parlez pas de moi. »

— « C'est entendu, » promit Hubert, « si vous ne vous mêlez pas de nos affaires. »

— « Ne lui faites pas de mal simplement. »

Hubert n'était pas rassuré pour autant. Mais il se disait que si le pauvre idiot ne voulait pas avoir la police sur le dos et désirait véritablement le bonheur de Doris, il ne viendrait pas lui demander d'explications sur la soudaine richesse de Doris. Hubert décida de courir ce risque. Il ne restait plus beaucoup de temps avant que l'argent Campbell ne soit transmis légalement à l'Etat.

Hubert donna ses dernières instructions à Doris, revit les détails avec elle pour la centième fois, la trouva parfaitement au point et lui dit de se rendre à la banque

son prochain jour de congé, à onze heures du matin précises. Elle ne devait pas le faire appeler en personne, mais demander à l'employé à qui elle devait s'adresser au sujet d'un vieux compte dont la banque recherchait le propriétaire. On l'adresserait alors à Hubert.

Doris craignait d'être nerveuse, mais Hubert l'assura qu'il ne la quitterait pas une seule minute et qu'il n'y avait rien à craindre si elle suivait ses instructions à la lettre.

Hubert avait calculé à la seconde l'heure de son apparition, sachant que Finchley descendait voir ce qui se passait à l'étage réservé au public chaque matin, à onze heures quinze précises. Il voulait que Finchley assiste à l'entrée de la prétendue Lily Campbell. Il se prépara une attitude destinée à écarter les soupçons de l'esprit du comptable. Il espérait même le faire participer à la supercherie.

Hubert garda les yeux fixés sur la porte de la banque le lendemain matin. Son cœur se mit à battre plus fort lorsque Doris fit son entrée et s'adressa à l'employé, près de la porte. Il ne regarda pas dans sa direction lorsqu'elle franchit la petite barrière grillagée et s'avança vers lui. Leurs regards se croisèrent. L'espace d'un instant, Hubert craignit qu'elle ne se trahisse en le reconnaissant ou ne commette une gaffe qui risquait d'être entendue des bureaux voisins.

Doris ne fit pas de gaffe. On eût dit qu'ils se voyaient pour la première fois de leur vie. D'un geste qu'elle avait maintes fois répété devant lui, elle sortit la coupure de journal portant la liste publiée par la banque. Elle lui montra du doigt le nom de George Campbell et la somme inscrite devant ce nom, 100.376,15 dollars.

Poursuivant leur scène, répétée ensemble jusqu'à la perfection, Hubert prit sa meilleure voix d'employé de banque pour demander : « Que savez-vous de ce compte ? »

Doris lui donna la réplique avec la seconde ligne de son rôle. « Je suis Lily Campbell. »

Hubert prit l'expression de surprise moqueuse qu'il avait longuement préparée et demanda : « Ah ! vraiment ? »

Là, Doris ne put s'empêcher d'émettre un petit rire nerveux. Hubert la foudroya du regard.

Elle reprit son sang-froid, effrayée à la fois par lui et la gravité de la situation. Elle sortit de son sac le faux acte de naissance, le faux livret de banque et les autres documents qu'il lui avait fournis.

Hubert fit semblant de les examiner comme s'il ne les avait jamais vus auparavant. A diverses reprises, il leva les yeux sur elle et posa une question. Elle lui donna la réplique. Tout en l'écoutant, Hubert guettait Finchley. Lorsque le comptable parut, il se leva et s'avança vers lui. « Pourriez-vous venir une minute, Mr. Finchley ? » demanda-t-il.

— « Quelque chose que vous ne comprenez pas tout seul, Potter ? » murmura Finchley.

Hubert ne releva pas l'insulte.

— « Voici Miss Doris Lance, » dit-il, présentant Doris à Finchley. « Tout au moins est-ce le nom

sous lequel elle aurait été élevée. Elle soutient qu'elle est Lily Campbell. »

Comme Hubert l'avait prévu, Finchley la dévisagea, les yeux exorbités. « Je vois... » bredouilla-t-il. « A-t-elle... ? » Il se tourna vers Doris. « Avez-vous des preuves de ceci ? »

Doris hocha la tête et Hubert tendit ses papiers à Finchley.

Le comptable les feuilleta quelques instants, levant les yeux alternativement sur Doris et Hubert. « Vous feriez mieux de me suivre, » dit-il enfin. Il se retourna et s'éloigna.

Doris jeta un regard effrayé à Hubert qui ne la regarda pas. « Venez, Miss, » dit-il simplement.

Hubert ne craignait pas que Finchley eût trouvé quelque chose d'étrange à ces papiers. Il le connaissait et savait ce qu'il allait faire comme il les conduisait au bureau du président de la banque.

Lorsque Mr. Dangerfield fut en mesure de les recevoir, ils entrèrent à la queue-leu-leu dans le vaste bureau lambrissé. Dangerfield souleva son estomac de mandarin de derrière son bureau et Finchley lui présenta Doris. C'était exactement ce que voulait Hubert. Finchley présentait Doris.

Doris se conduisit parfaitement. Hubert lui avait répété jour après jour que les choses se passeraient probablement ainsi et de ne pas se l a i s s e r impressionner par Finchley, Dangerfield ou son bureau.

Le petit groupe s'assit et Doris raconta son histoire. Finchley et Dangerfield l'interrogèrent attentivement. Doris eut réponse à tout. Elle se montra précise, mais non volubile. Hubert ne dit presque rien. Lorsqu'on lui demanda si elle se souvenait de ses parents, Doris répondit qu'elle était trop jeune pour se les rappeler. Elle n'avait que trois ans. Dangerfield fit remarquer que Campbell avait disparu depuis assez longtemps maintenant pour être supposé légalement mort.

Les deux hommes se montrèrent très polis envers Doris. Si la réclamation de la jeune fille se révélait justifiée, elle pourrait leur confier la direction de ses affaires, les faire fructifier peut-être... Le président se leva enfin : « Miss Lance ou, si ce que vous dites est vrai, Miss Campbell, auriez-vous l'amabilité de suivre ma secrétaire dans le bureau de Mr. Potter et d'attendre un moment ? »

Doris sortit après les avoir remerciés, sans accorder un regard à Hubert. « Qu'en pensez-vous ? » demanda le président de la banque à Finchley.

Finchley se tourna vers Hubert et répondit : « J'aimerais connaître l'avis de Potter. »

Hubert fit semblant de réfléchir consciencieusement au problème. En fait, il savait exactement ce qu'il allait dire. Il se l'était suffisamment répété. Il avait même étudié son expression devant le miroir de sa chambre. Il savait que Finchley l'observait attentivement lorsqu'il dit : « Je pense qu'elle ne nous offre pas assez de preuves. » Il désigna les documents posés sur le bureau de Dangerfield. « Comment se les est-elle procurés ? Ils peuvent être faux. »

— « Il faudra faire une enquête, » dit Dangerfield.

Finchley prit l'acte de naissance et le carnet de banque. « Vous pensez que ces papiers sont faux ? » demanda-t-il à Hubert.

— « Je ne pense rien, » répondit Hubert, « sauf qu'ils pourraient l'être. Et, à supposer qu'ils ne soient pas faux, nous ne savons pas où cette jeune fille les a trouvés, ni où elle se trouvait lorsque nous avons fait paraître notre dernière annonce. »

— « Elle a dit qu'elle n'avait jamais remarqué les annonces auparavant, » lui rappela Dangerfield, « ou, si elle les avait vues, qu'elle n'y avait jamais cherché son nom. Elle vient seulement de retrouver son véritable acte de naissance et le carnet de banque. »

Hubert émit un grognement sceptique. Il n'était pas d'accord. « Presque tout le monde lit ces annonces et cherche son nom dans les listes, » fit-il remarquer. « Où se trouvait-elle quand j'ai essayé de retrouver la trace de Campbell ? »

— « Vous avez peut-être mal cherché, » dit Finchley.

Hubert comprit alors qu'il avait amené Finchley là où il le voulait. Maintenant que Hubert avait émis des doutes sur l'honnêteté de la réclamation, Finchley serait enclin à la soutenir dans le seul but de le discréditer.

Son plan prenait bonne tournure. Il continuerait à douter de la réclamation jusqu'à présentation des preuves supplémentaires qu'il avait lui-même préparées.

— « Elle doit posséder d'autres papiers prouvant qu'elle est bien la véritable Lily Campbell, » dit Hubert.

— « Obtenez-les s'ils existent, » dit Dangerflied. « Et tenez-moi au courant de votre enquête, » ajouta-t-il avant de congédier Finchley et Hubert. Celui-ci ramassa les documents.

Une fois sortis du bureau du président, Finchley lui jeta un regard inquisiteur. « Nous ne pouvons nous permettre aucune erreur dans cette affaire. Vous savez ce qui se passe lorsque nous remettons de l'argent à une mauvaise personne. Si nous n'arrivons pas à le récupérer, c'est à notre perte. Contrairement à vous, cette jeune fille m'a fait bonne impression. Mais sondez-la, prenez-la à part, assurez-vous d'elle. Passez-y autant de temps que vous le voudrez, mais obtenez des preuves. »

Cela donnait à Hubert toute liberté de fréquenter ouvertement Doris et de lui faire mener à bien le reste de son plan. Il quitta la banque avec elle et, une fois dehors, ne put contenir ses nerfs, eux-mêmes sérieusement mis à l'épreuve. « Tu n'aurais pas dû ricaner comme cela ! » s'écria-t-il.

Elle balbutia. « Je n'ai pas pu m'empêcher... »

Elle s'était tellement bien sortie du reste qu'il ne put lui en vouloir longtemps. « C'est bon. Mais fais attention. Joue ton rôle jusqu'au bout. »

Hubert reconduisit Doris à sa pension où il entra pour la première fois. Il alla voir sa logeuse et lui expliqua son rôle auprès de la jeune fille. Il lui demanda de les accompagner dans la chambre de Doris pour être témoin de ce que Doris allait lui dire et lui montrer.

La logeuse, tout émue d'apprendre que Doris était Lily Campbell, la regarda montrer à Hubert sa vieille malle de famille et les effets de ses parents adoptifs. L'autre jour seulement, Doris avait « découvert » son acte de naissance et les autres documents dissimulés derrière une image encadrée. Hubert feuilleta plusieurs papiers, déposés là par elle après qu'il les lui eut donnés, qui renforceraient le bien-fondé de sa réclamation.

— « Maintenant, » dit Hubert, « j'aimerais que vous m'emmeniez dans la boulangerie où vous travaillez. »

Là, comme s'il s'agissait de sa première visite, on lui présenta le reste du personnel. A son grand soulagement, personne ne sembla le reconnaître. Ils étaient tous surexcités d'apprendre que Doris était Lily bien qu'elle projetât de continuer à travailler dans la boulangerie, du moins pour quelque temps. Ni Doris, ni Hubert ne mentionnèrent, bien sûr, leurs fiançailles.

Hubert fit plusieurs démarches dans Paulus, notamment au ministère de la santé et de la justice, pour montrer ses papiers aux employés et les faire déclarer authentiques. Doris et lui consacrèrent plusieurs jours à ce genre de démarches et entreprirent de réunir des témoins. Doris l'emmena dans le quartier où elle avait vécu avec ses parents adoptifs. Un certain nombre de voisins affirmèrent qu'elle était Doris Lance et donnèrent des attestations par écrit a cet effet.

Lorsqu'ils se retrouvaient seuls, Doris lui disait parfois : « J'ai peur, Hubert. Ça ne va pas marcher. On nous démasquera et nous irons en prison. »

Hubert la faisait taire brutalement. « Ne dis pas des choses comme cela ! Ne les pense même jamais ! » Des larmes brillaient dans ses yeux. Il les effaçait d'un baiser.

A plusieurs reprises, Hubert fit venir Doris à la banque. Il lui parlait dans son bureau, sachant que des oreilles indiscrètes tentaient de saisir leur conversation. Un jour, il leva les yeux pour découvrir Finchley, écoutant derrière lui.

Le bruit courait dans la banque que le compte dormeur Campbell allait probablement trouver preneur et le personnel portait un intérêt passionné à Doris.

Afin de bien se faire entendre de tout le monde, Hubert conseilla plusieurs fois à Doris de se faire représenter par un homme de loi. Suivant ses instructions, Doris refusa de prendre un conseiller juridique, d i s a n t qu'elle n'en voyait pas la nécessité. Elle espérait que la banque, en la personne de l'aimable Hubert, lui indiquerait les démarches à suivre afin qu'elle puisse entrer en possession de l'argent.

Hubert posa la question à Dangerfield et Finchley qui lui dirent de prendre en main les affaires de la jeune fille et de ne pas oublier de lui faire ouvrir un compte à la banque. Hubert faisait toujours semblant de se méfier de Doris, même lorsqu'il eut montré à Finchley les documents supplémentaires, les attestations écrites, les rapports et les papiers qu'il avait accumulés. Hubert ne sem-

blait pouvoir se résoudre à les accepter et repoussa encore sa décision.

Finchley lui demanda enfin : « Que voulez-vous de plus ? Allez-y. Commencez les démarches légales aux différents ministères pour la faire identifier comme étant Lily Campbell. »

Finchley avait un petit air entendu et ironique qui n'échappa pas à Hubert, mais c'était la l'attitude habituelle du comptable.

Jusque-là, l'affaire n'était pas devenue publique. Mais elle le devint après les procédures légales. La nouvelle fit l'effet d'une bombe. Hubert avait préparé Doris à recevoir l'assaut. Un essaim de journalistes et de photographes s'abattit sur elle, l'interrogeant, la photographiant dans la boulangerie, dans sa pension et même à la banque. Ils la poursuivirent sans relâche et pendant plusieurs jours, son histoire et son portrait occupèrent la première page des journaux.

Hubert vivait dans l'angoisse que quelqu'un n'apparaisse et ne révèle la supercherie. Mais personne ne dénonça la prétendue Lily Campbell. Il semblait que le plan allait réussir.

Hubert dit à Doris qu'ils se marieraient dès qu'elle serait entrée en possession de l'argent. Il n'y aurait rien de suspect à cela. Finchley et tous les autres savaient qu'il ne l'avait guère quittée au cours de son enquête, qu'elle-même l'admirait et lui était très reconnaissante. Il n'y avait rien que de plus naturel à ce qu'ils soient tombés amoureux l'un de l'autre.

Un soir, alors qu'Hubert ouvrait la porte de sa chambre, il sentit la présence d'un étranger. Il alluma la lumière et découvrit Zutty, installé dans son unique fauteuil. « Que faites-vous ici ? » demanda Hubert.

— « Vous aviez dit que vous ne lui feriez pas de mal, » dit Zutty d'un ton accusateur.

— « Je ne lui en ai pas fait. Elle va être riche. »

— « Vous en avez fait une voleuse. »

— « Ecoutez, Zutty, cet argent... »

— « Elle n'est pas plus Lily Campbell que moi. »

— « Ecoutez, Zutty, cet argent ne serait revenu à personne. Il devait... »

— « Une fille gentille, honnête et propre comme elle, vous en avez fait une voleuse. » Sa voix de fausset se brisa. « Vous en avez fait une voleuse. Et j'avais dit à sa famille que je veillerais sur elle. Je ne suis qu'un pauvre type. J'ai été incapable de faire quoi que ce soit pour elle. Sauf ceci. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda Hubert d'une voix craintive.

Zutty sortit un couteau à cran d'arrêt et fit jaillir la lame. « J'aurais pu vous étrangler comme un poulet, mais je préfère ceci. »

Zutty s'avança vers Hubert qui recula. Il faillit appeler au secours et réalisa qu'il ne le pourrait pas. Comment expliquer l'agression de Zutty sans révéler la supercherie ? Comme Zutty approchait, Hubert tenta de lutter mais il n'était pas de taille. La lame le transperça, tel un fer rouge fouillant ses entrailles. Il hurla, ne se souciant plus maintenant d'être en-

tendu ou découvert. Il voulait seulement vivre. La lame le frappa sans répit jusqu'à ce qu'il s'écroule sur le sol, ses mains, poisseuses de sang, crispées sur son ventre. Comme Zutty s'en allait, Hubert perdit connaissance.

Il s'éveilla péniblement dans une chambre d'hôpital. Des visages flottèrent devant ses yeux, un policier, une infirmière, un homme vêtu de blanc, le docteur sans aucun doute. Puis, à travers un nuage, il distingua ceux de Doris et de Finchley. Ils étaient tous graves. Doris semblait effondrée. Elle pleurait. Lorsqu'elle vit ses yeux s'entrouvrir, elle cria : « Hubert ! ». Elle prit sa main et la serra.

Hubert comprit alors leur expression. Il comprit avec un grand frisson de peur pitoyable qu'il était en train de mourir.

Le policier s'avança : « Qui vous a attaqué ? » demanda-t-il.

Hubert ouvrit la bouche pour répondre, pour nommer Zutty. Puis il hésita. Il ignorait ce que les autres savaient. S'il nommait Zutty, l'affaire risquait d'être découverte. Doris serait impliquée. Il ferma la bouche. Il ne savait pas pourquoi il se taisait. Cela n'avait plus d'importance pour lui maintenant. Cela n'avait d'importance que pour Doris.

— « Dites-moi, » ordonna le policier. « Qui a fait cela ? »

— « Je ne sais pas, » murmura Hubert.

— « Si, vous le savez, » insista le flic. « Allons, dites-le. Cela ne vous servira à rien de ne pas le nommer. Qui est-ce ? »

— « Je ne sais pas, » répéta-t-il.. Doris pleurait.

Finchley parla pour la première fois, pas à Hubert, mais aux autres visiteurs. Ils quittèrent la pièce et la porte se referma, laissant Finchley seul avec Hubert. Le comptable n'était plus ironique lorsqu'il dit : « J'ignorais que cela serait allé aussi loin. Si je l'avais su, je serais intervenu avant. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda Hubert d'une voix faible.

— « J'ai mené une petite enquête personnelle, avec l'aide d'un détective privé, » avoua Finchley. « Il a découvert que vous connaissiez Doris avant qu'elle n'essaye de se faire passer pour Lily Campbell, ce qui signifie que vous l'avez préparée à tenir ce rôle. Second point, la sœur de la mère adoptive de la jeune fille a lu l'affaire dans les journaux. Elle est venue à la banque un jour que vous n'étiez pas là. Nous l'avons tenue à l'écart de vous et de Doris. Elle nous a appris quelque chose qui vous surprendra :

— « Quoi ? »

— « Doris Lance est bien Lily Campbell. Nous en avons la preuve absolue. »

Hubert se mit à rire faiblement. Ce n'était, en fait, qu'une sorte de grondement rauque. Il tenta de s'asseoir, mais en vain. L'effort lui causa une terrible douleur dans le ventre, en dépit des calmants qui engourdissaient ses sens. « Vous êtes fou ! »

— « Il n'y a plus aucun doute là-dessus. La sœur était au courant. Elle était la seule à le savoir. Campbell laissa sa fille chez les Lance. Il leur donna suffisamment d'argent pour qu'ils acceptent de

ne pas révéler qui il était, qui était sa fille. Mais il ne voulait pas qu'elle sache qu'il était un assassin, il ne voulait pas qu'elle sache ce qui s'était passé. Campbell s'en alla et ne revint jamais. La sœur n'apprit l'existence de l'argent que récemment par les journaux. »

— « Vous êtes fous, » bredouilla Hubert. « Je choisis au hasard une fille dans une ville de plus d'un million d'habitants et ce serait la bonne ? De telles coïncidences n'existent pas. »

— « Ce n'est peut-être pas une coïncidence, » fit remarquer Finchley. « Vous aviez vu et étudié la photo de Mrs. Campbell et de sa petite fille de trois ans. Vous cherchiez quelqu'un susceptible de se faire passer pour Lily. Lorsque vous avez vu cette jeune fille, vous avez dû être frappé par sa ressemblance avec la mère, la fille ou même les deux. C'est pour cette raison que vous l'avez choisie, sans doute inconsciemment. »

Alors, Hubert, agonisant là sur son lit d'hôpital, comprit que Finchley disait la vérité. Il comprit qu'il n'avait pas pris suffisamment de précautions, qu'il n'avait pas fait une, mais trois erreurs. La première était de miser sur le silence de Zutty. La seconde était la sœur de la mère adoptive de Doris. La troisième, la plus absurde, c'était Doris étant Lily.

Une pièce savamment montée, pensa-t-il, mais, par une triste ironie du sort, elle n'aurait pas été nécessaire et n'avait trompé que lui-même.

Traduit par Christine Lauffray.
Titre original : The careful deception.

Hitchcock
magazine

Edition française de « Alfred Hitchcock's Mystery Magazine »

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (PIG. 27-51).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e (TRI.* 40-56) — *C.C.P. Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

TABLE DES RECITS PARUS
DANS ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

Cinquième année (Janvier-Juin 1965 : n° 45 à 50)
et Hitchcock Sélection n° 44 bis



1 seule Gibbs velours vous apporte 10 jours de "rasage velours"



3 avantages techniques

vous expliquent la douceur et la durée de cette lame inoxydable :

1 - Acier suédois au chrome inoxydable, extraordinairement dur (3 traitements thermiques). Il acquiert ainsi une résistance qui permet de vous raser au moins 10 fois. Laissez la lame dans votre rasoir, elle ne rouille pas.

2 - Affûtage sous 3 angles différents et polissage au cuir. Imaginez la finesse du tranchant ainsi obtenu. Jamais aucune lame n'a été mieux affûtée que la Gibbs Velours : vous êtes rasé de plus près que jamais.

3 - Produit à chaîne moléculaire longue sur le tranchant : avec ce revêtement protecteur, votre peau n'est plus en contact direct avec l'acier. Plus la moindre irritation : vous avez découvert le nouveau rasage velours...

Voilà ce qui explique la durée... le rasage de près... et la douceur du rasage velours.

Dépôt légal : 3me trimestre 1965 — Le Gérant : M. Renault.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Hitchcock
magazine
la revue du suspense

N° 51 Juillet 1965

AU SOMMAIRE

et de nombreux autres récits sélectionnés par

Alfred Hitchcock

